NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES, CRITIQUES, &c. &c. &c.

PREMIERE PARTIE.

NOUVEAUX

MELANGES

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES,

CRITIQUES,

&c. &c.

PREMIERE PARTIE.



M. DCC. LXV.

AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR.

PLusieurs piéces de ce Recueil en trois volumes ont déja été imprimées à Paris, comme les articles tirés de l'Encyclopédie, & d'autres ; & c'est précisément parce qu'elles ont été publiées que nous les réimprimons, pour les donner plus correctes.

Les autres morceaux qui étaient dans le recueil de Paris & dans celui d'Amsterdam, ne sont point pour la plûpart de nôtre Auteur, sous le nom duquel on les a donnés ; il y en a de Mrs. de la Faye, de Formont, de Grecour, de la Chaussée, *& d'autres. Il y en a qui apartiennent à nôtre Auteur, mais qu'on a défigurés. On trouvera dans nôtre collection le vrai texte rétabli. Elle est en trois volumes, parce que nous avons été à portée de recouvrer beaucoup de morceaux que les autres éditeurs ignoraient. Nous avons fait précéder ces piéces fugitives, faites en divers tems, & qui sont de différens genres, par la* Philosophie de l'Histoire, *& par le*

le Traité de la Tolérance, *ouvrages qui ont été ſi bien reçus par tous ceux qui aiment la vérité & la vertu.*

Comme le Traité de la Tolérance *fut composé par Mr.* de Voltaire, *à l'occaſion de l'avanture à jamais mémorable de la famille* Calas, *nous avons cru devoir mettre à la ſuite de ce Traité des piéces originales concernant l'erreur fatale des Juges de Toulouſe qui condamnèrent la plus pure innocence au plus horrible des ſuplices, & le judicieux arrêt des Maîtres des Requêtes, qui rendit la juſtice la plus éclatante à la famille* Calas, *& à la mémoire de ſon vertueux père. Enfin nous n'avons rien oublié pour rendre cette édition complette & intéreſſante.*



NOU-



NOUVEAUX MELANGES PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES, CRITIQUES, &c. &c.

INTRODUCTION.



OUS voudriez que des Philoſophes euſſent écrit l'hiſtoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philoſophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enſemble; eſſayons de déterrer quelques monumens précieux ſous les ruines des ſiècles.

Commençons par examiner ſi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il ſe peut que nôtre Monde ait ſubi autant de changemens que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenſes chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiſſons. Vous ſavez que ces lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs, ne peuvent y avoir été dépoſés que très lentement par le flux de la mer dans une longue ſuite de ſiécles. La Touraine, la Bretagne, la Normandie, les terres contigues ont été partie de l'Océan bien plus long-tems qu'elles n'ont été des provinces de France & des Gaules.

Les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſins de l'Egypte, peuvent-ils être autre choſe que les ſables de la mer qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu à peu retirée? *Hérodote* qui ne ment pas toûjours, nous dit ſans doute une très-grande vérité, quand il raconte que ſuivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes ſablonneuſes qui ſont vers la mer Baltique? Les Ciclades n'atteſtent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aiſément ſous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du Continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scilla, dangereux encor aujourd'hui pour les petites barques, ne ſemble-t-il

pas

pas nous aprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie, comme l'antiquité l'a toûjours cru ? Le mont Vésuve & le mont Etna ont les mêmes fondemens sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna cessa de l'être; l'un des deux soupiraux jette encor des flammes quand l'autre est tranquille. Une secousse violente abima la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe sait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vû il y a quarante ans les clochers de dix-huit villages près du Mordik, qui s'élevaient encor au dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de temps ses anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette où nous abordames du tems des Croisades, & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres ; la mer se retire tous les jours de Rozette. La nature rend partout témoignage de ces révolutions ; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septiéme des Pleyades est disparue depuis longtems, si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voye lactée, devons-nous être surpris que nôtre petit globe subisse des changemens continuels ?

Je n'oserais pourtant assurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la Terre. Les coquilles trouvées près de ces

montagnes peuvent avoir été le logement des petits teſtacées qui habitaient des lacs ; & ces lacs qui ont diſparu par des tremblemens de terre, ſe ſeront jettés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloſſopètres m'ont paru des foſſiles terreſtres. Je n'ai jamais oſé penſer que ces gloſſopètres puſſent être des langues de chien marin, & je ſuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes ſont venues dépoſer leurs *concas veneris* ſur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y ſont venus aporter leur langues.

Gardons nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai ; nous avons aſſez de preuves des grandes révolutions du globe, ſans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ſerait la perte de la Terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du Monde eût exiſté. Il eſt vraiſemblable que cette terre n'était autre choſe que l'iſle de Madère découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité ; oubliée enſuite, & enfin retrouvée au commencement du quinziéme ſiècle de nôtre ére vulgaire.

Enfin il parait évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne, par ces golphes que les irruptions de la mer a formés, par ces Archipels ſemés au milieu des eaux, que les deux hémiſphères ont perdu plus de deux mille lieuës de terrein d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

DES

DES DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

CE qui eſt plus intéreſſant pour noùs, c'eſt la différence ſenſible des eſpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connuës de notre Monde.

Il n'eſt permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, ſoient des races entiérement différentes.

Il n'y a point de voyageur inſtruit qui en paſſant par Leide n'ait vû la partie du *reticulum mucoſum* d'un Nègre diſſéqué par le célèbre *Ruish.* Tout le reſte de cette membrane eſt dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane eſt noire, & c'eſt elle qui communique aux Nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échapée de ſes cellules de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lévres toûjours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres eſpèces d'hommes des différences prodigieuſes; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eſt

que

que des nègres & des négresses transportés dans les pays les plus froids, y produisent toujours des animaux de leur espèce, & que les mulâtres ne sont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire, comme les ânes spécifiquement différents des chevaux produisent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos sont à la vérité une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faiblesse ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les Nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vû. Prétendre que ce sont des Nègres nains, dont une espèce de lèpre a blanchi la peau, c'est comme si on disait que les noirs eux-mêmes sont des blancs que la lèpre a noircis. Un Albino ne ressemble pas plus à un Nègre de Guinée qu'à un Anglais ou à un Espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre; rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun, c'est une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie; leurs cheveux, leurs sourcils sont de la plus belle & de la plus douce soie; leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils aprochent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lapons par la taille, à aucune nation par la tête, puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles; & ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole

&

& de la penſée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Caffres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuiſſes ; le teton noir des femmes Samoyèdes, la barbe des hommes de notre Continent, & le menton toûjours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guères poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains ? il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitans des Terres Auſtrales ? & on a déja répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège en a planté auſſi en Amérique & ſous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Pluſieurs ſavants ont ſoupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux aprochants de l'homme, ont péri. Les Albinos ſont en ſi petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les Nègres, qu'il eſt à craindre que cette eſpèce ne ſubſiſte pas encor longtems.

Il eſt parlé de Satyres dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible ; on étouffe encore en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds, des ſinges ayent ſubjugué des filles. *Hérodote* au livre II, dit, que dans ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui

qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique au chap. 17. de commettre des abominations avec les boucs & avec les chévres. Il faut donc que ces accouplements ayent été communs ; & juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pû naître de ces amours abominables ; mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pû influer ſur le genre humain, & ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pû dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendants d'*Adam* conſacrée par les livres Juifs,) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à peu près auſſi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toûjours eu la même durée.

Mais il faut obſerver que le commerce n'ayant pas toûjours apporté au genre humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robuſtes & plus laborieux dans la ſimplicité d'un état champêtre pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouïr d'une ſanté plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la molleſſe, ou dans les travaux mal ſains des grandes villes ; c'eſt-à-dire que ſi dans Conſtantinople, Paris & Londres, un homme ſur vingt mille arrive à cent années, il eſt probable que vingt hommes

mes ſur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on vit dans pluſieurs endroits de l'Amérique où le genre humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole que les caravanes Arabes communiquèrent avec le temps aux peuples de l'Aſie & de l'Europe, furent longtems inconnues. Ainſi le genre humain en Aſie, & dans les beaux climats de l'Europe, ſe multipliait plus aiſément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & pluſieurs bleſſures ne ſe guériſſaient pas à la vérité comme aujourd'hui, mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peſte, compenſait tous les dangers attachés à notre nature; de ſorte qu'à tout prendre il eſt à croire que le genre humain dans les climats favorables, jouiſſait autrefois d'une vie beaucoup plus ſaine & plus heureuſe que depuis l'établiſſement des grands Empires.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PResque tous les peuples, mais ſurtout ceux de l'Aſie, comptent une ſuite de ſiècles qui nous effraye. Cette conformité entre eux doit au moins nous faire examiner ſi leurs idées ſur cette antiquité étaient deſtituées de toute vraiſemblance.

Pour

Pour qu'une Nation ſoit raſſemblée en corps de peuple, qu'elle ſoit puiſſante, aguerrie, ſavante, il eſt certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; il n'y avait que deux Royaumes quand elle fut découverte, & encor dans ces deux Royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reſte de ce vaſte Continent était partagé, & l'eſt encor, en petites ſocietés à qui les arts ſont inconnus. Toutes ces peuplades vivent ſous des huttes; elles ſe vétiſſent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont preſque nues dans les tempérés. Les unes ſe nourriſſent de la chaſſe, les autres de racines qu'elles paitriſſent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on *ne deſire point ce qu'on ne connait pas.* Leur induſtrie n'a pu aller au delà de leurs beſoins preſſans. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, ſont encor moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Caffres ſont plongés dans la même ſtupidité.

Il faut un concours de circonſtances favorables pendant des ſiècles pour qu'il ſe forme une grande ſociété d'hommes raſſemblés ſous les mêmes loix. Il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas ſi on ne leur aprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle au bout de quelque tems que par imitation: & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté

culté ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a falu peut-être plus de temps pour que des hommes doués d'un talent ſingulier ayent enſeigné aux autres les premiers rudiments d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a falu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pû parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement ; tels ont été les Troglodites, au raport de *Pline* ; tels ſont encor ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin encor de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées ! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes où le genre humain a été longtems, dut rendre l'eſpèce infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères ſuffire à leurs beſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres ; & de-là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers Héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos,

les

les dattes, les ananas, & dans le ris qui croit de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient preſque déſertes. Dans nos climats ſeptentrionaux au contraire, il était beaucoup plus aiſé de rencontrer une compagnie de loups qu'une ſocieté d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE
DE L'AME.

QUelle notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'Ame? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils ayent entendu le catéchiſme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuſe, ſur laquelle même ils ne réfléchiſſent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux pour en faire des Métaphyſiciens; cette nature eſt toûjours & par-tout la même. Elle fit ſentir aux premières ſociétés qu'il y avait quelque Etre ſupérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit ſentir de même qu'il eſt dans l'homme quelque choſe qui agit & qui penſe. Elles ne diſtinguaient point cette faculté de celle de la vie.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être phyſique un autre être métaphy-

taphyſique ? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs beſoins n'étaient pas philoſophes.

Il ſe forma dans la ſuite des temps des ſociétés un peu policées, dans leſquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loiſir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme ſenſiblement frapé de la mort de ſon père, ou de ſon frère, ou de ſa femme, ait vu dans un ſonge la perſonne qu'il regrettait. Deux ou trois ſonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparait à des vivants, & cependant ce mort rongé des vers eſt toûjours en la même place. C'eſt donc quelque choſe qui était en lui, qui ſe promène dans l'air. C'eſt ſon ame, ſon ombre, ſes manes ; c'eſt une figure légère de lui-même. Tel eſt le raiſonnement naturel de l'ignorance qui commence à raiſonner. Cette opinion eſt celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conſéquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu ſe préſenter à des eſprits qui ne connaiſſaient que la matière. Il a falu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il ſe trouvât un homme qui eût aſſez de loiſir pour méditer. Tous les arts de la main ont ſans doute précédé la Métaphyſique de pluſieurs ſiécles.

Remarquons en paſſant que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'ame n'était autre choſe qu'une image aérienne du corps. *Uliſſe* voit dans les enfers des ombres, des ma-

nes ; pouvait-il voir des eſprits purs ?

Nous examinerons dans la ſuite comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéoſe des morts ; comment ils crurent, ainſi que d'autres peuples, une ſeconde vie, ſans ſoupçonner la ſpiritualité de l'ame ; au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être ſans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne ſais ſi *Platon* n'eſt pas le premier qui ait parlé d'un être purement ſpirituel. C'eſt là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en ſommes pas à ces tems ſi nouveaux, & nous ne conſidérons le monde que comme encore informe & à peine dégroſſi.

DE LA RELIGION

DES PREMIERS HOMMES.

LOrſqu'après un grand nombre de ſiècles quelques ſociétés ſe furent établies, il eſt à croire qu'il y eut quelque Religion, quelque eſpèce de culte groſſier. Les hommes alors uniquement occupés du ſoin de ſoutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie ; ils ne pouvaient connaître ces raports de toutes les parties de l'Univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux ſages un éternel Architecte.

La connaiſſance d'un Dieu créateur, rémunérateur

rateur & vengeur, eſt le fruit de la raiſon cultivée, ou de la révélation.

Tous les peuples furent donc, pendant des ſiècles, ce que ſont aujourd'hui les habitans de pluſieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de pluſieurs iſles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, préſent en tous lieux, exiſtant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le ſens ordinaire; car ils ne nient point l'Etre ſuprême; ils ne le connaiſſent pas; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour protecteur un inſecte, les Négres un ſerpent. Chez les Américains, les uns adorent la Lune, les autres un arbre. Pluſieurs n'ont abſolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le Soleil. Ou *Mango Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet aſtre, ou leur raiſon commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaiſſance à l'aſtre qui anime la nature.

Pour ſavoir comment tous ces cultes ou ces ſuperſtitions s'établirent, il me ſemble qu'il faut ſuivre la marche de l'eſprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes preſque ſauvages, voit périr les fruits qui la nourriſſent: une inondation détruit quelques cabanes; le tonnerre en brule quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut être un de leurs concitoyens, car tous ont également ſouffert. C'eſt donc quelque puiſſance ſecrette; elle les a maltraités, il faut donc l'apaiſer. Comment en venir à bout? en la ſervant comme on

ſert ceux à qui on veut plaire, en lui faiſant de petits préſents. Il y a un ſerpent dans le voiſinage, ce pourrait bien être le ſerpent; on lui offrira du lait près de la caverne où il ſe retire: il devient ſacré dès-lors; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voiſine, qui de ſon côté a choiſi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades ſe trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles ſoupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maitre*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raiſon commencée qui s'accroit & ſe fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes quand la nation eſt devenue plus nombreuſe. Ainſi nous voyons que beaucoup de nations n'ont eu d'autre Dieu que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï* chez les Phéniciens, *Baal*, *Melkom*, *Adad* chez des peuples de Syrie. Tous ces noms ne ſignifient que *le Seigneur*, *le Puiſſant*

Chaque Etat eut donc avec le temps ſa Divinité tutélaire, ſans ſavoir ſeulement ce que c'eſt qu'un Dieu, & ſans pouvoir imaginer que l'Etat voiſin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car comment penſer, lorſqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en euſſent pas auſſi? Il s'agiſſait ſeulement de ſavoir lequel de tant de Maîtres, de Seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce

Ce fut là, ſans doute, l'origine de cette opinion ſi généralement, & ſi longtems répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la Divinité qu'il avait choiſie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que dans des temps très-poſtérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. *Jephté* dit aux Ammonites, *Ne poſſédez-vous pas de droit ce que votre Seigneur* Chamos *vous a donné ? Souffrez donc que nous poſſédions la terre que notre Seigneur* Adonaï *nous a promiſe.*

Il y a deux autres paſſages non moins forts, ce ſont ceux de *Jérémie* & d'*Iſaïe*, où il eſt dit, *Quelle raiſon a eu le Seigneur* Melkom *pour s'emparer du pays de Gad ?* Il eſt clair par ces expreſſions, que les Juifs, quoique ſerviteurs d'*Adonaï*, reconnaiſſaient pourtant le Seigneur *Melkom* & le Seigneur *Chamos.*

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf *Apis* & le chien *Anubis*, mais *Ammon*, & les douze grands Dieux. Les Romains adorèrent tous les Dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*, nous aſſurent que dans le déſert pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan* & *Kium*, qu'ils ne firent aucun ſacrifice, ne préſentèrent aucune offrande au Seigneur *Adonaï* qu'ils adorèrent depuis. Il eſt vrai que le Pentateuque ne parle que du *Veau d'or*, dont aucun Prophète ne fait mention ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il ſuffit de révérer éga-

lement *Moïse*, *Jérémie*, *Amos*, & *St. Etienne*, qui semblent se contredire, & que l'on concilie.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces temps de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les loix, la religion d'un peuple l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voisins eussent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc *Hazazel*, la *vache rousse*. Ils adorèrent souvent le *Baal*, le *Belphegor* de leurs autres voisins; tant la nature & la coutume l'emportent presque toûjours sur la loi, surtout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi *Jacob* petit-fils d'*Abraham* ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres & filles d'un père idolâtre. *Moïse* même épousa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre *Nabucodonosor*, l'oint du Seigneur, l'idolâtre *Cyrus* aussi l'oint du Seigneur. Un de leurs Prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elisée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'antici-

pons

pons rien ; nous ſavons aſſez que les hommes ſe contrediſent toûjours dans leurs mœurs & dans leurs loix. Ne ſortons point ici du ſujet que nous traitons ; continuons à voir comment les Religions diverſes s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Aſie en deçà de l'Euphrate adorèrent les aſtres. Les Caldéens avant le premier *Zoroaſtre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémiſphère. Il faut que cette erreur ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'elle a eu tant de ſectateurs dans l'Aſie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi ſauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuſe ? elle augmente le nombre de ſes Dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth* ou *Iſis*, & ils finiſſent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agreſtes ſont pour *Mars*, ceux des Romains maîtres de l'Europe ſont pour la Déeſſe de l'acte du mariage, pour le Dieu des latrines. Et cependant *Cicéron* & tous les Philoſophes & tous les Initiés reconnaiſſaient un Dieu ſuprême & tout-puiſſant. Ils étaient tous revenus par la raiſon au point dont les hommes ſauvages étaient partis par inſtinct.

Les apothéoſes ne peuvent avoir été imaginées que très-longtems après les premiers cultes. Il n'eſt pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, ſouffrir comme nous les maladies, les chagrins, les miſères de l'humanité, ſubir les mêmes beſoins humiliants, mourir & de-

venir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations après les révolutions de plusieurs siècles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vû trembler de la fièvre, & aller à la garderobe; mais les entousiastes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu: ainsi les Dieux firent des enfans dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Persée*, *Hercule*, *Castor* & *Pollux* furent fils de Dieu, *Romulus* fils de Dieu; *Alexandre* fut déclaré fils de Dieu en Egypte; un certain *Odin* chez nos nations du Nord fils de Dieu, *Mango Capac* fils du Soleil au Pérou. L'Historien des Mogols *Abulgazi* raporte qu'une des ayeules de *Gingiskan* nommée *Alanku* étant fille fut grosse d'un rayon céleste. *Gengiskan* lui-même passa pour le fils de Dieu. Et lorsque le Pape *Innocent* envoya frère *Ascelin* à *Batoukan* petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des Visirs, lui dit qu'il venait de la part du Vicaire de Dieu; le Ministre répondit, Ce Vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu le grand *Batoukan* son Maître?

D'un fils de Dieu à un Dieu il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations

pour

pour faire partager au fils le domaine de ſon père ; ainſi des temples furent élevés avec le temps à tous ceux qu'on avait ſuppoſé être nés du commerce ſurnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet ; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots, c'eſt que le gros du genre humain a été très-longtems inſenſé & imbécille, & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.

DES USAGES
ET DES SENTIMENTS COMMUNS
A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû néceſſairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, & qui frapent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un Etre ſupérieur habitant dans les airs. Les peuples voiſins de l'Océan voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine Lune, ont dû croire que la Lune était cauſe

cauſe de tout ce qui arrivait dans le temps de ſes différentes phaſes.

Dans leurs cérémonies religieuſes, preſque tous ſe tournèrent vers l'Orient, ne ſongeant pas qu'il n'y a ni Orient ni Occident, & rendant tous une eſpèce d'hommage au Soleil qui ſe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux le ſerpent dut leur paraître doüé d'une intelligence ſupérieure, parce que voyant muer quelquefois ſa peau, ils durent croire qu'il rajeuniſſait. Il pouvait donc en changeant de peau ſe maintenir toûjours dans ſa jeuneſſe; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Grèce, le ſimbole de l'immortalité. Les gros ſerpents qui ſe trouvaient auprès des fontaines empêchaient les hommes timides d'en approcher. On penſa bientôt qu'ils gardaient les tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or Heſpérides; un autre veillait autour de la toiſon d'or; & dans les myſtères de *Bacchus* on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux; & de-là cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & longue; que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin, mais qu'en chemin l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait; de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De-là enfin tant de contes de ſerpents & d'ânes.

Ces

Ces ſerpents faiſaient du mal; mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pû enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent *Pithon* fut tué par *Apollon*. Ainſi *Ophionée* le grand ſerpent, fit la guerre aux Dieux longtems avant que les Grecs euſſent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* raporte que cette fable du grand ſerpent ennemi des Dieux était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déja vû que les ſonges, les rêves durent introduire la même ſuperſtition dans toute la Terre. Je ſuis inquiet pendant la veille de la ſanté de ma femme, de mon fils, je les vois mourants pendant mon ſommeil, ils meurent quelques jours après: il n'eſt pas douteux que les Dieux ne m'ayent envoyé ce ſonge véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'eſt un rêve trompeur que les Dieux m'ont député. Ainſi dans *Homère*, *Jupiter* envoye un ſonge trompeur au Chef des Grecs *Agamemnon*. Tous les ſonges vrais ou faux viennent du Ciel. Les Oracles s'établiſſent de même par toute la Terre.

Une femme vient demander à des Mages ſi ſon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eſt bien certain que l'un d'eux aura raiſon; ſi le mari vit, la femme garde le ſilence; s'il meurt, elle crie par toute la ville que le Mage qui a prédit cette mort eſt un Prophète divin. Il ſe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédiſent l'avenir, & qui découvrent les choſes les plus cachées.

chées. Ces hommes s'appellent les *Voyants* chez les Egyptiens, comme dit *Manethon*, au rapport même de *Joſephe* dans ſon diſcours contre *Appion.*

Il y avait des Voyants en Caldée, en Syrie. Chaque temple eut ſes Oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un ſi grand crédit, que *Rollin* dans ſon hiſtoire ancienne répète les Oracles rendus par *Apollon* à *Créſus.* Le Dieu devine que le Roi fait cuire une tortuë dans une tourtière de cuivre, & lui répond que ſon règne finira quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. *Rollin* n'examine point ſi ces prédictions dignes de *Noſtradamus* ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des prêtres d'*Apollon*, & il croit que Dieu permettait qu'*Apollon* dit vrai. C'était apparemment pour confirmer les Payens dans leur Religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes Nations policées ſe ſont accordées depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers Théologiens de toutes les Nations durent ſe faire la queſtion que nous faiſons tous dès l'âge de quinze ans, Pourquoi y a-t-il du mal ſur la Terre ?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo* fils de *Brama* produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche, & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris.* Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qu'avait

vait pondu *Oromase*, & y fit entrer le péché. On connait la *Pandore* des Grecs : c'eſt la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en Arabe, puiſque les traductions Hébraïques & Grecques ont conſervé pluſieurs termes Arabes. Ce livre qui eſt d'une très haute antiquité, repréſente le *Sathan*, qui eſt l'*Ariman* des Perſes, & le *Tiphon* des Egyptiens, ſe promenant dans toute la Terre, & demandant permiſſion au Seigneur d'affliger *Job*. *Sathan* parait ſubordonné au Seigneur ; mais il réſulte que *Sathan* eſt un être très-puiſſant, capable d'envoyer ſur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il ſe trouva au fond que tant de peuples ſans le ſavoir étaient d'accord ſur la croyance de deux principes, & que l'Univers alors connu était en quelque ſorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations ; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la ſocieté ? & où était l'homme à qui l'inſtinct de ſa raiſon ne fit pas ſentir des remords ? L'eau lavait les ſouillures du corps & des vêtements, le feu purifiait les métaux ; il falait bien que l'eau & le feu purifiaſſent les ames. Auſſi n'y eut-il aucun Temple ſans eaux & ſans feux ſalutaires.

Les hommes ſe plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la Lune, & dans les éclipſes. Cette immer-

immerſion expiait les péchés. Si on ne ſe purifiait pas dans le Nil, c'eſt que les crocodiles auraient dévoré les pénitens. Mais les Prêtres qui ſe purifiaient pour le peuple ſe plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux.

Les Grecs dans tous leurs Temples eurent des bains ſacrés, comme des feux ſacrés, ſimboles univerſels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les ſuperſtitions paraiſſent établies chez toutes les Nations, excepté chez les Lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

ENtendez-vous par Sauvages des ruſtres vivants dans des cabanes avec leur femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons, ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens groſſiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes, ayant peu d'idées, & par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien;

rien ; écoutant un homme vètu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, & à tuer leurs ſemblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces Sauvages là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſurtout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeller ſauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin, & cet art manque à nos ruſtres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique ſont libres, & nos ſauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus Sauvages d'Amérique ſont des Souverains qui reçoivent des Ambaſſadeurs de nos colonies, que l'avarice & la légéreté ont tranſplantés auprès de leur territoire. Ils connaiſſent l'honneur, dont jamais nos ſauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent ; ils font des traités ; ils ſe battent avec courage, & parlent ſouvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponſe dans les grands hommes de *Plutarque*, que celle de ce Chef des Canadiens, à qui une nation Européane propoſait de lui céder ſon patrimoine : *Nous ſommes nés ſur cette terre, nos pères y ſont enſevelis ; dirons-nous aux oſſemens de nos pères, levez vous, & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Ces

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaiſon de nos ruſtres qui végètent dans nos villages, & des Sibarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par Sauvages des animaux à deux pieds, marchants ſur les mains dans le beſoin, iſolés, errants dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'avanture, oubliant les femelles auxquelles ils ſe ſont joints, ne connaiſſant ni leurs fils ni leurs pères; vivans en brutes, ſans avoir ni l'inſtinct ni les reſſources des brutes? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire attribuée à nos premiers pères ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oyes, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement? Qu'eſt-ce que cet inſtinct? l'arrangement des organes dont le jeu ſe déploye par le temps. Cet inſtinct ne peut ſe déveloper d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

Leur

Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin;
Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce;
Il ne les connait pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proye?
Les inſectes changeants qui nous filent la ſoye,
Les eſſains bourdonnants de ces filles du Ciel,
Qui paitriſſent la cire, & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout s'accroit par le temps, tout meurit avec l'âge.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Marche & touche à ſon but par le Ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainſi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur eſpèce? L'oiſeau fait ſon nid, comme les aſtres fourniſſent leur courſe, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme ſeul aurait-il changé? S'il eût été deſtiné à vivre ſolitaire comme les autres animaux carnaciers, aurait-il pû contredire la loi de la nature juſqu'à vivre en ſocieté? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de baſſe-cour & tant d'autres, eût-il pû d'abord pervertir ſa deſtinée juſqu'à vivre pendant des ſiècles en ſolitaire? Il eſt perfectible; & de là on a conclu qu'il s'eſt perverti. Mais pourquoi n'en pas conclurre qu'il s'eſt perfectionné juſqu'au point où la Nature a marqué les limites de ſa perfection?

Tous les hommes vivent en ſocieté: peut-on

en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'eſt-ce pas comme ſi on concluait que ſi les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'eſt parce qu'ils n'en ont pas toûjours eu ?

L'homme en général a toûjours été ce qu'il eſt : cela ne veut pas dire qu'il ait toûjours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra comiques & des couvents de religieuſes ; mais il a toûjours eu le même inſtinct qui le porte à s'aimer dans ſoi-même, dans la compagne de ſon plaiſir, dans ſes enfants, dans ſes petits-fils, dans les œuvres de ſes mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'Univers à l'autre. Le fondement de la ſociété exiſtant toûjours, il y a donc toûjours eu quelque ſocieté ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfans égarés dans les bois, & vivants comme des brutes ; mais on y a trouvé auſſi des moutons & des oyes ; cela n'empèche pas que les oyes & les moutons ne ſoient deſtinés à vivre en troupeaux.

Il y a des Faquirs dans les Indes qui vivent ſeuls, chargés de chaînes. Oui ; & ils ne vivent ainſi qu'afin que les paſſans qui les admirent, viennent leur donner des aumones. Ils font par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendiants des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excrémens de la ſocieté humaine ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiécles, comme ſont encor aujourd'hui une infinité de païſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les liévres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel inſtinct l'homme aura-t-il toûjours vécu en famille ſans le ſecours des arts, & ſans avoir encor formé un langage? C'eſt par ſa propre nature, par le gout qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandois, un Lapon, un Hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant, lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au père & à la mère, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfans que font cet homme & cette femme; c'eſt enfin parce que dans un âge avancé ils voyent avec plaiſir leurs fils & leurs filles faire enſemble d'autres enfans qui ont le même inſtinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitans du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles ſauvages & barbares ? elles ſeront ſans doute très-longtems ſans en parler aucune ; elles s'entendront très-bien par des cris & par des geſtes. Toutes les nations ont été ainſi des ſauvages, à prendre ce mot dans ce ſens ; c'eſt-à-dire, il y aura eu longtems des familles errantes dans les forêts, diſputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de groſſes branches d'arbres, ſe nourriſſant de légumes ſauvages, de fruits de toute eſpèce, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un inſtinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très grands effets dans des hommes fort groſſiers. On voit des machines inventées par des habitans des montagnes du Tirol & des Voſges, qui étonnent les ſavants. Le païſan le plus ignorant ſait partout remuer les plus gros fardeaux par le ſecours du levier, ſans ſe douter que la puiſſance faiſant équilibre, eſt au poids, comme la diſtance du point d'apui à ce poids eſt à la diſtance de ce même point d'apui à la puiſſance. S'il avait falu que cette connaiſſance précédat l'uſage des leviers, que de ſiècles ſe feraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une groſſe pierre de ſa place !

Propoſez à des enfans de ſauter un foſſé ; tous prendront machinalement leur ſecouſſe, en ſe retirant un peu en arrière, & en courant enſuite. Ils ne ſavent pas aſſurément que leur force en ce cas eſt le produit de leur maſſe multipliée par leur viteſſe.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la Morale. Nous avons tous deux ſentiments qui ſont le fondement de la ſociété, la commiſération & la juſtice. Qu'un enfant voie déchirer ſon ſemblable, il éprouvera des angoiſſes ſubites, il les témoignera par ſes cris & par ſes larmes, il ſecourera s'il peut celui qui ſouffre.

Demandez à un enfant ſans éducation, qui commencera à raiſonner & à parler, ſi le grain qu'un homme a ſemé dans ſon champ lui appartient, & ſi le voleur qui en a tué le propriétaire, a un droit légitime ſur ce grain; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les Légiſlateurs de la Terre.

Dieu nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux, & la fourure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les Tyrans qui veulent le noyer dans le ſang, malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que le peuple le plus groſſier juge toûjours très-bien à la longue des loix qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces loix ſont conformes ou oppoſées aux principes de commiſération & de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

Mais avant d'en venir à former une ſociété nombreuſe, un peuple, une nation, il faut un langage, & c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ſerait jamais parvenu. On

aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers beſoins ; enſuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfans auront répétées ; les mères ſur-tout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été compoſé de monoſillabes, comme plus aiſé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les Nations les plus anciennes, qui ont conſervé quelque choſe de leur premier langage, expriment encor par des monoſillabes les choſes les plus familières, & qui tombent le plus ſous nos ſens : preſque tout le Chinois eſt fondé encor aujourd'hui ſur des monoſillabes.

Conſultez l'ancien Tudeſque, & tous les idiomes du Nord ; vous verrez à peine une choſe néceſſaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout eſt monoſillabe ; *zon*, le ſoleil ; *moun*, la lune ; *zé*, la mer ; *flus*, fleuve ; *man*, l'homme ; *kof*, la tête ; *boum*, un arbre ; *drink*, boire ; *march*, marcher ; *shlaf*, dormir ; &c.

C'eſt avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus compoſés que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle ſagacité avons-nous pû marquer les différences des temps ? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'au-*

j'aurais voulu, les choſes poſitives, les choſes conditionnelles ? Ce ne peut être que chez les nations déja les plus policées, qu'on ſoit parvenu avec le temps à rendre ſenſibles par des mots composés ces opérations ſecrettes de l'eſprit humain. Auſſi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le préſent & le futur. Et enfin malgré tous les efforts des hommes, il n'eſt aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMERIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique ? On doit aſſurément faire la même queſtion ſur les nations des Terres Auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chriſtophe Colomb* que ne le ſont les Iſles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eſt habitable ; qui les y a mis ? On l'a déja dit, c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs ; & on ne devait pas être plus ſurpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le jéſuite *Lafiteau* prétende dans ſa préface de l'hiſtoire des Sauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puiſſent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien Monde, où l'Amérique parait ſous le nom d'Iſle Atlantique. Les Iſles du Cap-Vert y ſont ſous le nom des Gorgades, les Caraïbes ſous celui des Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur l'ancienne découverte des Iſles Canaries, & probablement de celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent ; elles touchent preſque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laiſſons le Père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cauſe de la conformité du nom, & ſur-tout, parce que les femmes Caraïbes faiſaient la cuiſine de leurs maris, ainſi que les femmes Cariennes ; laiſſons-le ſuppoſer que les Caraïbes ne naiſſent rouges, & les Négreſſes noires, qu'à cauſe de l'habitude de leurs premiers pères de ſe peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les Négreſſes voyant leurs maris teints en noir en eurent l'imagination ſi frapée que leur race s'en reſſentit pour jamais. La même choſe arriva aux femmes Caraïbes, qui par la même force d'imagination accouchèrent d'enfans rouges. Il raporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées, par l'adreſſe qu'avait eu ce Patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée ; ces branches paraiſſant à peu près de deux couleurs, donnèrent auſſi deux couleurs aux agneaux du Patriarche. Mais le jéſuite devait ſavoir que tout ce qui

arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si on avait demandé au gendre de *Laban*, pourquoi ſes brebis voyant toûjours de l'herbe ne faiſaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarraſſé.

Enfin *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ſes raiſons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont auſſi. Les premiers Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des Oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſait dans les fêtes de la Grèce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire ſur les Nations du nouveau Monde une réflexion que le Père *Lafiteau* n'a point faite, c'eſt que les peuples éloignés des tropiques, ont toûjours été invincibles, & que les peuples plus raprochés des tropiques, ont preſque tous été ſoumis à des Monarques. Il en fut longtems de même dans nôtre Continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada ſoient allés jamais ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie & dans l'Europe. Il parait que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général, l'Amérique n'a jamais pû être auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie; elle eſt couverte de marécages immenſes qui rendent l'air très mal ſain; la terre y produit un nombre

bre prodigieux de poiſons : les fléches trempées dans les ſucs de ces herbes venimeuſes, ſont des playes toûjours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien Monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pû nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatrième partie de nôtre Univers ſi longtems inconnuë, la plus ſingulière peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait de la barbe ; ce ſont les Eſquimaux ; ils habitent au Nord vers le cinquante-deuxiéme degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante & ſixiéme de nôtre Continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'homme abſolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'Iſthme de Panama eſt la race des Dariens, preſque ſemblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes ; race faible, & par conſéquent en très petit nombre.

Les lions en Amérique ſont chétifs & poltrons ; les moutons y ſont grands & ſi vigoureux qu'ils ſervent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y ſont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de la terre ne ſont pas celles de nôtre hémiſphère. Ainſi tout eſt varié ; & la même Providence qui a produit l'éléphant, le rinocerot & les Nègres, a fait naître dans un autre Monde des orignans, des contours, des porcs qui

qui ont le nombril ſur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

DE LA THEOCRATIE.

IL ſemble que la plûpart des anciennes Nations aient été gouvernées par une eſpèce de Théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les Brames longtems Souverains; en Perſe les Mages ont la plus grande autorité. L'hiſtoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable; mais il en réſulte toûjours que c'était un Mage qui était ſur le trône de *Cyrus*. Pluſieurs prêtres d'Egypte preſcrivaient aux Rois juſqu'à la meſure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & ſouvent ſe faiſaient Rois eux-mêmes.

Si nous deſcendons aux Grecs, leur hiſtoire, toute fabuleuſe qu'elle eſt, ne nous apprend-elle pas que le Prophète *Calcas* avait aſſez de pouvoir dans l'armée pour ſacrifier la fille du Roi des Rois?

Deſcendez encor plus bas chez des nations ſauvages poſtérieures aux Grecs; les Druïdes gouvernaient la Nation Gauloiſe.

Il ne parait pas même poſſible que dans les premières peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la Théocratie: car dès qu'une nation a choiſi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des Prêtres. Ces Prêtres dominent ſur l'eſprit de la nation;

nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu; ils le font donc toûjours parler; ils débitent ſes Oracles; & c'eſt par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'eſt de cette ſource que ſont venus les ſacrifices de ſang humain qui ont ſouillé preſque toute la Terre. Quel père, quelle mère aurait jamais pu abjurer la nature au point de préſenter ſon fils ou ſa fille à un prêtre pour être égorgés ſur un autel, ſi on n'avait pas été certain que le Dieu du païs ordonnait ce ſacrifice?

Non ſeulement la Théocratie a longtems régné; mais elle a pouſſé la tirannie au plus horrible excès où la démence humaine puiſſe parvenir; & plus ce gouvernement ſe diſait divin, plus il était abominable.

Preſque tous les peuples ont ſacrifié des enfans à leurs Dieux; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle ſi improprement civiliſés, je ne vois guères que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs abſurdes. La Chine eſt le ſeul des anciens Etats connus qui n'ait pas été ſoumis au Sacerdoce; car les Japonois étaient ſous les loix d'un prêtre ſix cent ans avant nôtre ère. Preſque partout ailleurs la Théocratie eſt ſi établie, ſi enracinée, que les premières hiſtoires ſont celles des Dieux mêmes qui ſe ſont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, diſaient les peuples de Thèbes & de Memphis,

ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le Dieu *Adad* gouverna la Sirie; la Déesse *Cibèle* avait été Souveraine de Phrigie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables ; c'est partout une confuse idée chez les hommes, que les Dieux sont autrefois descendus sur la Terre.

DES CALDÉENS.

LEs Caldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les Nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Caldéens ; elle se trouve dans les dix-neuf cent trois ans d'observations célestes, envoyées de Babylone par *Callistène* au précepteur d'*Aléxandre*. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234. avant notre Ere vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au temps où la Vulgate place le déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la Vulgate, des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toûjours les faibles tâtonnemens de nôtre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'an-

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, disent que du temps d'un Roi Caldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pû savoir que par la Révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la Terre habitable. Encor une fois je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la Terre que depuis dix-neuf cent années avant nôtre Ere, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable systême de nôtre Univers; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la Terre occupe le centre du Monde planétaire, qu'ils avaient assigné au Soleil cette place qui lui apartient; qu'ils fai-

(*) Nôtre sainte Religion si supérieure en tout à nos lumières, nous aprend que le Monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la vulgate, ou environ sept mille suivant les septante. Les interprètes de cette Religion ineffable nous enseignent qu'*Adam* eut la science infuse, & que tous les arts se perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'est là en effet le sentiment de l'Eglise, nous l'adoptons d'une foi ferme & constante, soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte Eglise qui est infaillible. C'est vainement que l'Empereur *Julien*, d'ailleurs si respectable par sa vertu, sa valeur, & sa science, dit dans son discours censuré par le grand &

faiſaient rouler la Terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'eſprit ſont ſi lents, l'illuſion des yeux eſt ſi puiſſante, l'aſſerviſſement aux idées reçues ſi tirannique, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cent ans eût pû parvenir à ce haut degré de Philoſophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus aprofondie. Auſſi les Caldéens comptaient quatre cent ſoixante & dix mille ans. Encor cette connaiſſance du vrai ſyſtème du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des Philoſophes : c'eſt le ſort de toutes les grandes vérités ; & les Grecs qui vinrent enſuite, n'adoptèrent que le ſyſtème commun, qui eſt le ſyſtème des enfans.

(*) Quatre cent ſoixante & dix mille ans, c'eſt beaucoup pour nous autres qui ſommes d'hier ; mais c'eſt bien peu de choſe pour l'Univers

& modéré *St. Cirille*, que ſoit qu'*Adam* eût la ſcience infuſe, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruit de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On ſait avec quelle ſageſſe *St. Cirille* a réfuté cet argument. En un mot nous prévenons toûjours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

nivers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Ciceron* s'en eſt moqué, qu'il eſt exorbitant, & que ſurtout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à *Sanchoniaton* & à *Béroſe*; mais encor une fois, il eſt impoſſible (humainement parlant) que les hommes ſoient parvenus en dix-neuf cent ans à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier art eſt celui de pourvoir à ſa ſubſiſtance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes; le ſecond, de former un langage; ce qui certainement demande un eſpace de temps très conſidérable; le troiſiéme, de ſe bâtir quelques huttes; le quatrième de ſe vétir. Enſuite pour forger le fer, ou pour y ſupléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'Aſtronomie !

Longtems les Caldéens gravèrent leurs obſervations & leurs loix ſur la brique, en hiérogliphes, qui étaient des caractères parlants, uſage que les Egyptiens connurent après pluſieurs ſiècles. L'art de tranſmettre ſes penſées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très tard dans cette partie de l'Aſie.

Il eſt à croire qu'au temps où les Caldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment faiſait-on auparavant? dira-t-on; comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du Monde, où perſonne ne ſait ni lire, ni écrire, & cependant

pendant où l'on s'entend fort bien, où les arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babilone était probablement une très ancienne bourgade avant qu'on en eût fait une ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville ? je n'en ſais rien. Eſt-ce *Sémiramis* ? eſt-ce *Bélus* ? eſt-ce *Nabonaſſar* ? Il n'y a jamais eu dans l'Aſie ni de femme appellée *Sémiramis*, ni d'homme appellé *Bélus*. C'eſt comme ſi nous donnions à des villes Grecques les noms d'*Armagnac* & d'*Abbeville*. Les Grecs qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots Grecs, dénaturèrent tous les noms Aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de *Sémiramis* reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt *Nabon-aſſor*, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babilone, & en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable Monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainſi elle eſt très moderne par raport au nombre des ſiècles néceſſaire pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il parait par le nom même de Babilone, qu'elle exiſtait longtems avant *Nabonaſſar*. C'eſt la ville du père *Bel*. *Bab* ſignifie *père* en Caldéen, comme l'avoue *d'Herbelot*. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de *Ninus* fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babilone. Nul Prince Asiatique ne porta un nom en *us*.

Il se peut que la circonférence de Babilone ait été de 24 de nos lieuës moyennes; mais qu'un *Ninus* ait bâti sur le Tigre, à quarante lieues seulement de Babilone, une ville appellée Ninive, d'une étendue aussi grande, c'est ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puissants Empires qui subsistaient à la fois, celui de Babilone, celui d'Assirie ou de Ninive, & celui de Sirie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissants Empires, dont les capitales, Paris, Soissons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie, ou du moins était fort peu de chose au temps où il est dit que le Prophète *Jonas* lui fut député pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu Empire d'Assirie n'existait pas même encore dans le temps où l'on place *Jonas*; car il prophétisait, dit-on, sous le Melk ou Roitelet Juif *Joas*; & *Phul*, qui est regardé dans les livres Hébreux comme le premier Roi d'Assirie, ne régna selon eux qu'environ cinquante-deux ans après la mort de *Joas*. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dattes on trouve partout de la contradiction, & on demeure dans l'incertitude. Il

Il eſt dit dans le livre de *Jonas* qu'il y avait à Ninive cent-vingt mille enfans nouveaux nés ; cela ſuppoſerait plus de cinq millions d'habitans, ſelon le calcul aſſez juſte de nos dénombremens, fondés ſur le nombre des enfans vivans, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitans dans une ville qui n'eſt pas encor bâtie, ſont quelque choſe d'aſſez rare.

J'avoue que je ne comprens rien aux deux Empires de Babilone & d'Aſſirie. Pluſieurs ſavans qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Aſſirie & la Caldée n'étaient que le même Empire, gouverné quelquefois par deux Princes, l'un réſidant à Babilone, l'autre à Ninive ; & ce ſentiment raiſonnable peut être adopté, juſqu'à ce qu'on en trouve un plus raiſonnable encore.

Ce qui contribue à jetter une grande vraiſemblance ſur l'antiquité de cette nation, c'eſt cette fameuſe tour élevée pour obſerver les aſtres. Preſque tous les commentateurs ne pouvant conteſter ce monument, ſe croyent obligés de ſuppoſer que c'était un reſte de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever juſqu'au ciel. On ne ſait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel ; eſt-ce la Lune ? eſt-ce la planète de Vénus ? il y a loin d'ici là.

Quoi qu'il en ſoit, ſi *Nabonaſſar* éleva cet édifice pour ſervir d'obſervatoire, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un obſervatoire plus de deux mille quatre cent ans avant nous. Concevez enſuite combien de ſié-

cles exige la lenteur de l'esprit humain, pour en venir jusqu'à dresser un tel monument aux sciences.

Ce fut en Caldée, & non en Egypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me semble, trois preuves assez fortes; la première, que les Caldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toûjours inondée par le Nil, pût être habitable; la seconde, que les signes du Zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'Avril, puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent; ils ne pouvaient au mois que nous nommons *Aoust*, figurer un signe par une fille chargée d'épics de bled, puisque ce n'est pas en ce temps qu'ils font la moisson. Ils ne pouvaient figurer Février par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très rarement en Egypte, & jamais au mois de Février. La troisiéme raison, c'est que les signes anciens du Zodiaque Caldéen étaient un des articles de leur Religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore de Sicile* (livre II.) Cette Religion des anciens Caldéens était le *Sabisme*, c'est-à-dire, l'adoration d'un Dieu suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du Nord : tant leur culte était lié à l'Astronomie.

Vitruve

Vitruve dans ſon neuviéme livre, où il traite des cadrans ſolaires, des hauteurs du Soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la Lune, cite toûjours les anciens Caldéens, & non les Egyptiens. C'eſt, ce me ſemble, une preuve aſſez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette ſcience; de ſorte que rien n'eſt plus vrai que cet ancien proverbe Latin :

Tradidit Ægyptis Babylon Ægyptus Achivis.

DES BABILONIENS
DEVENUS PERSANS.

A L'Orient de Babilone étaient les Perſes. Ceux-ci portèrent les armes & leur religion à Babilone, lors que *Koresh*, que nous appellons *Cyrus*, prit cette ville avec le ſecours des Médes établis au Nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur *Cyrus*, celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui ſe contrediſent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote ſuppoſe un Roi Mède, c'eſt-à-dire, un Roi d'Hircanie, qu'il appelle *Aſtyage*, d'un nom Grec. Cet Hircanien *Aſtyage* commande de noyer ſon petit-fils *Cyrus* au berceau, parce qu'il a vu en ſonge ſa fille *Mandane* mère de *Cyrus*, *piſſer ſi copieuſement qu'elle inonda toute l'Aſie.* Le reſte de l'avanture eſt à peu près dans ce

 gout;

gout ; c'eſt une hiſtoire de *Gargantua* écrite ſérieuſement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à peu près ſemblable à notre *Télémaque*. Il commence par ſupoſer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuſe de ſon Héros, que les Mèdes étaient des voluptueux plongés dans la molleſſe. Des habitans de l'Hircanie, que les Tartares alors nommés Scythes, avaient ravagées pendant trente années, étaient-ils des Sibarites ?

Tout ce qu'on peut aſſurer de *Cyrus*, c'eſt qu'il fut un grand Conquérant, par conſéquent un fléau de la Terre. Le fonds de ſon hiſtoire eſt très vrai ; les épiſodes ſont fabuleux : il en eſt ainſi de toute hiſtoire.

Rome exiſtait du temps de *Cyrus* : elle avait un territoire de quatre à cinq lieuës, & pillait tant qu'elle pouvait ſes voiſins ; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'avanture de *Lucrèce*, & les boucliers deſcendus du ciel, & la pierre coupée avec un raſoir. Il y avait quelques Juifs eſclaves dans la Babilonie & ailleurs ; mais humainement parlant on pourrait douter que l'Ange *Raphaël* fût deſcendu *du ciel* pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hircanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chaſſer le Diable *Aſmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus* ; mais je remar-

querai

querai que les Parſis ou Perſes prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait ſix mille ans, un ancien *Zerduſt*, un Prophète, qui leur avait apris à être juſtes, & à révérer le Soleil, comme les anciens Caldéens avaient révéré les étoiles en les obſervant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perſes & ces Caldéens fuſſent ſi juſtes, & de ſavoir préciſément en quel temps vint leur ſecond *Zerduſt* qui rectifia le culte du Soleil, & qui leur aprit à n'adorer que le Dieu auteur du Soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parſis diſperſés aujourd'hui dans l'Aſie révèrent comme leur Bible : ce livre eſt peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq Kings des Chinois : il eſt écrit dans l'ancienne langue ſacrée des Caldéens ; & Mr. *Hide*, qui nous a donné une traduction du *Sadder*, nous aurait procuré celle du *Zend*, s'il avait pu ſubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en raporte au moins au *Sadder*, à cet extrait du *Zend* qui eſt le catéchiſme des Parſis. J'y vois que ces Parſis croyaient depuis longtems un Dieu, un Diable, une Réſurrection, un Paradis, un Enfer. Ils ſont les premiers, ſans contredit, qui ont établi ces idées ; c'eſt le ſyſtème le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des ſiècles, puiſque les Phariſiens chez les Juifs ne ſoutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenſes après la mort, que vers le temps d'*Hérode*.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne hiſtoire du Monde. Voilà une Religion utile, établie ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, & ſur la connaiſſance de l'Etre Créateur. Ne ceſſons de remarquer par combien de degrés il falut que l'eſprit humain paſſât pour concevoir un tel ſyſtême. Remarquons encore que le Batême, l'immerſion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, eſt un des préceptes du *Zend* (p. 251.) La ſource de tous les rites eſt venuë peut-être des Perſans & des Caldéens juſqu'aux extrémités de l'Occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babiloniens eurent des Dieux ſécondaires en reconnaiſſant un Dieu ſouverain. Ce ſyſtême, ou plutôt ce cahos, fut celui de toutes les nations, excepté des tribunaux de la Chine. On trouve preſque partout l'extrême folie jointe à un peu de ſageſſe dans les loix, dans les cultes, dans les uſages. L'inſtinct plus que la raiſon conduit le genre humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la deshonore. Les Perſes révérèrent des ſtatues dès qu'ils purent avoir des ſculpteurs; tout en eſt plein dans les ruines de Perſépolis : mais auſſi on voit dans ces figures les ſymboles de l'immortalité; on voit des têtes qui s'envolent au Ciel avec des aîles, ſymboles de l'émigration d'une vie paſſagère à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce dans ſon Ier. livre, „que toutes les Babilonien-

nes

nes étaient obligées par la loi de ſe proſtituer au moins une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. Je m'étonne encor plus que dans toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une égliſe des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir deſcendre de leurs montures pour coucher devant l'autel avec les principales Dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Eſt-il poſſible que les Magiſtrats d'une des plus grandes villes du Monde ayent établi une telle police? que les maris ayent conſenti de proſtituer leurs femmes? que tous les pères ayent abandonné leurs filles aux palfreniers de l'Aſie? Ce qui n'eſt pas dans la nature n'eſt jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Caſſius*, qui aſſure que les graves Sénateurs de Rome propoſérent un décret par lequel *Céſar* âgé de cinquante-ſept ans aurait le droit de jouïr de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui en compilant aujourd'hui l'hiſtoire ancienne, copient tant d'auteurs ſans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir ou qu'*Hérodote* debitait des fables, ou plutôt que ſon texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des courtiſanes établies dans toutes les grandes villes, & qui même attendaient les paſſans ſur les chemins.

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui

qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes? La pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le livre du *Zend*, & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du *Sadder*, où il est dit, (porte 9) *qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères; mais quels sont ses garans? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à *Catulle*: *Non magus ex matre & nato nascatur oportet:* Tout Mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils. Une telle loi n'est pas croyable; une épigramme n'est pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leurs fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La Religion des Mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfans, puis qu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.



DE

DE LA SIRIE.

JE vois par tous les monumens qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut nommée toujours Sirie, que l'alphabet de ces peuples fut toûjours Siriaque, que c'est là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balpek, de Damas, & depuis celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmire. Balk était si ancienne que les Perses prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant Empire d'Assirie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le païs des fables ?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées ; mais qui jamais imagina de placer un vaste Empire entre le Rhin & les Gaules ? qu'on ait appellé les nations voisines de l'Euphrate *Assiriennes*, quand elles se furent étenduës vers Damas ? & qu'on ait appellé *Assiriens* les peuples de Sirie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate ? C'est là où se peut réduire la difficulté. Toutes les Nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lors qu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux Nations. Ainsi les Babiloniens ou vainqueurs ou vaincus, furent toûjours différens des peuples

de

de Sirie. Les anciens caractères de la langue Siriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La Déesse de Sirie si ancienne n'avait aucun raport avec le culte des Caldéens. Les Mages Caldéens, Babiloniens, Persans, ne se firent jamais eunuques comme les prêtres de la Déesse de Sirie; chose étrange, les Siriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité !

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population considérable ? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature dans un païs où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cibèle* en Phrigie se rendaient eunuques comme ceux de Sirie. Encor une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidens de ce qu'on croyait impureté ? Peut-on s'étonner, après de tels sacrifices, de celui que l'on faisait de son prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un testicule chez des nations Africaines ? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne sont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* son père. La superstition invente des usages ridicules, & l'esprit romanesque en invente des raisons absurdes.

Ce

Ce que je remarquerai encor des anciens Siriens, c'eſt que la ville qui fut depuis nommée la ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Siriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens Mages; il ſemble commun à tous ceux qui dans ces climats étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babilone la ville de Dieu; Apamée en Phrigie était auſſi la ville de Dieu.

Les Hébreux longtems après, parlent des peuples de Gog & de Magog; ils pouvaient entendre par ces noms les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre auſſi les Scythes qui vinrent ravager l'Aſie avant *Cyrus*, & qui dévaſtèrent la Phénicie. Mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un Juif quand il prononçait *Magog* ou *Gog*.

Au reſte je ne balance pas à croire les Siriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raiſon évidente, que les païs les plus aiſément cultivables ſont néceſſairement les premiers peuples, & les premiers floriſſants.



DES

DES PHENICIENS,

ET DE SANCHONIATON.

LEs Phéniciens ſont probablement raſſemblés en corps de peuple auſſi anciennement que les autres habitans de la Sirie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur païs eſt moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Aſcalon, ſont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toûjours été la derniére reſſource des peuples. On a commencé par cultiver ſa terre avant de bâtir des vaiſſeaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui ſont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induſtrie fille du beſoin qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eſt parlé d'aucune entrepriſe maritime, ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur *Typhon*, un être mal-faiſant; & c'eſt ce qui fait révoquer en doute les quatre cent vaiſſeaux équipés par *Séſoſtris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entrepriſes des Phéniciens ſont réelles. Carthage & Cadiz fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par *Eziongaber*, leurs manufactures d'étoffes précieuſes, leur art de teindre en pourpre, ſont des témoignages de leur habileté; & cette habileté fit leur grandeur.

Les

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième ſiécle, & ce que ſont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur induſtrie.

Le commerce exigeait néceſſairement qu'on eût des régiſtres qui tinſſent lieu de nos livres de compte, avec des ſignes aiſés & durables pour établir ces régiſtres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique eſt donc très vraiſemblable. Je n'aſſurerais pas qu'ils ayent inventé de tels caractères avant les Caldéens, mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puiſqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabeth*, compoſé de leurs deux premiers caractères, dépoſe en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens ayent jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens tranſmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniaton Phénicien, qui écrivait longtemps avant la guerre de Troye, l'hiſtoire des premiers âges, & dont *Euſèbe* nous a conſervé quelques fragments, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniaton*, dis-je, nous aprend que les Phéniciens avaient ſacrifié de temps immémorial aux éléments & aux vents, ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans ſon hiſtoire s'élever juſqu'à l'origine des

choſes ;

chofes, comme tous les premiers écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Védam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte & *Héfiode* en Grèce.

Ce qui prouve la prodigieufe antiquité du livre de *Sanchoniaton*, c'eft qu'on en lifait les premières lignes dans les miftères d'*Ifis* & de *Cérès*, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'euffent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premières fources des connaiffances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même; il confulta toutes les archives anciennes, & furtout le prêtre *Jerombal.* Le nom de *Sanchoniaton* fignifie en ancien Phénicien, *Amateur de la vérité. Porphyre*, *Théodoret*, *Eusèbe* l'avouent. La Phénicie était appellée *le païs des Archives*, *Kirjath Sepher.* Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans *Jofué* & dans *les Juges.*

Jerombal confulté par *Sanchoniaton* était prêtre du Dieu fuprême, que les Phéniciens nommaient *Iaho*, *Jehova*, nom réputé facré, adopté chez les Egyptiens, & enfuite chez les Juifs. On voit par les fragments de ce monument fi antique, que Tyr exiftait depuis très longtems, quoiqu'elle ne fût pas parvenue encor à être une ville puiffante.

Ce mot *El*, qui défignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il eft probable que de ce monofyllabe *El*, les Grecs compoferent leur *Elios.*

Mais

Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloïm*, dont les Hébreux ſe ſervirent très longtems après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'eſt de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iaho*, *Adonaï*; cela ne peut être autrement, puiſque les Juifs ne parlèrent longtems en Canaan que la langue Phénicienne.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était ſi commun dans l'Orient, que *Diodore* dans ſon livre ſecond, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que Minos *ſe vantait d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus, Zamolxis *avec la Déeſſe* Veſta, *& le Juif* Moïſe *avec le Dieu* Iaho &c.

Ce qui mérite ſur-tout d'être obſervé, c'eſt que *Sanchoniaton* en rapportant l'ancienne Coſmologie de ſon païs, parle d'abord du cahos envelopé d'un air ténébreux, *Chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Héſiode*, eſt priſe du mot Phénicien qui s'eſt conſervé chez les Grecs. Du cahos ſortit *Muth* ou *Moth*, qui ſignifie la matière. Or qui arrangea la matière? C'eſt *Colpi Iaho*, l'Eſprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que nâquirent les animaux & les hommes.

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette Coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toûjours imité

par ceux qui viennent après lui ; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes antiquités & ſes fables. Je ſais combien toutes les origines Caldéennes, Siriennes, Phéniciennes, Egyptiennes & Grecques ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du Monde, que ce que le Créateur du Monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec ſureté juſqu'à certaines bornes : nous ſavons que Babilone exiſtait avant Rome, que les villes de Sirie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem, qu'il y avait des Rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham* ; nous ſavons quelles ſociétés ſe ſont établies les dernières ; mais pour ſavoir préciſément quel fut le premier peuple, il faut une Révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités & de nous ſervir de nôtre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés ſupérieurs à toute raiſon.

Il eſt très avéré que les Phéniciens occupaient depuis longtems leur pays avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue Phénicienne, quand ils erraient loin de la Phénicie dans le déſert au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue Phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du temps de *Joſué* parmi des dévaſtations & des maſſacres continuels ? Les Hébreux après *Joſué* devenus long-

tems esclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à sang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maitres, comme depuis ils apprirent un peu de Caldéen quand ils furent esclaves à Babilone ?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant, industrieux, savant, établi de tems immémorial, & qui passe pour l'inventeur des lettres, écrivit longtems avant un peuple errant nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune science, sans aucune industrie, sans aucun commerce, subsistant uniquement de rapines ?

Peut-on nier sérieusement l'autenticité des fragments de *Sanchoniaton* conservés par *Eusèbe* ? ou peut-on imaginer avec le savant *Huet* que *Sanchoniaton* ait puisé chez *Moïse* ? Quand tout ce qui reste de monuments antiques nous avertit que *Sanchoniaton* vivait à peu près du temps de *Moïse*, nous ne décidons rien ; c'est au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *Vandale* qui l'a refuté. Nous cherchons la vérité & non la dispute.

DES SCITHES,

ET DES GOMERITES.

LAissons *Gomer* presqu'au sortir de l'arche, aller subjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laissons aller *Tubal* en

Eſpagne, & *Magog* dans le Nord de l'Allemagne, vers le tems où les fils de *Cham* faiſaient une prodigieuſe quantité d'enfans tout noirs vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoutantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrette, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scithes qu'ils ne connaiſſaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scithes qui habitaient au Nord de la Sogdiane au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cent lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares ? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi longtems avant lui ? pourquoi enfin, *Quinte-Curce* peint-il ces Scithes comme les plus juſtes de tous les hommes ? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne en mauvais Géographe, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scithes en déclamateur.

Si *Horace* en oppoſant les mœurs des Scithes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégirique de ces barbares, s'il dit,

Cam-

Campeſtres melius Scithæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ :
Voyez les habitans de l'affreuſe Scithie
Qui vivent ſur des chars,
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars ;

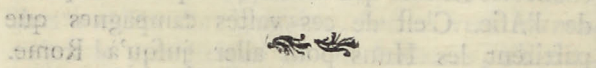
c'eſt qu'*Horace* parle en poëte un peu ſatirique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables Dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace* reſſemblent à ces pédagogues qui pour donner de l'émulation à leurs diſciples prodiguent en leur préſence des louanges à des enfans étrangers, quelques groſſiers qu'ils puiſſent être.

Les Scithes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares ; ce ſont ceux-là même qui longtems avant *Alexandre* avaient ravagé pluſieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt ſous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes ; tantôt ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes deſintéreſſés & juſtes, dont

nos compilateurs vantent encor aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce.* C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes ſans choix & ſans jugement ; on les lit à peu près avec le même eſprit qu'elles ont été faites, & on ne ſe met dans la tète que des erreurs.

Les Ruſſes habitent aujourd'hui l'ancienne Scithie Européane ; ce ſont eux qui ont fourni à l'hiſtoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu ſur la terre des révolutions qui ont plus frapé l'imagination ; il n'y en a pas une qui ſatisfaſſe autant l'eſprit humain & qui lui faſſe autant d'honneur. On a vu des conquérants & des dévaſtations ; mais qu'un ſeul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'eſprit du plus vaſte Empire de la terre, que tous les arts ſoient venus en foule embellir des déſerts, c'eſt là ce qui eſt admirable. Une femme qui ne ſavait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le Grand* avait commencé. Une autre femme (*Elizabeth*) étendit encor ces nobles commencemens. Une autre Impératrice encore, eſt allée plus loin que les deux autres ; ſon génie s'eſt communiqué à ſes ſujets ; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'Empire ; & enfin, on a vu en un demi-ſiécle la Cour de Scithie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.



DE

DE L'ARABIE.

SI l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham*; mais elle est dans un terrain si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert, ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs appellés conquérants jusqu'à *Mahomet*, ou plutôt elle fut la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au-dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle qui est d'une espèce médiocre, & même de son caffé qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux habité par quelques Amalékites, Moabites, Madianites; pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errants & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'est dans ces mêmes déserts, qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passèrent quarante années. Ce n'est point la vraye Arabie, & ce pays est souvent appellé désert de Sirie.

L'Arabie pétrée n'eſt ainſi appellée que du nom de *Pétra*, petite fortereſſe, à qui ſurement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais qui fut nommée ainſi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée eſt fort petite, & peut être confondue, ſans lui faire tort, avec l'Arabie déſerte. L'une & l'autre ont toûjours été habitées par des hordes vagabondes.

Pour cette vaſte partie appellée *heureuſe*, près de la moitié conſiſte auſſi en déſerts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque, c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître ſans culture. Mille ruiſſeaux deſcendent des montagnes & entretiennent une fraicheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du Soleil ſous des ombrages toûjours verds.

C'eſt ſurtout dans ces pays que le mot de *jardin*, *paradis*, ſignifia la faveur céleſte.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'*Alcinoüs* chez les Grecs. Et cet *Aden* ou *Eden*, était nommé le lieu des délices. On parle encor d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brulants était l'ombrage.

Ce vaſte pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan Indien,

Indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le ſiége de ſon Empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des Rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer rouge; & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden, ou d'Eden, à ſa ville d'Aléxandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes dont toute hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût falu à la vérité ſubjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre.* Mais il parait que ces peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait ſous le joug l'Egypte & la Perſe.

Les Arabes défendus par leurs déſerts & par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger. *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a toûjours été auſſi libre que les Scithes, & plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'*Iſmaël.* Les Iſmaélites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée, vers le pays de Madian; elles ſe mêlèrent depuis avec les vrais Arabes du temps de *Mahomet*, quand elles embraſſèrent ſa Religion.

Ce ſont les peuples de l'Arabie proprement dite,

dite, qui étaient véritablement indigènes, c'eſt-à-dire, qui de temps immémorial habitaient ce beau pays ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis, ni conquérants. Leur Religion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette Religion juſqu'à *Mahomet.* Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puis qu'ils étaient hommes; mais ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un païs délicieux, & ſe trouvant au deſſus de tout beſoin & de toute crainte, ils durent être néceſſairement moins méchants & moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voiſins comme des bètes carnacières affamées, ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité, ni faire leur cour aux puiſſants en les flattant par de faux oracles. Leurs ſuperſtitions ne furent ni abſurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos hiſtoires univerſelles fabriquées dans nôtre Occident. Je le crois bien; ils n'ont aucun raport avec la petite nation Juive qui eſt devenue l'objet & le fondement de nos hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs

teurs ſe copiant les uns les autres, oublient tous les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

IL ſemble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, ſoit un des noms des plus communs aux anciens peuples de l'Aſie. Les Indiens que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de Dieu, qui enſeigna aux Brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Caldéens, les Perſans ſe l'approprièrent, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs Patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuſes de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vantèrent d'être deſcendus. Les Caldéens l'adoptèrent comme un Légiſlateur. Les Perſes appellaient leur ancienne Religion, *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk. Ils révéraient en lui un Prophète de la Religion de l'ancien *Zoroaſtre*. Il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur père dans leurs livres ſacrés.

Des

Des ſavants ont cru que le nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appellaient Brames, Brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un raport immédiat à ce nom, au lieu que chez les Aſiatiques occidentaux vous ne voyez aucun établiſſement qui tire ſon nom d'*Abram*, ou *Abraham.* Nulle ſociété ne s'eſt jamais nommée *Abramique.* Nul rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puiſque les livres Juifs diſent qu'*Abraham* eſt la tige des Hébreux, il faut les croire ſans difficulté.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiſtoires Arabes; mais il en dit très peu de choſe. Elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voiſins de la Caldée; l'Inde, & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples, & la Caldée étant un pays dès longtems renommé pour les ſciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien Sage reputé Caldéen au nombre de ſes ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des livres Judaïques par les mêmes règles qui nous conduiſent dans la critique des autres hiſtoires, il faut convenir avec tous les commentateurs que le récit des avantures d'*Abraham* tel qu'il ſe trouve dans le Pentateuque, ſerait ſujet à quelques difficultés, s'il ſe trouvait dans une autre hiſtoire. La

La Genèſe dit qu'*Abraham* ſortit d'Aran âgé de ſoixante & quinze ans, après la mort de ſon père.

Mais la même Genèſe dit que *Tharé* ſon père l'ayant engendré à ſoixante & dix ans, vécut juſques à deux cent-cinq. Ainſi *Abraham* avait cent-trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il parait étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile pays de la Méſopotamie, pour aller à trois cent milles de là, dans la contrée ſtérile & pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui eſt environ à ſix cent milles; & dès qu'il arrive, le Roi devient amoureux de ſa femme âgée de ſoixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette hiſtoire; je m'en tiens toûjours aux recherches de l'antiquité. Il eſt dit qu'*Abraham* reçut de grands préſents du Roi d'Egypte. Ce pays était dès-lors un puiſſant Etat; la Monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été domté, on avait creuſé partout des canaux pour recevoir ſes inondations, ſans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme ſenſé, s'il n'avait pas falu des ſiècles pour établir un tel Empire dans un pays longtems inacceſſible & dévaſté par les eaux mêmes qui le fertiliſèrent? *Abram*, ſelon la Genèſe, arriva en Egypte deux mille ans avant nôtre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manetons*, aux *Hérodotes*,

aux

aux *Diodores*, aux *Eratoſthènes*, & à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au Royaume d'Egypte ; & cette antiquité devait être très moderne en comparaiſon de celle des Caldéens, & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un paſteur Nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide ; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée. Il y voiture ſes tentes avec trois cent dix-huit ſerviteurs, & ſon neveu *Loth* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un Roi de Babilone, un Roi de Perſe, un Roi de Pont, & un Roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome. *Loth* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cinq grands Rois ſi puiſſants ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſants Monarques avec trois cent valets de campagne, ni comment il les pourſuivit juſques par-delà Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas* ; mais *Dan* n'exiſtait pas du tems de Moïſe, encor moins du temps d'*Abraham*. Il y a de l'extrémité du lac Aſphaltide où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cent milles de route. Tout cela eſt au deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déja dit, & nous rediſons encore que

nous

nous croyons ces prodiges & tous les autres, ſans aucun examen.

DE L'INDE.

S'Il eſt permis de faire des conjectures, les Indiens vers le Gange ſont peut-être les hommes les plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de contrée au Monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange; le ris y croit ſans culture; l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, préſentent de tous côtés des mèts délicieux; l'oranger, le citronier, fourniſſent à la fois des boiſſons raffraichiſſantes avec quelque nourriture. Les cannes de ſucre ſont ſous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin dans ce païs d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les élève encor aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce païs de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux, & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque partout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mê-

mes

mes en ſocieté dans ce climat heureux ; on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monuments dont les Brames ſe vantent ; il ſuffit de ſavoir que les raretés les plus antiques que l'Empereur Chinois *Cam-hi* eut dans ſon palais étaient Indiennes : il montrait à nos Miſſionnaires Mathématiciens d'anciennes monnoies Indiennes, frapées au coin, fort antérieures aux monnoies de cuivre des Empereurs Chinois : & c'eſt probablement des Indiens que les Rois de Perſe apprirent l'art monétaire.

Les Grecs avant *Pitagore* voyageaient dans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planètes & des ſept métaux ſont encor dans preſque toute la Terre ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain nous vient inconteſtablement de l'Inde ; les éléphans auxquels nous avons ſubſtitué des tours, en ſont une preuve.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en raporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que jamais les Indiens allaſſent rien demander à aucune de ces nations.

On

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Aſie Occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus* quel qu'il ſoit, ſavait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la ſienne. Le beſoin fit les premiers brigands; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche, & ſurement le peuple riche eſt raſſemblé, civiliſé, policé, longtems avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'eſt cette ancienne opinion de la tranſmigration des ames, qui s'étendit avec le tems juſqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'eſt pas que les Indiens ſuſſent ce que c'eſt qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, ſoit aérien, ſoit igné, allait ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtème de Philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers que la crainte d'être condamné par *Viſnou*, & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens Empires que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers Légiſlateurs ne promulguèrent que des loix morales; ils crurent qu'il ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en em-

braſſant la doctrine de la Métempſicoſe ; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encor aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur Religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entiérement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries, & dans nos colombiers, pour les égorger à nôtre plaiſir. Toutes les nations farouches qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus, & de l'Immaüs pour ſubjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaſpe, du Gange, les aſſervirent en ſe montrant.

C'eſt ce qui arriverait aujourd'hui à ces Chrêtiens primitifs appellés Quakers, auſſi pacifiques que les Indiens ; ils ſeraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La Religion Chrétienne que ces ſeuls primitifs ſuivent à la lettre, eſt auſſi ennemie du ſang que la Pitagoricienne. Mais les peuples Chrètiens n'ont jamais obſervé leur Religion, & les anciennes Caſtes Indiennes ont toûjours pratiqué la leur. C'eſt que le Pitagoriſme eſt la ſeule Religion au monde qui ait ſu faire de l'horreur du meurtre une pieté filiale & un ſentiment religieux. La tranſmigration des ames eſt un ſyſtême ſi ſimple, & même ſi vraiſemblable aux

yeux

yeux des peuples ignorants, il eſt ſi facile de croire que ce qui anime un homme peut enſuite en animer un autre, que tous ceux qui adoptèrent cette Religion, crurent voir les ames de leurs parents dans tous les hommes qui les environnaient. Ils ſe crurent tous frères, pères, mères, enfans, les uns des autres. Cette idée inſpirait néceſſairement une charité univerſelle. On tremblait de bleſſer un être qui était de la famille : en un mot l'ancienne Religion de l'Inde, & celle des Lettrés à la Chine, ſont les ſeules dans leſquelles les hommes n'ayent point été barbares. Comment put-il arriver qu'enſuite ces mêmes hommes, qui ſe faiſaient un crime d'égorger un animal, permiſſent que les femmes ſe brulaſſent ſur le corps de leurs maris, dans la vaine eſpérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux ? c'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'appanage de la nature humaine.

Il faut ſurtout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande, elle y eſt une très mauvaiſe nourriture. Les liqueurs fortes y ſont auſſi défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraichiſſantes. La Métempſicoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps : mais ſi les Druides avaient ajouté à cette doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites des Brames conſervés juſques à nos jours. Ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit* qu'ils ont encor dans cette ancienne langue ſacrée : leurs *Vedams* ont été auſſi longtems inconnus que le *Zend* des Perſes, & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guères que ſix vingt ans que les Européans eurent les premières notions des cinq *Kings* : & le *Zend* n'a été vû que par le célèbre Docteur *Hide*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète, & par le marchand *Chardin* qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eumes que cet extrait du *Zend*, ce *Sadder* dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la Bibliothèque de Paris, un ancien livre des Brames, c'eſt l'*Ezourvedam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des Bracmanes, intitulé le *Cormo-Védam* : ce manuſcrit traduit par un Brame, n'eſt pas à la vérité le *Védam* lui-même, mais c'eſt un réſumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des trois plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut deſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs livres ſont perdus ; leur Religion s'eſt anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encor moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques im-

immenſes, a péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du Monde des monuments non moins autentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'autenticité de ce rituel des Bracmanes dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte ; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des loix les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît là dans toute ſa misère. Si les Brames obſervaient toutes les loix de leur *Védam*, il n'y a point de moine qui voulût s'aſſujettir à cet état. A peine le fils d'un Brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix réſine, détrempée dans de la farine ; on prononce le mot *Oum* ; on invoque vingt Divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril ; mais auſſi on lui dit, *Vivez pour commander aux hommes* ; & dès qu'il peut parler, on lui fait ſentir la dignité de ſon être. En effet, les Bracmanes furent longtems Souverains dans l'Inde, & la Théocratie fut établie dans cette vaſte contrée plus qu'en aucun païs du Monde.

Bientôt on expoſe l'enfant à la Lune : on prie l'Etre ſuprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne ſoit né que depuis huit jours : on adreſſe des antiennes au feu ; on donne à l'enfant avec cent cérémonies le nom de *Chormo*, qui eſt le titre d'honneur des Brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il paſſe ſa vie à ſe baigner & à réciter des prières. Il fait le ſacrifice des morts ; & ce ſacrifice eſt inſtitué pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des priéres aux cinq vents qui peuvent ſortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'eſt pas plus étrange que les prières récitées au Dieu *Pet* par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les Brames ſans prières. La première fois qu'on raſe la tète de l'enfant, le père dit au raſoir dévotement, *Raſoir*, *raſe mon fils comme tu as raſé le Soleil & le Dieu Indro.* Il ſe pourrait après tout que le Dieu *Indro* eût été autrefois raſé : mais pour le Soleil, cela n'eſt pas aiſé à comprendre, à moins que les Brames n'ayent eu nôtre *Apollon*, que nous repréſentons encor ſans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ſerait auſſi ennuieux qu'elles nous paraiſſent ridicules, & dans leur aveuglement ils en diſent autant des nôtres ; mais il y a chez eux un myſtère qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence : c'eſt le *Matricha Machom.* On ſe donne par ce myſtère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame eſt ſupoſée être dans la poitrine, & c'eſt en effet le ſentiment de preſque toute l'antiquité. On paſſe la main de la poitrine à la tête, en apuiant ſur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & on conduit

ainſi

ainſi ſon ame à ſon cerveau ; quand on eſt ſûr que ſon ame eſt bien montée, alors le jeune homme s'écrie que ſon ame & ſon corps ſont réunis à l'Etre ſuprême, & dit, *Je ſuis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus reſpectables Philoſophes de la Grèce, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au deſſus d'elle-même, celle des divins *Antonins* ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inſpirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'eſt s'impoſer la loi de ne rien faire qui ne ſoit digne de Dieu même.

On trouve dans cette loi des Bracmanes dix commandements, & ce ſont dix péchés à éviter. Ils ſont diviſés en trois eſpèces, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer ſon prochain, le voler, violer les femmes, ce ſont les péchés du corps ; diſſimuler, mentir, injurier, ce ſont les péchés de la parole ; ceux de la volonté conſiſtent à ſouhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des miſères d'autrui. Ces dix commandements font pardonner tous les rites ridicules. On voit évidemment que la Morale eſt la même chez toutes les nations civiliſées, & que les uſages les plus conſacrés chez un peuple, paraiſſent aux autres ou extravagants ou haïſſables. Les rites établis diviſent aujourd'hui le genre humain, & la Morale le réunit.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les Bracmanes de reconnaître un Dieu unique. *Stra-*

bon dans ſon 15e. livre dit qu'ils adorent un Dieu ſuprême, qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années avant d'oſer parler, qu'ils ſont ſobres, chaſtes, tempérants; qu'ils vivent dans la juſtice, & qu'ils meurent ſans regret. C'eſt le témoignage que leur rendent *St. Clément d'Alexandrie*, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, *St. Ambroiſe.* N'oublions pas ſurtout qu'ils eurent un Paradis terreſtre, & que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu furent chaſſés de ce Paradis.

La chute de l'homme dégénéré eſt le fondement de la Théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, & à vanter le paſſé, a fait imaginer partout une eſpèce d'âge d'or auquel les ſiécles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le *Védam* des anciens Bracmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, & la premiére femme *Procriti. Adimo* ſignifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire *la vie*; comme *Heva* chez les Phéniciens & les Hébreux ſignifiait auſſi la *vie* ou le *ſerpent.* Cette conformité mérite une grande attention.

DE LA CHINE.

OSerons-nous parler des Chinois ſans nous en rapporter à leurs propres annales? elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos

nos voyageurs de différentes ſectes, Jacobins, Jéſuites, Luthériens, Calviniſtes, tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'Empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conſervée & alterée dans les fables du déluge de *Deucalion*, & de la chute de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toûjours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déja dit ailleurs, l'hiſtoire du Ciel à celle de la Terre. Seuls de tous les peuples ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planètes; & nos Aſtronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques, & les Chinois écrivirent leur hiſtoire la plume & l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque règne de leurs Empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente manière de compter parmi eux; nulles chronologies qui ſe contrediſent. Nos voyageurs miſſionaires raportent avec candeur que lors qu'ils parlè-

rent au ſage Empereur *Cambi* des variations conſidérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, & des Samaritains, *Cambi* leur répondit, Eſt-il poſſible que les livres en qui vous croyez ſe combattent ?

Les Chinois écrivaient ſur des tablettes légères de bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encor que ſur la brique ; & ils ont même encor de ces anciennes tablettes que leurs vernis ont préſervées de la pourriture. Ce ſont peut-être les plus anciens monumens du Monde. Point d'hiſtoire chez eux avant celles de leurs Empereurs ; point de fictions, aucun prodige, nul homme inſpiré qui ſe diſe demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs ; dès que ce peuple écrit, il écrit raiſonnablement.

Il diffère ſurtout des autres nations, en ce que leur hiſtoire ne fait aucune mention d'un collège de prêtres qui ait jamais influé ſur les loix. Les Chinois ne remontent point juſqu'aux temps ſauvages où les hommes eurent beſoin qu'on les trompat pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur hiſtoire par l'origine du Monde ; le *Zend* des Perſes, le *Védam* des Indiens, *Sanchoniaton*, *Manéton* ; enfin, juſqu'à *Héſiode*, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation du Monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie ; leur hiſtoire n'eſt que celle des temps hiſtoriques.

C'eſt ici qu'il faut ſurtout appliquer nôtre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte

Em-

Empire puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiècles antérieurs. Voilà ce peuple qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ſes annales. Encor une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non-ſeulement juſqu'à écrire, mais juſqu'à bien écrire, il avait falu plus de temps que l'Empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'Empereur *Fo-hi* juſqu'à nos jours? Il n'y a point de lettré à la Chine qui doute que les cinq *Kings* n'ayent été écrits deux mille trois cent ans avant nôtre ére vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cent années les premières obſervations Babilonniennes envoyées en Grèce par *Calliſtène.* De bonne foi ſied-il bien à des Lettrés de Paris de conteſter l'antiquité d'un livre Chinois, regardé comme autentique par tous les tribunaux de la Chine?

Les premiers rudiments ſont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons nous toûjours que preſque perſonne ne ſavait écrire il y a cinq cent ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont ſe ſervent encor aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiérogliphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteſte encor dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuſes, qui n'ont été rédigées par écrit que depuis quatre cent cinquante

quante ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-ſiècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des Barbares juſqu'au quatorziéme ſiècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais Phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cent ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la Morale, qui eſt la première des ſciences.

Leur vaſte & populeux Empire était déja gouverné comme une famille, dont le Monarque était le père, & dont quarante tribunaux de légiſlation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errants en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur Religion était ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſuperſtition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encor des *Teutates* à qui des Druides ſacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'ozier.

Les Empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'Univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encore? de ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiècles, au milieu même des révolu-

volutions & des plus horribles calamités.

Jamais la Religion des Empereurs & des Tribunaux ne fut deshonorée par des impoſtures, jamais troublée par les querelles du Sacerdoce & de l'Empire, jamais chargée d'innovations abſurdes qui ſe combattent les unes les autres avec des arguments auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par-là ſurtout que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'Univers.

Leur *Confutſée* n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites. Il ne fit ni l'inſpiré ni le Prophète. C'était un Magiſtrat qui enſeignait les anciennes loix. Nous diſons quelquefois, & bien mal-à-propos, *la Religion de Confucius*; il n'en avait point d'autre que celle de tous les Empereurs & de tous les Tribunaux, point d'autre que celle des premiers Sages. Il ne recommande que la vertu; il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger: dans le ſecond, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute: le troiſiéme eſt un recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples; il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner.

On s'eſt élevé avec force dans un *Eſſai ſur l'hiſtoire*

l'histoire générale, contre la témérité que nous avons eué au bout de l'Occident de vouloir juger de cette Cour Orientale, & de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pû appeller athée un Empire dont preſque toutes les loix ſont fondées ſur la connaiſſance d'un Etre ſuprême, rémunérateur & vengeur ? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies autentiques, ſont : *Au Premier Principe ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte ; il éclaire, il ſoutient, il règle toute la nature.*

On a reproché en Europe aux Jéſuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français nommé *Maigrot*, Evêque de Conon, qui ne ſavait pas un mot de Chinois, fut député par un Pape pour aller juger le procès ſur les lieux ; il traita *Confucius* d'athée, ſur ces paroles de ce grand homme, *le Ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos Saints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si *Confucius* était athée, *Caton*, & le Chancelier de *l'Hôpital* l'étaient auſſi.

Répétons ici pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre *Bayle*, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la Terre était une ſociété d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les Lettrés Chinois, adorateurs d'un ſeul Dieu, abandonnèrent le peu-

ple

ple aux ſuperſtitions des Bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium*, & celle de *Fo*, & pluſieurs autres. Les Magiſtrats ſentirent que le peuple pouvait avoir des Religions différentes de celles de l'Etat, comme il a une nourriture plus groſſière; ils ſouffrirent les Bonzes & les continrent. Preſque partout ailleurs ceux qui faiſaient le métier de Bonzes avaient l'autorité principale.

Il eſt vrai que les loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenſes après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne ſavaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands peuples policés eſt très étonnante. La doctrine de l'Enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admiſe. Ils ſe contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le Ciel, & à être juſtes. Ils crurent qu'une police exacte toûjours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattuës, & qu'on craindrait plus la loi toûjours préſente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en ſon tems d'un autre peuple, infiniment moins conſidérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnuës aux autres hommes.

Réſumons ici ſeulement que l'Empire Chinois ſubſiſtait avec ſplendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cent années d'obſervations aſtronomiques envoyées en Grèce par *Calliſtène*. Les Brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perſes avaient leurs loix; les Arabes au Midi, les Scithes au Sep-

Septentrion, habitaient ſous des tentes. L'Egypte dont nous allons parler, était un puiſſant Royaume.

DE L'EGYPTE.

IL me paraît ſenſible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps, civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſants, que très-longtems après tous les peuples qui ont paſſé en revuë. La raiſon en eſt évidente. L'Egypte juſqu'au Delta eſt reſſerrée par deux chaînes de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant d'Ethiopie du Midi au Septentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ſes embouchures en ligne droite que cent ſoixante lieuës de trois mille pas géométriques, & la largeur n'eſt que de dix à quinze & vingt lieuës juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Egypte, qui embraſſe une étenduë de cinquante lieuës d'Orient en Occident. A la droite du Nil, ſont les déſerts de la Thébaïde, & à la gauche les ſables inhabitables de la Libye juſqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil dûrent pendant des ſiécles écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, dûrent longtems faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du

Tigre,

Tigre, de l'Inde, du Gange & d'autres rivières qui ſe débordent auſſi, preſque chaque année en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſurtout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, régne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainſi la population de l'Egypte dut être très faible pendant bien des ſiècles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodites nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve, pour élever des cabanes & les réhauſſer de vingt-cinq pieds au-deſſus du terrain. C'eſt là pourtant ce qu'il falut faire avant de bâtir Thèbes aux cent portes, avant d'élever Memphis, & de ſonger à conſtruire des piramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien Hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déja obſervé que dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiſſant Royaume. Ses Rois avaient déja bâti quelques-unes de ces piramides, qui étonnent encor les yeux & l'imagination. Les Ara-

bes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, plusieurs siècles avant *Abraham*. On ne sait en quel temps fut construite la fameuse Thébes aux cent portes, la Ville de Dieu, *Diospolis*. Il paraît que dans ces temps reculés les grandes villes portaient le nom de *Villes de Dieu*, comme Babilone. Mais qui pourra croire que par chacune des cent portes de Thèbes il sortait deux cent chariots armés en guerre, & cent mille combattans? Cela ferait vingt mille chariots, & dix millions de soldats; & à un soldat pour cinq personnes, ce nombre suppose au moins cinquante millions de têtes pour une seule ville, dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France, & qui n'avait pas, selon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. *Diodore* dit (livre Ier.) que l'Egypte était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans, & que de son temps elle en avait encor trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Sésostris* qu'aux dix millions de soldats qui sortent par les cent portes de Thébes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Hérodote* vous disent que le père de *Sésostris* fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle, destina son fils à subjuguer le Monde; qu'il fit élever à sa Cour dans le métier des armes tous les enfans nés le même jour que ce fils, qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos

gran-

grandes lieues, & qu'enfin *Séſoſtris* partit avec ſix cent mille hommes, vingt-ſept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la Terre, depuis l'Inde juſqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il ſubjugua la Mingrélie & la Georgie appellées alors la Colchide. *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes bazanés, avec des cheveux crêpus, reſſemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes des bords de la mer Noire & de la mer Caſpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent ſi longtems l'Aſie avant le régne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves d'Egypte, ce vrai pays d'eſclaves, dont *Hérodote* put voir, ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva preſque toûjours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civiliſées qu'ils avaient vaincuës.

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les ſubjuguât. Les Scythes commencèrent; après les Scythes vint *Nabucodonoſor*, qui conquit l'Egypte ſans réſiſtance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ſes Lieutenans. Révoltée ſous *Cambiſe*, il ne falut qu'une campagne pour la ſoumettre: & ce *Cambiſe* eut tant de mépris pour les Egyp-

 tiens,

tiens, qu'il tua leur Dieu *Apis* en leur préſence. *Ochus* réduiſit l'Egypte en province de ſon Royaume. *Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, le Calife *Omar* conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos ſous le nom de Mammelucs revinrent encor s'emparer de l'Egypte du temps des Croiſades; enfin *Sélim* conquit l'Egypte en une ſeule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préſentés; il n'y a jamais eu que nos ſeuls croiſés qui ſe ſoient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'eſt qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il eſt vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous ſommes plus ſûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs que de celle de *Séſoſtris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Séſoſtris* n'ait pu avoir une guerre heureuſe contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors dans le langage des exagérateurs il aura conquis toute la Terre. Il n'y a point de nation ſubjuguée qui ne prétende en avoir autrefois ſubjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne ſupériorité conſole de l'humiliation préſente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuſes playes d'Egypte,

de

de ce combat magique entre les ſorciers de *Pharaon* & le Miniſtre du Dieu des Juifs, & d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge ſous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer les Hébreux, leſquelles en retombant ſubmergèrent les Egyptiens ? C'était aſſurément le plus grand événement dans l'hiſtoire du Monde : ni *Hérodote*, ni *Manéton*, ni *Eratoſtène*, ni aucun des Grecs ſi grands amateurs du merveilleux, & toûjours en correſpondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles, qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations. Je ne fais pas aſſurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres Hébreux, que je révère comme je dois. Je me borne à m'étonner ſeulement du ſilence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas ſans doute qu'une hiſtoire ſi divine nous fût tranſmiſe par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET DE LEURS SYMBOLES.

Le langage des Egyptiens n'avait aucun raport avec celui des nations de l'Aſie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui ſignifient le Seigneur ; ni de *Mitra*, qui était

le Soleil chez les Perſes; ni de *Melch*, qui ſignifie Roi en Syrie; ni de *Shak*, qui ſignifie la même choſe chez les Indiens & chez les Perſans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom Egyptien qui répond à Roi. *Oshireth* (*Oſiris*) répondait au *Mitra* des Perſans; & le mot vulgaire *On* ſignifiait le Soleil. Les prêtres Caldéens s'appellaient *Mag*, ceux des Egyptiens *Choen*, au rapport de *Diodore de Sicile.* Les hiérogliphes, les caractères alphabétiques d'Egypte que le temps a épargnés & que nons voyons encor gravés ſur les obéliſques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euſſent inventé les hiérogliphes, ils avaient indubitablement des ſignes repréſentatifs; car en effet, qu'ont pû faire les premiers hommes ſinon ce que nous faiſons quand nous ſommes à leur place? Qu'un enfant ſe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par ſignes; ſi on ne l'entend pas, il deſſine ſur un mur avec un charbon les choſes dont il a beſoin, pour peu qu'il ait la moindre ſagacité.

On peignit donc d'abord groſſiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de deſſiner précéda ſans doute l'art d'écrire. C'eſt ainſi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas pouſſé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps on inventa les figures ſimboliques: deux mains entrelaſſées ſignifièrent la paix; des fléches repréſentèrent la guerre; un

œil

œil ſignifia la Divinité ; un ſceptre marqua la Royauté ; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phraſes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet, lequel en mettant ſous les yeux les différents ſons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles ? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art qui éterniſe tous les arts; je dirai ſeulement qu'il a falu bien des ſiècles pour y arriver.

Les Choen, ou prètres d'Egypte, continuèrent longtems d'écrire en hiérogliphes, ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux ; & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les Choen en prirent de différens, qu'ils appellèrent ſacrés, afin de mettre toûjours une barrière entre eux & le peuple. Les Mages, les Brames en uſaient de même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces Choen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encor conſervé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le tems avait changé celle du vulgaire.

Manéton cité dans *Euſébe* parle de deux colomnes gravées par *Toth*, le premier *Hermes*, en caractères de la langue ſacrée. Mais qui ſait en quel tems vivait cet ancien *Hermes* ?

Les Egyptiens gardèrent ſur-tout très-ſcrupu-

leuſement leurs premiers ſymboles. C'eſt une choſe curieuſe de voir ſur leurs monumens un ſerpent qui ſe mord la queuë, figurant les douze mois de l'année; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne ſont pas ceux du Zodiaque que nous connaiſſons. On voit encor les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois ſous la forme d'un petit ſerpent, ſur lequel cinq figures ſont aſſiſes; c'eſt un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit deſſinés dans *Kirker* d'après des monumens conſervés à Rome. Ainſi preſque tout eſt ſimbole & allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENTS
DES EGYPTIENS.

Il eſt certain qu'après les ſiècles où les Egyptiens fertiliſèrent le ſol par les ſaignées du fleuve, après les tems où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes, alors les arts néceſſaires étant perfectionnés, les arts d'oſtentation commencèrent à être en honneur. Alors il ſe trouva des Souverains qui employèrent leurs ſujets, & quelques Arabes voiſins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais & leurs tombeaux en piramides, à tailler des pierres énormes dans les carriéres de la haute Egypte, à les embarquer ſur des radeaux juſqu'à Memphis, à élever ſur des colomnes maſſives de grandes pier-

pierres plates ſans gout & ſans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enſeignèrent les premiers Grecs ; mais enſuite les Grecs furent leurs maitres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte, que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brulée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des Muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le cahos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils euſſent été en paix pendant pluſieurs ſiécles, pour que leurs Princes euſſent le temps & le loiſir d'élever tous ces bâtiments prodigieux, dont la plûpart ſubſiſtent encore.

Leurs piramides coutèrent bien des années & bien des dépenſes ; il falut qu'une nombreuſe partie de la nation avec des eſclaves étrangers fût longtems employée à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un Roi deſpotique qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Egypte ; un Roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monuments ?

La vanité y avait part ſans doute ; c'était chez les anciens Rois d'Egypte à qui éléverait la plus belle piramide à ſon père ou à lui-même ; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant

à

à la ſuperſtition, on ſait que ces piramides étaient des tombeaux; on ſait que les Chochamatim ou Choen d'Egypte, c'eſt-à-dire les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux; & pour le dérober aux accidents, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les Rois, les Grands ſe dreſſaient des tombeaux dans la forme la moins en priſe aux injures du temps. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des piramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiècles paſſa depuis chez les Grecs diſciples des Egyptiens, & chez les Romains diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixiéme livre de l'Enéide, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine.*

Has omnes ubi mille rotam volvêre per annos
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores ſupera & convexa reviſant.

Elle s'introduiſit enſuite chez les Chrétiens, qui établirent le règne de mille ans; la ſecte des millénaires l'a fait revivre juſqu'à nos jours. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions ont fait le tour du Monde. En voilà aſſez pour faire voir dans quel eſprit on bâtit ces piramides. Ne répétons

pétons pas ce qu'on a dit ſur leur architecture & ſur leurs dimenſions; je n'examine que l'hiſtoire de l'eſprit humain.

DES RITES EGYPTIENS,

ET DE LA CIRCONCISION.

PRemiérement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu ſuprême? Si on eût fait cette queſtion aux gens du peuple, ils n'auraient ſçû que répondre; ſi à des jeunes étudiants dans la Théologie Egyptienne, ils auraient parlé longtems ſans s'entendre; ſi à quelqu'un des Sages conſultés par *Pithagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu; il ſe ſerait fondé ſur l'ancienne inſcription de la ſtatuë d'*Iſis*, *Je ſuis ce qui eſt*; & cette autre, *Je ſuis tout ce qui a été & qui ſera*; *nul mortel ne pourra lever mon voile*; il aurait fait remarquer le globe placé ſur la porte du temple de Memphis, qui repréſentait l'unité de la nature divine ſous le nom de *Knef*. Le nom même le plus ſacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, *Y ha ho.* On le prononce diverſement; mais *Clément d'Alexandrie* aſſure dans ſes ſtromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis* étaient obligés de porter ſur eux le nom de *i ha ho*, ou bien celui de *i ha hou*, qui ſigni-

ſignifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la ſillabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encor plus de reſpect que le mot *Allah*; car ils ſe ſervent d'*Allah* dans la converſation, & ils n'employent *hou* que dans leurs prières. Diſons ici en paſſant que quand l'Ambaſſadeur Turc *Said Effendi* vit repréſenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc, quand il entendit prononcer le nom ſacré *hou* avec dériſion & avec des poſtures extravagantes, il regarda ce divertiſſement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prètres d'Egypte nourriſſaient un bœuf ſacré, un chien ſacré, un crocodile ſacré! oui, & les Romains eurent auſſi des oyes ſacrées; ils eurent des Dieux de toute eſpèce; & les dévotes avaient parmi leurs Pénates le Dieu de la chaiſe percée, *Deum ſtercutium*, & le Dieu Pet, *Deum crepitum*: mais en reconnaiſſaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le Maître des Dieux & des hommes? Quel eſt le pays qui n'ait pas eu une foule de ſuperſtitieux & un petit nombre de ſages?

Ce qu'on doit ſurtout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'eſt qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conſtantes, comme elles n'ont jamais eu de loix toûjours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens uſages. Il n'y a d'immuable que la Géométrie; tout le reſte eſt une variation continuelle.

Les

Les ſavants diſputent & diſputeront. L'un aſſure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu ſans ſimulacre, l'autre qu'ils ont révéré pluſieurs Dieux dans pluſieurs ſimulacres; ils ont tous raiſon; il n'y a qu'à diſtinguer les temps & les hommes qui ont changé; rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres ſe moquaient du bœuf Apis, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons : mais aucun Hiſtorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon ſacré & un oignon Dieu; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on conſacre ſur un autel. Nous liſons dans *Cicéron* que les hommes qui ont épuiſé toutes les ſuperſtitions ne ſont point parvenus encore à celle de manger leurs Dieux, & que c'eſt la ſeule abſurdité qui leur manque.

La Circonciſion vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en ſais rien. Que ceux qui le ſavent le diſent. Tout ce que je ſais, c'eſt que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient ſur le corps des marques de leur conſécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des ſoldats Romains. Là des ſacrificateurs ſe tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone* : ici ils ſe faiſaient eunuques, comme les prêtres de *Cibèle*.

Ce n'eſt point du tout par un principe de ſanté

ſanté que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens ſe circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais ſi on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien, qui né hors de ſa patrie n'avait point été circoncis; je peux aſſurer que ſon prépuce était préciſément comme les nôtres.

Je ne ſais pas quelle nation s'aviſa la première de porter en proceſſion le *Kteis* & le *Phallum*, c'eſt-à-dire la repréſentation des ſignes diſtinctifs des animaux mâles & femelles; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois ſacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume; on offrait aux Dieux des prémices, on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juſte que les prêtres offriſſent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent auſſi leurs filles, en coupant une très légère partie des nymphes; ce qui prouve bien que la ſanté ni la netteté ne pouvaient être la raiſon de cette cérémonie; car aſſurément une fille incirconciſe peut être auſſi propre qu'une circonciſe.

Quand les prêtres d'Egypte eurent conſacré cette opération, leurs initiés la ſubirent auſſi; mais avec le temps on abandonna aux ſeuls prêtres cette marque diſtinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* ſe ſoit fait circoncire, & jamais les auteurs Romains ne flétrirent le peuple Egyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circonciſion des Egyptiens, avec une partie de

leurs cérémonies. Ils l'ont toûjours conſervée, ainſi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y ſont ſoumis, quoiqu'elle ne ſoit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'eſt qu'un ancien uſage qui commença par la ſuperſtition, & qui s'eſt conſervé par la coutume.

DES MYSTERES

DES EGYPTIENS.

JE ſuis bien loin de ſavoir quelle nation inventa la première ces myſtères, qui furent ſi accrédités depuis l'Euphrate juſqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des myſtères d'*Iſis*. *Zoroaſtre* paſſe pour en avoir établi en Perſe, *Cadmus* & *Inachus* en Grèce, *Orphée* en Thrace, *Minos* en Crète. Il eſt certain que tous ces myſtères annonçaient une vie future; car *Celſe* dit aux Chrétiens (*), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles*, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?

Les Grecs qui prirent tant de choſes des Egyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare, *le lac* dont ils firent l'Achéron, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts, n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'a-

(*) *Origène* liv. 8.

d'après ceux d'*Iſis.* Mais que les myſtères de *Zoroaſtre* n'ayent pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité ; & tous les auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces myſtères en conſervèrent les rites ; car malgré leur extrême légéreté, ils furent conſtants dans la ſuperſtition. La prière que nous trouvons dans *Apulée* quand *Lucius* eſt initié aux myſtères d'*Iſis*, doit être l'ancienne prière. *Les Puiſſances céleſtes te ſervent, les Enfers te ſont ſoumis, l'Univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les éléments t'obéiſſent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un ſeul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables ?



DES

DES GRECS,

DE LEURS ANCIENS DÉLUGES,

DE LEURS ALPHABETS,

ET DE LEUR GENIE.

LA Grèce eſt un petit pays montagneux entrecoupé par la Mer, à peu près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteſte dans cette contrée les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les Iſles qui l'environnent montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la Mer, par les herbes & les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du Continent. Les golphes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſsène, apprennent aux yeux que la Mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de Mer dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont des témoignages viſibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Ogigès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique. C'eſt même probablement ce qui fait des Grecs un peuple ſi nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Aſie & de l'Egypte étaient floriſſantes.

Je laiſſe à de plus ſavans que moi le ſoin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les ſeuls habitans du Globe, le partagèrent tout entier, qu'ils allèrent chacun à deux ou trois mille lieuës l'un de l'autre, fonder partout de puiſſants Empires, & que *Javan* ſon petit-fils peupla la Grèce en paſſant en Italie : que c'eſt de là que les Grecs s'appellèrent *Ioniens*, parce qu'*Ion* envoya des colonies ſur les côtes de l'Aſie mineure ; que cet *Ion* eſt viſiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans, & les enfans n'en croyent rien.

Nec pueri credunt niſi qui nondum ære lavantur.

Le déluge d'*Ogigès* eſt placé communément environ douze cent années avant la première Olimpiade. Le premier qui en parle eſt *Acéſilas*, cité par *Euſèbe* dans ſa *Préparation Evangelique*, & par *George le Sincelle*. La Grèce, dit-on, reſta preſque déſerte deux cent années après cette irruption de la Mer dans le pays. Cependant, on prétend que dans le même temps il y avait un Gouvernement établi à Sicione, & dans Argos ; on cite même les noms des premiers Magiſtrats de ces petites Provinces, & on leur donne le nom de *Baſiloi*, qui répond à celui de Princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obſcurités.

Il y eut encor une autre inondation du temps de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajouta qu'il ne reſta des habitans de ces climats que *Deucalion* & *Pirra*, qui refirent des hommes en

jet-

jettant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Le genre humain ſe repeupla beaucoup plus vite qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très judicieux, comme *Pétau* le Jéſuite, un ſeul fils de *Noé* produiſit une race qui au bout de deux cent quatre-vingt-cinq ans, ſe montait à ſix cent vingt-trois milliards ſix cent douze millions d'hommes. Le calcul eſt un peu fort. Nous ſommes aujourd'hui aſſez malheureux pour que de vingt-ſix mariages, il n'y en ait d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent pères. C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des regiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année il en reſte à peine ſix cent au bout de vingt ans. Défions nous de *Pétau* & de ſes ſemblables, qui font des enfans à coups de plume, auſſi-bien que de ceux qui ont dit que *Deucalion* & *Pirra* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on ſait, le pays des fables, & preſque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fète publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fète publique établie en mémoire d'un événement était une démonſtration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* ſortant de la cuiſſe de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans ſa cuiſſe! Quoi,

Cadmus & sa femme avaient été changés en serpents dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies ! Le temple de *Castor* & de *Pollux* à Rome démontrait-il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains ?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siécles ; elle devient enfin sacrée ; & on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs ; les plus grands hommes meurent sans honneur. Les *Thémistocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Aristides*, les *Phocions*, sont persécutés, tandis que *Persée*, *Bacchus* & d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage, quand ses récits sont accompagnés de vraisemblance, & qu'ils ne contredisent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très stérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien nommé *Cécrops* chassé de son pays, leur donna leurs premiéres institutions. Cela parait surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs : mais il se peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les Nations, ayent amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui est bien sûr, c'est que les Grecs ne prirent

rent point les lettres Egyptiennes, à qui les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier Alphabet, qui ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères, qui ſont évidemment les mèmes. Les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres, que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un Alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premiéres connaiſſances. Il parait encor bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers Précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis inſtruiſirent tant d'autres Nations.

Ce peuple tout barbare qu'il était au temps d'*Ogigès*, parait né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne ſais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en eſt un témoignage; car avant même qu'ils ſuſſent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de conſonnes douces, & de voyelles qu'aucun peuple de l'Aſie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui déſigne les Phéniciens ſelon *Sanchoniaton*, n'eſt pas ſi harmonieux que celui d'*Hellenos* ou *Graios*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olimpie, ſonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la Sageſſe, eſt plus doux que *Shochemath* en Siriaque & en Hébreu. *Baſileus*, Roi, ſonne

mieux que *Melk* ou *Shak.* Comparez les noms d'*Agamennon*, de *Diomède*, d'*Idoménée* à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohafduch*, *Niricaſſolahſſar*. *Joſephe* lui-même dans ſon livre contre *Appion* avouë que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jéruſalem*, c'eſt que les Juifs prononçaient *Hershalaïm* : ce mot écorchait le goſier d'un Athénien ; & ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaïm* en *Jéruſalem.*

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes des Siriaques, Perſans, Egyptiens. De *Coresh* ils firent *Cyrus* ; d'*Isheth*, *Oshireth*, ils firent *Iſis* & *Oſiris* ; de *Moph*, ils firent *Memphis*, & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux ; de ſorte que du temps des *Ptolomées*, les villes & les Dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Ce ſont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la langue des Brames ; l'Indus *Sombadipo.* Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le *Védam.*

Les Grecs en s'étendant ſur les côtes de l'Aſie mineure y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* nâquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la ſculpture perfectionnée, la peinture, la bonne muſique, la vraye poëſie, la vraye éloquence, la manière de bien écrire l'hiſtoire, enfin, la Philoſophie même quoiqu'informe & obſcure, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout ſur leurs maîtres.

L'E-

L'Egypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Sirie, l'ancienne Palmire en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorſque les Souverains de ces pays appellèrent des artiſtes de la Grèce. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déja dit ailleurs, dans les ruines de Perſépolis bâtie par les Perſes; & les monumens de Balbeck & de Palmire, ſont encor ſous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

DES LEGISLATEURS GRECS,

DE MINOS, D'ORPHÉE,

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

QUe des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce ſont de grands exploits aſſez connus; que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé* nommé *Settim* fut Roi de Macédoine, parce que dans le premier livre des *Maccabées*, il eſt dit qu'*Alexandre* ſortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à peu près au temps où nous plaçons *Moïſe*; & c'eſt même ce qui a donné au ſavant *Huet* Evêque d'Avranche quelque faux

prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïse* né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable Grecque; il est indubitable que *Minos* fut un Roi Législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité (& que nous devons aux Anglais), fixent sa naissance quatorze cent quatre-vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. *Homère* l'appelle dans l'Odyssée *le sage confident de Dieu*. *Flavien Josephe* ne balance pas à dire qu'il reçut ses loix d'un Dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres nations.

Il est sûr que *Minos* était un Législateur très sévère, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les ames des morts dans les Enfers; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que *Minos*; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'existence du premier *Orphée*, sur un passage de *Cicéron*, dans son excellent livre sur la nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs,

pré-

prétend qu'*Ariſtote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Ariſtote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eſt pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent Auteurs anciens parlent d'*Orphée*. Les myſtères qui portent ſon nom lui rendaient témoignage. *Pauſanias*, l'auteur le plus exact qu'ayent jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'*Homère* qui ne vint que longtems après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la Théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aërienne, ombre du corps, manes, ſoufle léger, ame inconnue, ame incompréhenſible, mais exiſtante, & la croyance des peines & des récompenſes dans une autre vie, étaient admiſes dans toute la Grèce, dans les Iſles, dans l'Aſie, dans l'Egypte.

Les Juifs ſeuls parurent ignorer abſolument ce myſtère ; le livre de leurs loix n'en dit pas un ſeul mot ; on n'y voit que des peines & des récompenſes temporelles. Il eſt dit dans l'*Exode*, *Honore ton père & ta mère, afin qu'*Adonaï *prolonge tes jours ſur la terre* ; & le livre du Zend (Porte 11.) dit, *Honore père & mère, afin de mériter le Ciel.*

L'Evèque *Warburton*, qui a démontré que le Pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas néceſſaire dans la Théocratie. *Arnaud*, dans

dans ſon apologie de Port-Royal, s'exprime ainſi : *C'eſt le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui eſt des plus communes, & qui eſt atteſtée par tous les Pères, que les promeſſes de l'ancien Teſtament n'étaient que temporelles & terreſtres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que ſi les Perſes, les Arabes, les Siriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenſes éternelles, les Hébreux pouvaient bien auſſi les croire; que ſi tous les Légiſlateurs de l'antiquité ont établi de ſages loix ſur ce fondement, *Moïſe* pouvait bien en uſer de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation; que s'il les ſavait, & les cachait, il en était encor plus indigne.

On répond à ces arguments, que Dieu, dont *Moïſe* était l'organe, daignait ſe proportionner à la groſſiéreté des Juifs. Je n'entre point dans cette queſtion épineuſe; & reſpectant toûjours tout ce qui eſt divin, je continue l'examen de l'hiſtoire des hommes.

DES SECTES DES GRECS.

IL parait que chez les Egyptiens, chez les Perſans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une ſecte de Philoſophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une

d'une race particuliére, ce qu'on appellait *la ſageſſe*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue ſacrée, inconnue au peuple, ne laiſſait le dépot de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'eſſor à ſes idées; & c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que de nos jours la nation Anglaiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les Stoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivants ſe replongeaient. Les Epicuriens nièrent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les Dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes; & on laiſſa les Epicuriens en paix comme ils y laiſſaient les Dieux.

Les écoles retentirent depuis *Thalès* juſqu'au temps de *Platon* & d'*Ariſtote*, de diſputes philoſophiques qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toûjours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treiziéme ſiécle où nous commençames à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les Philoſophes étaient inintelligibles, il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès aurait *Platon*, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon ſens, & s'il leur

diſait

difait ces belles paroles qui font dans fon Timée ; *De la fubftance indivifible & de la divifible, Dieu compofa une troifiéme efpèce de fubftance au milieu des deux, tenant de la nature* du même & de l'autre ; *puis prenant ces trois natures enfemble, il les mêla toutes en une feule forme, & força la nature de l'ame à fe mêler avec la nature* du même ; *& les ayant mêlées avec la fubftance, & de ces trois ayant fait un fuppôt, il le divifa en portions convenables ; chacune de ces portions était mêlée* du même & de l'autre ; *& de la fubftance il fit fa divifion.*

Enfuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pithagore.* Il faut convenir que des hommes raifonnables qui viendraient de lire *l'Entendement humain* de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à fon école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait de temps en temps de très belles idées dans fes ouvrages. Les Grecs avaient tant d'efprit qu'ils en abufèrent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'eft qu'aucun de leurs Gouvernements ne gêna les penfées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il foit avéré que fes opinions lui coutèrent la vie ; & il fut encor moins la victime de fes opinions que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë ; mais on fait combien ils s'en repentirent ; on fait qu'ils punirent fes accufateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laiffa une liberté entiére, non-feulement à la Philofophie, mais à toutes

les

les Religions. Elle recevait tous les Dieux étrangers, elle avait même un autel dédié aux Dieux inconnus.

Il eſt inconteſtable que les Grecs reconnaiſſaient un Dieu ſuprême, ainſi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des Dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis *Orphée*; on la retrouve cent fois dans *Homère*: tous les autres Dieux ſont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perſes, aux Génies des autres Nations Orientales. Tous les Philoſophes, excepté les Stratoniciens & les Epicuriens, reconnurent l'Architecte du Monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peſer ſur cette grande vérité hiſtorique, que la raiſon humaine commencée adora quelque Puiſſance, quelque être qu'on croyait au-deſſus du pouvoir ordinaire, ſoit le Soleil, ſoit la Lune, ou les Etoiles; que la raiſon humaine cultivée adora, malgré toutes ſes erreurs, un Dieu ſuprême maître des éléments & des autres Dieux, & que toutes les nations policées depuis l'Inde juſqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique pluſieurs ſectes de Philoſophes euſſent une opinion contraire.



DE

DE ZALEUCUS,

ET DE

QUELQUES AUTRES LEGISLATEURS.

J'Ose ici défier tous les Moraliſtes & tous les Légiſlateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'exorde des loix de *Zaleucus*, qui vivait avant *Pithagore*, & qui fut le premier Magiſtrat des *Locriens*.

Tout citoyen doit-être perſuadé de l'exiſtence de la Divinité. Il ſuffit d'obſerver l'ordre & l'harmonie de l'Univers, pour être convaincu que le hazard ne peut l'avoir formé. On doit maîtriſer ſon ame, la purifier, en écarter tout mal, perſuadé que Dieu ne peut être bien ſervi par les pervers, & qu'il ne reſſemble point aux miſérables mortels qui ſe laiſſent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de ſomptueuſes offrandes. La vertu ſeule, & la diſpoſition conſtante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juſte dans ſes principes & dans la pratique, c'eſt ainſi qu'on ſe rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la juſtice; mais ceux que leurs paſſions violentes entrai-

entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, ſimples habitans, doivent être avertis de ſe ſouvenir des Dieux, & de penſer ſouvent aux jugements ſévères qu'ils exercent contre les coupables; qu'ils ayent devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le ſouvenir des fautes amène les remords, & le vain repentir de n'avoir pas ſoumis toutes ſes actions à l'équité.

Chacun doit donc ſe conduire à tout moment, comme ſi ce moment était le dernier de ſa vie; mais ſi un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels, qu'il prie le Ciel d'écarter loin de lui ce génie malfaiſant, qu'il ſe jette ſurtout entre les bras des gens de bien, dont les conſeils le raméneront à la vertu, en lui repréſentant la bonté de Dieu & ſa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puiſſe préférer à ce morceau ſimple & ſublime, dicté par la raiſon & par la vertu, dépouillé d'entouſiaſme & de ces figures giganteſques que le bon ſens déſavouë.

Charondas, qui ſuivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platons*, les *Cicerons*, les divins *Antonins*, n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce *Julien* qui eut le malheur d'abandonner la Religion Chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la Naturelle; *Julien* le ſcandale de nôtre Egliſe & la gloire de l'Empire Romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorants, & non les punir; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un Empereur eſt d'imiter Dieu: l'imiter*

c'eſt

c'eſt d'avoir le moins de beſoins , & de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible. Que ceux donc qui inſultent l'antiquité apprennent à la connaître ; qu'ils ne confondent pas les ſages Légiſlateurs avec des conteurs de fables ; qu'ils ſachent diſtinguer les loix des plus ſages Magiſtrats, les uſages ridicules des peuples ; qu'ils ne diſent point , On inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes , on prodigua de faux oracles & de faux prodiges, donc tous les Magiſtrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient , étaient des aveugles trompés & des trompeurs ; c'eſt comme s'ils diſaient , Il y a des Bonzes à la Chine qui abuſent la populace , donc le ſage *Confucius* était un miſérable impoſteur.

On doit dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre rougir de ces déclamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des ſages qu'il falait imiter, & non pas calomnier. Ne ſait-on pas que dans tout pays le vulgaire eſt imbécille , ſuperſtitieux , inſenſé ? N'y a-t-il pas eu des convulſionaires dans la patrie du Chancelier de l'*Hôpital*, de *Charon* , de *Montagne* , de *la Motte le Vayer*, de *Deſcartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle* , de *Monteſquieu* ? N'y a-t-il pas des Méthodiſtes , des Moraves, des Millénaires , des fanatiques de toute eſpèce dans le pays qui eut le bonheur de donner naiſſance au Chancelier *Bacon* , à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands hommes ?

DE

DE BACCHUS.

EXcepté les fables viſiblement allégoriques, comme celles des *Muſes*, de *Vénus*, des *Graces*, de l'*Amour*, de *Zéphire* & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre, toutes les autres ſont un ramas de contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres ; mais il en eſt une qui parait mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité, c'eſt la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dioniſios*, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage véritable ? Tant de nations en parlent ainſi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différents, qu'on peut ſuppoſer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainſi qu'un *Hercule*.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Egypte, dans l'Aſie & dans la Grèce, *Bacchus* ainſi qu'*Hercule* était reconnu pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fètes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des myſtères inſtitués au nom de *Bacchus* avant qu'on connût les livres Juifs.

On ſait aſſez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers que du tems de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cent-trente ans avant notre ére. Or avant ce tems l'Orient

& l'Occident retentissaient des Orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée* célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son histoire est si ancienne, que les Pères de l'Eglise ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*, parce que *Bacchus* & *Noé* passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote en raportant les anciennes opinions dit que *Bacchus* était un Egyptien élevé dans l'Arabie heureuse. Les vers Orphiques disent qu'il fut sauvé des eaux dans un petit coffre, qu'on l'appella *Misem* en mémoire de cette avanture, qu'il fut instruit des secrets des Dieux, qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait, qu'il passa la mer rouge à pied sec, comme *Hercule* passa depuis dans son gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouïssaient de la clarté du Soleil pendant la nuit, qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du Soleil & de la Lune. Il écrivit ses loix sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela que plusieurs savants hommes, & surtout *Bochart* & *Huet* dans nos derniers tems, ayent prétendu, que *Bacchus* est une copie de *Moïse* & de *Josué*. Tout concourt à favoriser la ressemblance : car *Bacchus* s'appellait chez les Egyptiens *Arsaph*,

&

& parmi les noms que les Pères ont donnés à *Moïse* on y trouve celui d'*Osasirph*.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que celle de *Moïse* ne soit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne soit la fable. Mais il parait que cette fable était connue des nations longtems avant que l'histoire de *Moïse* fût parvenue jusqu'à elles. Aucun Auteur Grec n'a cité *Moïse* avant *Longin* qui vivait sous l'Empereur *Aurélien* ; & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il parait incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi Juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance ; livre d'ailleurs si rare chez les Juifs mêmes, que sous le Roi *Josias* on n'en trouva qu'un seul exemplaire ; livre presqu'entiérement perdu pendant l'esclavage des Juifs transportés en Caldée & dans le reste de l'Asie ; livre restauré ensuite par *Esdras* dans les tems florissants d'Athénes, & des autres républiques de la Grèce ; tems où les mystères de *Bacchus* étaient déja institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulguat les absurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'esprit de vérité fit connaître la vie de *Moïse* à aucun peuple excepté aux Juifs.

Le savant Evêque d'Avranche frappé de cette étonnante ressemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïse* était non-seulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Osiris* des Egyptiens. Il ajoute

même (*), pour allier les contraires, que *Moïſe* était auſſi leur *Typhon*, c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur & l'ennemi, le Dieu & le Diable reconnu en Egypte.

Moïſe, ſelon ce ſavant homme, eſt le même que *Zoroaſtre*. Il eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perſée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'eſt que *Virgile* a dit :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.
Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moïſe* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* eſt encor meilleure : c'eſt que quelquefois on repréſentait *Priape* avec un Ane, & que les Juifs paſſèrent pour adorer un Ane. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïſe* pouvait fort bien être comparée au ſceptre de *Priape*. †

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moſi.

Voilà ce que *Huet* appelle ſa démonſtration. Elle n'eſt pas à la vérité géométrique. Il eſt à croire qu'il en rougit les dernières années de ſa vie, & qu'il ſe ſouvenait de ſa démonſtration, quand il fit ſon traité de la faibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude de ſes connaiſſances.

(*) Propoſition 4. pag. 79. & 87.
(†) *Huet* pag. 110.

DES

DES METAMORPHOSES
CHEZ LES GRECS,
RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'Opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoſes, comme nous l'avons déja vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuſe, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi.

Les Métamorphoſes recueillies par *Ovide*, dont nous avons déja dit un mot, ne devaient point du tout étonner un Pitagoricien, un Brame, un Caldéen, un Egyptien. Les Dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poiſſon en Syrie ; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs dans des temps très poſtérieurs écrivent que *Nabucodonoſor* fut changé en bœuf ; ſans compter la femme de *Loth* transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle, quoique paſſagère, que toutes les apparitions des Dieux & des Génies ſous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guères ſe communiquer à

 nous

nous qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne pour jouïr de *Léda.* Mais ces cas ſont rares ; & dans toutes les Religions la Divinité prend toûjours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des Dieux, s'ils ſe préſentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les Dieux ſe métamorphoſèrent preſque partout ; & dès que nous fumes inſtruits des ſecrets de la Magie, nous nous métamorphoſames nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups. Le mot de loup-garou atteſte encor parmi nous cette métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations & tous les prodiges de cette eſpèce, c'eſt qu'on ne peut prouver en forme leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira, Un Dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a oſé en douter a été changé en loup ; il court & heurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, ſi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a ſubi en effet cette métamorphoſe, vous ne pouvez démontrer que la choſe n'eſt pas vraye. Vous n'auriez d'autre reſſource que d'aſſigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la demoiſelle, qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou,

&

& à prendre des témoins de ſon impoſture ; mais la famille ne s'expoſera pas à cet examen ; elle vous ſoutiendra avec les prêtres du canton que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puiſqu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête ; & ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du païs comme un impie qui ne croit ni aux loups-garoux, ni aux Dieux qui engroſſent les filles.

DE L'IDOLATRIE.

APrès avoir lû tout ce qu'on a écrit ſur l'Idolatrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que *Locke* ſoit le premier qui ait apris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à Idolatrie ne ſe trouve dans aucune langue ancienne ; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiècle de nôtre ère. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux. Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre ; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes, n'eurent longtems ni images ni

temples. Comment ceux qui vénéraient dans le Soleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appellés idolâtres ? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le Soleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens ayent adoré réellement le chien *Anubis* & le bœuf *Apis*, qu'ils ayent été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la Divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Iſis*, faiſait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleſte animât ce bœuf & ce chien conſacrés, il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue. Une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des ſculpteurs, & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer des ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, & leurs peuples adorateurs de ſtatues. C'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres l'étaient-ils en effet ? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babilone était le Maître, le Dieu, le Créateur du monde ? la

la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même, n'eſt-ce pas, s'il eſt permis de comparer les uſages de nôtre ſainte Religion avec les uſages antiques, n'eſt-ce pas comme ſi on diſait que nous adorons la figure du Pére éternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? ce ſont des ornements emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu que quand ces ſtatues ſont de bois on s'en chauffe, dès qu'elles pourriſſent, on en erige d'autres; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les Réformés croyent que les Catholiques ſont idolâtres; mais les Catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue, ni qu'on croye que cette ſtatue eſt le Dieu ſuprème. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues. Or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était ſupoſé habiter les nuées, ou le mont Olimpe, ou la planète qui porte ſon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olimpe. Toutes les prières étaient adreſſées aux Dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent, que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? Mais jamais chez aucun peuple ces abſurdités

ne

ne furent la Religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue & le Dieu; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le Gouvernement penſait comme cette vieille. Les Magiſtrats voulaient qu'on révérat les repréſentations des Dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent Dieu le Père ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que Dieu n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs Saints qu'on vénère, & on ſait bien que ces Saints ne ſont pas Dieu le Père.

De même, ſi on oſe le dire, les Anciens ne ſe méprenaient pas entre les demi-Dieux, les Dieux, & le Maître des Dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la Chrétienté eſt donc idolâtre auſſi; & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

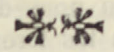
En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul Poëte, un ſeul Philoſophe, un ſeul homme d'Etat, qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables. Les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers, on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un Commentateur a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de *Priape*, parce qu'*Horace* en faiſant parler cet épouvantail, lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc, l'ouvrier incertain*

s'il

s'il en ferait un Dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un Dieu &c. Le Commentateur cite le Prophète *Baruc*, pour prouver que du tems d'*Horace* on regardait la figure de *Priape* comme une Divinité réelle. Il ne voit pas qu'*Horace* se moque & du prétendu Dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque chose de divin : mais assurément tous ces *Priapes* de bois dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les Créateurs du Monde.

Il est dit que *Moïse*, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en procession ; mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpents véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux Chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces Chérubins comme des Dieux. Si donc dans le temple des Juifs & dans les nôtres, on a respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? Ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.



DES

DES ORACLES.

IL eſt évident qu'on ne peut ſavoir l'avenir, parce qu'on ne peut ſavoir ce qui n'eſt pas; mais il eſt clair auſſi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuſe & diſciplinée conduite par un Chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un Capitaine imprudent ſuivi de peu de troupes mal armées, mal poſtées, & dont vous ſavez que la moitié le trahit; vous prédiſez que ce Capitaine ſera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement; vous les avez obſervés ſortans l'un & l'autre de la maiſon paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille ſera enceinte; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions ſe réduiſent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui ſe ſont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée eſt celle que fit ce traitre *Flavian Joſephe* à *Veſpaſien* & *Titus* ſon fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Veſpaſien* & *Titus* adorés des armées Romaines dans l'Orient, & *Néron* déteſté de tout l'Empire. Il oſe pour gagner les bonnes graces de *Veſpaſien*, lui prédire au nom du Dieu des Juifs (*) que lui & ſon fils ſeront Empereurs. Ils le

(*) *Joſephe* liv. 3. ch. 28.

le furent en effet ; mais il eſt évident que *Joſephe* ne riſquait rien. Si *Veſpaſien* ſuccombe un jour en prétendant à l'Empire, il n'eſt pas en état de punir *Joſephe* ; s'il eſt Empereur, il le récompenſe ; & tant qu'il ne règne pas, il eſpère régner. *Veſpaſien* fait dire à ce *Joſephe* que s'il eſt Prophète il devait avoir prédit la priſe de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée Romaine. *Joſephe* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien ſurprenant. Quel Commandant en ſoutenant un ſiège dans une petite place contre une grande armée ne prédit pas que la place ſera priſe ?

Il n'était pas bien difficile de ſentir qu'on pouvait s'attirer le reſpect & l'argent de la multitude en faiſant le Prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque ſaurait le tromper. Il y eut partout des Devins ; mais ce n'était pas aſſez de ne prédire qu'en ſon propre nom, il falait parler au nom de la Divinité : & depuis les Prophètes de l'Egypte qui s'appellaient *les Voyants*, juſqu'à *Ulpius* Prophète du mignon de l'Empereur *Adrien* devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de Charlatans ſacrés, qui firent parler les Dieux pour ſe moquer des hommes. On ſait aſſez comment ils pouvaient réuſſir ; tantôt par une réponſe ambigue qu'ils expliquaient enſuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domeſtiques, en s'informant d'eux ſecrettement des avantures des dévots qui venaient les conſulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dit de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces Prophètes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent & l'avenir ; c'eſt l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le ſavant *Vandale*, & le judicieux *Fontenelle* ſon rédacteur, ont dit des Oracles. Ils ont dévoilé avec ſagacité des ſiècles de fourberie ; & le jéſuite *Balthus* montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contre eux la vérité des Oracles payens, par les principes de la Religion Chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les Diables de l'enfer, pour venir faire ſur la Terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des Oracles.

Ou ces Diables diſaient vrai, & en ce cas il était impoſſible de ne les pas croire ; & Dieu lui-même apuyant toutes les fauſſes Religions par des miracles journaliers, jettait lui-même l'Univers entre les bras de ſes ennemis : Ou ils diſaient faux ; & en ce cas, Dieu déchainait les Diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus abſurde.

L'Oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choiſit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inſpirées, c'eſt-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune Pythie montait ſur un trépied poſé dans l'ouverture d'un trou dont il ſortait une exhalaiſon prophétique. L'Eſprit Divin entrait ſous la robe de la Pythie par un endroit fort humain ;

main ; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'eſt la raiſon pour laquelle l'Oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de ſon crédit.

Les Divinations, les Augures, étaient des eſpèces d'Oracles, & ſont, je crois, d'une plus haute antiquité ; car il falait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un Oracle divin qui ne pouvait ſe paſſer de temple & de prêtres ; & rien n'était plus aiſé que de dire la bonne avanture dans les carrefours. Cet art ſe ſubdiviſa en mille façons ; on prédit par le vol des oiſeaux, par le foye des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés ſur la Terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & ſouvent même par un pur entouſiaſme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art ? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plûpart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un Grand mourra, il y aura des naufrages.* Un Juge de village mourait-il dans l'année ? c'était, pour ce village, le Grand dont la mort était prédite. Une barque de pêcheurs était-elle ſubmergée ? voilà les Grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége eſt un ſorcier, ſoit que ſes prédictions ſoient accomplies, ſoit qu'elles ne le ſoient pas ; car ſi quelque événement les favoriſe, ſa magie eſt démontrée : ſi les événe-

ments

ments ſont contraires, on applique la prédiction à toute autre choſe, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du Nord fait geler quelques vignes, c'eſt ce qui a été prédit par *Matthieu Lansberge.* Quelqu'un oſe-t-il douter de ſon ſavoir? auſſi-tôt les colpoteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les Aſtrologues le traitent même de petit eſprit, & de méchant raiſonneur.

Les Sunnites Mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du *Koran* de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaram* avait été en grande vénération chez les Arabes; elle ſignifie l'œil du taureau; cela voulait dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il fraperait ſes ennemis de ſes cornes.

L'arbre Acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faiſait de grandes hayes qui préſervaient les moiſſons de l'ardeur du ſoleil; *Mahomet* eſt l'Acacia qui doit couvrir la terre de ſon ombre ſalutaire. Les Turcs ſenſés rient de ces bêtiſes ſubtiles; les jeunes femmes n'y penſent pas; les vieilles dévotes y croyent; & celui qui dirait publiquement à un Derviche qu'il enſeigne des ſotiſes, courrait riſque d'être empalé. Il y a eu des ſavants qui ont trouvé l'hiſtoire de leur tems dans l'*Iliade* & dans l'*Odyſſée*; mais ces ſavants n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'*Alcoran.*

La

La plus brillante fonction des Oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ses Oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un Oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux après l'Oracle rendu; il espérait qu'une autre fois l'Oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la Terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du Monde, c'est-à-dire, des nations voisines; point de Conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussi-tôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu entre l'Anti-Liban, l'Arabie déserte & la pétrée, espérèrent comme les autres peuples d'être les Maitres de l'Univers, fondés sur mille Oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral.



DES SIBYLLES

CHEZ LES GRECS;

ET DE LEUR INFLUENCE

SUR LES AUTRES NATIONS.

LOrſque preſque toute la Terre était remplie d'Oracles, il y eut de vieilles filles qui ſans être attachées à aucun temple s'aviſèrent de prophétiſer pour leur compte. On les appella Sibylles, mot Grec de la dialecte de Laconie, qui ſignifie Conſeil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On ſait aſſez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne Sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jetta au feu les ſix premiers livres, & exigea autant d'argent des trois reſtants, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conſervés à Rome, juſqu'au temps de *Sylla*, & furent conſumés dans un incendie du Capitole.

Mais comment ſe paſſer des prophéties des Sibylles? On envoya trois Sénateurs à Erytre, ville de Grèce où l'on gardait précieuſement un millier de mauvais vers Grecs, qui paſſaient pour être de la façon de la Sibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La Sibylle *Ery-*

Erytrée avait tout prédit. Il en était de ſes prophéties comme de celles de *Noſtradamus* parmi nous. On ne manquait pas à chaque événement de forger quelques vers Grecs qu'on attribuait à la Sibylle.

Auguſte qui craignait avec raiſon qu'on ne trouvat dans cette rapſodie quelques vers qui autoriſeraient des conſpirations, défendit ſous peine de mort qu'aucun Romain eût chez lui des vers Sibyllins ; défenſe digne d'un Tyran ſoupçonneux, qui conſervait avec adreſſe un pouvoir uſurpé par le crime.

Les vers Sibyllins furent reſpectes plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il falait bien qu'ils continſſent la vérité, puiſqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans ſon églogue ſur la naiſſance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Druſus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la Sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant qui mourut bientôt après, ramènerait le ſiècle d'or. La Sibylle *Erytrée* avait, diſait-on alors, prophétiſé auſſi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à *Auguſte*, ou à ſon favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la Sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne ſont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des Sibylles étant donc toûjours en très grande réputation, les premiers Chrétiens trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Her-*

mas & *St. Juſtin* paſſent pour être les premiers qui eurent le malheur de ſoutenir cette impoſture. *St. Juſtin* cite des oracles de la Sibylle de Cumes, débités par un Chrétien qui avait pris le nom d'*Iſtape*, & prétendait que ſa Sibylle avait vécu du temps du déluge. *St. Clément* * *d'Alexandrie*, dans ſes Stromates, aſſure que l'Apôtre *St. Paul* recommande dans ſes épîtres *la lecture des Sibylles, qui ont manifeſtement prédit la naiſſance du fils de Dieu.*

Il faut que cette épître de *St. Paul* ſoit perdue ; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'aprochant, dans aucune des épîtres de *St. Paul.* Il courait dans ce tems-là parmi les Chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus, comme les prophéties de *Jaldabaſth*, celles de *Seth*, d'*Enoch* & de *Kam*; la pénitence d'*Adam*, l'hiſtoire de *Zacharie* père de *St. Jean*; l'Evangile des Egyptiens; l'Evangile de *St. Pierre*, d'*André*, de *Jaques*; l'Evangile d'*Eve*, l'Apocalypſe d'*Adam*, les lettres de *Jéſus-Chriſt*, & cent autres écrits, dont il reſte à peine quelques fragmens, enſevelis dans des livres qu'on ne lit guères.

L'Egliſe Chrétienne était alors partagée en ſociété judaïſante, & ſociété non-judaïſante. Ces deux étaient diviſées en pluſieurs autres. Quiconque ſe ſentait un peu de talent, écrivait pour ſon parti. Il y eut plus de cinquante Evangiles juſqu'au Concile de Nicée ; il ne nous en reſte aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *l'enfance*, & de *Nicodème.* On forgea ſur-tout des

* *Strom.* Liv. 6.

des vers attribués aux anciennes Sibylles. Tel était le reſpect du peuple pour ces oracles Sibyllins, qu'on crut avoir beſoin de cet apui étranger pour fortifier le Chriſtianiſme naiſſant. Non-ſeulement on fit des vers grecs Sibyllins, qui annonçaient *Jéſus-Chriſt*; mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots, *Jeſous Chreiſtos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque vers. C'eſt dans ces poëſies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiſſons,
Il nourrira cinq mille hommes au deſert,
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du Criſtianiſme le ſens des vers de la quatriéme églogue de *Virgile* :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Les temps de la Sibylle enfin ſont arrivés,
Un nouveau rejetton deſcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, que l'Empereur *Conſtantin* la ſoutint hautement. Quand un Empereur parlait, il avait ſûrement raiſon. *Virgile* paſſa longtems pour un Prophète. Enfin, on était ſi perſuadé des oracles des Sibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eſt pas fort ancienne, ces deux vers remarquables.

Solvet ſæclum in favilla
Teſte David cum Sibylla.

Il mettra l'Univers en cendres,
Témoin la Sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux Sibylles, on faiſait ſurtout valoir le règne de mille ans, que les Pères de l'Egliſe adoptèrent juſqu'au temps de *Théodoſe ſecond.*

Ce règne de *Jéſus-Chriſt* pendant mille ans ſur la Terre était fondé d'abord ſur la prophétie de *St. Luc* (ch. 21.) prophétie mal entendue, que *Jéſus-Chriſt viendrait dans les nuées, dans une grande puiſſance & dans une grande majeſté, avant que la génération préſente fût paſſée.* La génération avait paſſé; mais *St. Paul* avait dit auſſi dans ſa première épître aux Theſſaloniciens ch. 4.

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui ſommes réſervés pour ſon avénement, nous ne préviendrons point ceux qui ſont déja dans le ſommeil.

Car auſſi-tôt que le ſignal aura été donné par la voix de l'Archange, & par le ſon de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même deſcendra du ciel, & ceux qui ſeront morts en Jéſus-Chriſt *reſſuſciteront les premiers.*

Puis nous autres qui ſommes vivants, & qui ſerons demeurés juſqu'alors, nous ſerons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainſi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il

Il eſt bien étrange que *Paul* diſe que c'eſt le Seigneur lui-même qui lui avait parlé ; car *Paul* loin d'avoir été un des diſciples de *Chriſt*, avait été longtems un de ſes perſécuteurs. Quoi qu'il en puiſſe être, l'Apocalypſe avait dit auſſi chap. 20., que les juſtes *régneraient ſur la terre pendant mille ans avec Jéſus-Chriſt.*

On s'attendait donc à tout moment que *Jéſus-Chriſt* deſcendrait du ciel pour établir ſon règne, & rebâtir Jéruſalem, dans laquelle les Chrétiens devaient ſe réjouïr avec les Patriarches.

Cette nouvelle Jéruſalem était annoncée dans l'Apocalypſe. *Moi* Jean, *je vis la nouvelle Jéruſalem qui deſcendait du ciel parée comme une épouſée .... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte ..... douze fondements où ſont les noms des Apôtres de l'Agneau ..... Celui qui me parlait avait une toiſe d'or pour meſurer la ville, les portes & la muraille. La ville eſt bâtie en quarré, elle eſt de douze mille ſtades ; ſa longueur, ſa largeur, & ſa hauteur ſont égales...... Il en meſura auſſi la muraille qui eſt de cent quarante-quatre coudées .... cette muraille était de jaſpe, & la ville était d'or &c.*

On pouvait ſe contenter de cette prédiction, mais on voulut encor avoir pour garant une Sibylle, à qui l'on fait dire à peu près les mêmes choſes. Cette perſuaſion s'imprima ſi fortement dans les eſprits, que *St. Juſtin* dans ſon dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en eſt convenu*,

& que Jésus *doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.*

St. Irenée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *St. Jean l'*Evangeliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jérusalem chaque sep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin. Et quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira, Pren moi, je suis meilleur que lui.* *

Ce n'était pas assez que la Sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit au raport de *Tertullien* la Jérusalem nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : † *Nous confessons que le Royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les tems. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La Religion Chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'Eglise parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

DES

* *Irenée* ch. 35. liv. 5.
† *Tert.* contre *Marcion* liv. 3.

DES MIRACLES.

REvenons toûjours à la nature de l'homme; il n'aime que l'extraordinaire; & cela eſt ſi vrai que ſi-tôt que le beau, le ſublime eſt commun, il ne parait plus ni beau ni ſublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre; & on va juſqu'à l'impoſſible. L'hiſtoire ancienne reſſemble à celle de ce chou plus grand qu'une maiſon, & à ce pot plus grand qu'une égliſe, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord ſignifiait *choſe admirable*? Nous avons dit, c'eſt ce que la nature ne peut opérer, c'eſt ce qui eſt contraire à toutes ſes loix. Ainſi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles, opérés dans nôtre ſainte Religion, & chez les Juifs dont la Religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les règles du bon ſens, toûjours ſoumiſes à la Révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une con-

contravention aux loix éternelles de la nature. Il ne lui parait pas poſſible que Dieu dérange ſon propre ouvrage ; il ſait que tout eſt lié dans l'Univers par des chaines que rien ne peut rompre. Il ſait que Dieu étant immuable, ſes loix le ſont auſſi, & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène* fait une nuit de vingt-quatre heures lorſqu'elle devait être de douze, il eſt néceſſaire que la Terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la Lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thébes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents avaient emportées au loin, reviennent ſe remettre chacune à leur place, que les vers & les oiſeaux, ou les autres animaux nourris de la ſubſtance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraiſſés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigriéches, ces pigriéches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun reſtitue préciſément ce qui appartenait au mort: ſans quoi ce ne ſerait plus la même perſonne. Tout cela n'eſt rien encor, ſi l'ame ne revient dans ſon hôtellerie.

Si

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses loix, ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il parait contradictoire de suposer un cas où le Créateur & le Maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel ressuscite *Pélops*, *Hippolite*, *Heres*, & quelques autres fameux personnages; mais il ne parait pas vraisemblable que le Maître commun de l'Univers oublie le soin de cet Univers en faveur de cet *Hippolite* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables (selon les faibles lumières de notre esprit), plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choses très ordinaires. Aussi ne s'avisait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs disaient aux Egyptiens, aux nations Asiatiques, Les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils se sont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphoses, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très beaux discours. Il n'y a pas même jusqu'aux Romains chez qui les

les bêtes n'ayent pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* raporte qu'un bœuf s'écria en plein marché, *Rome*, *pren garde à toi*. *Pline* dans son livre 8 dit qu'un chien parla lorsque *Tarquin* fut chassé du trône. Une corneille, si l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le Capitole, lorsqu'on allait assassiner *Domitien*, *estai panta Kalos*, c'est fort bien fait, *tout est bien*. C'est ainsi qu'un des chevaux d'*Achille* nommé *Xante* prédit à son maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phrixus* avait parlé, aussi-bien que les vaches du mont Olimpe. Ainsi au lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guères de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs plus attachés à la métempsicose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux, de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venuës.

De toutes les guérisons miraculeuses les plus attestées, les plus autentiques, sont celles de cet aveugle à qui l'Empereur *Vespasien* rendit la vuë, & de ce paralitique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas

lui

lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un Monarque affermi n'a pas besoin. Ce sont ces deux malades, eux-mêmes, qui prosternés à ses pieds le conjurent de les guérir : il rougit de leurs priéres, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent : *Sérapis* leur est aparu ; *Sérapis* leur a dit qu'ils seraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La Divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir ; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte, tout l'Empire applaudissent à *Vespasien* favori du Ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'Empire, & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant avec le temps ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne sais quel écrivain de nos siécles barbares, nommé *Helgaut*, le Roi *Robert* fils de *Hugues Capet* guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles dans *Robert* fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait bruler le Confesseur de sa femme & des chanoines d'Orléans accusés de ne pas croire l'infaillibilité & la puissance absolue du Pape, & par conséquent d'être Manichéens : ou si ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la Reine sa femme.

Les Philosophes ont fait des miracles comme les Empereurs & les Rois. On connait ceux d'*Apollo-*

pollonios de *Thiane*; c'était un Philoſophe Pitagoricien, tempérant, chaſte, & juſte, à qui l'hiſtoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faibleſſes dont fut accuſé *Socrate*. Il voyagea chez les Mages & chez les Bracmanes, & fut d'autant plus honoré partout, qu'il était modeſte, donnant toûjours de ſages conſeils, & diſputant rarement. La priére qu'il avait coutume de faire aux Dieux eſt admirable : *Dieux immortels, accordez nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne ſoyons pas indignes.* Il n'avait nul entouſiaſme ; ſes diſciples en eurent : ils lui ſuppoſèrent des miracles qui furent recueillis par *Philoſtrate*. Les Thianéens le mirent au rang des demi-Dieux, & les Empereurs Romains aprouvèrent ſon apotéoſe. Mais avec le temps, l'apotéoſe d'*Apollonios* eut le ſort de celle qu'on décernait aux Empereurs Romains, & la chapelle d'*Apollonios* fut auſſi déſerte que le *Socrateion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les Rois d'Angleterre depuis *St. Edouard*, juſqu'au Roi *Guillaume trois*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouëlles que les Médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume trois* ne voulut point faire de miracles, & ſes ſucceſſeurs s'en ſont abſtenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

DES

DES TEMPLES.

ON n'eut pas un temple ſi-tôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Perſans qui révéraient les aſtres ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices conſacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était là leur temple. Celui de *Bel* à Babilone paſſe pour le plus ancien de tous; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée; au moins les Brames le prétendent.

Il eſt dit dans les annales de la Chine que les premiers Empereurs ſacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne parait pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais chez aucun peuple qu'une Divinité ſécondaire; cependant le temple de Tyr eſt très antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique lorſque *Salomon* aidé par *Hiram* bâtit le ſien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que de ſon tems les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cent ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis longtems. *Hérodote* dit encor qu'il apprit que le temple de *Vulcain* à Memphis avait été bâti par *Mènes* vers le tems qui répond à trois mille ans avant nôtre ére; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à *Vulcain* avant d'en avoir donné un à *Iſis* leur principale Divinité.

Je

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit *Hérodote* au livre ſecond; il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je ſoupçonne le texte grec d'avoir été corrompu; les hommes les plus ſauvages s'abſtiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eſt jamais aviſé de careſſer ſa femme ou ſa maîtreſſe en préſence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eſt guères poſſible que chez tant de nations qui étaient religieuſes juſqu'au plus grand ſcrupule, tous les temples euſſent été des lieux de proſtitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple, comme en uſaient les prêtres Juifs, & d'autres: mais que les prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abſtenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très longtems ſans avoir de temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déja vû que quand les Juifs habitèrent les déſerts à l'orient du lac Aſphaltide, ils portaient le tabernacle du Dieu *Rempham*, du Dieu *Moloc*, du Dieu *Kium*, comme le diſent *Jérémie*, *Amos* & *St. Etienne*.

C'eſt ainſi qu'en uſaient toutes les autres petites

tites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien de tous, par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des processions qui se firent chez tous les peuples. Car il semble qu'on ne se serait pas avisé d'ôter un Dieu de sa place dans son temple pour le promener dans la ville; & cette violence eût pû paraître un sacrilège, si l'ancien usage de porter son Dieu sur un chariot, ou sur un brancart, n'avait pas été dès long-tems établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lesquelles on mettait en sureté les choses sacrées. Ainsi le Palladium était dans la forteresse de Troye, les boucliers descendus du Ciel se gardaient dans le Capitole.

Nous voyons que le Temple des Juifs était une maison forte, capable de soutenir un assaut. Il est dit au troisiéme livre des Rois que l'édifice avait soixante coudées de long, & vingt de large; c'est environ quatre-vingt-dix pieds de long sur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maison étant de pierre & bâtie sur une montagne, pouvait au moins se défendre d'une surprise: les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au dehors qu'en dedans, ressemblaient à des meurtrières.

Il est dit que les prêtres logeaient dans des appentis de bois adossés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de

cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que sur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le second six, & le troisième sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient surpris *Michel Ange & Bradamante.* Quoi qu'il en soit, il faut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il falait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite esplanade où fut bâti le Sanctuaire long de vingt coudées. Or un temple dans lequel il faut monter & descendre est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de Dieu que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples ; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des autres nations ; le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice chacun à sa manière. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette espèce de forteresse d'un peuple privé des

des arts, ne tint pas contre *Nabuzardam*, l'un des Capitaines du Roi de Babylone que nous nommons *Nabuchodonoſor*.

Le ſecond temple bâti par *Néhémie* fut moins grand & moins ſomptueux. Le livre d'*Eſdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reſte était de ſimple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraye forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Joſephe*, de démolir le Temple de *Nehémie*, qu'il appelle le Temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria pour faire une plate-forme appuyée d'un très gros mur ſur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de ſorte que ce temple était une vraye citadelle.

En effet, les Juifs oſèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, juſqu'à ce qu'un ſoldat Romain ayant jetté une ſolive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'inſtant. Ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois du temps d'*Hérode*, ainſi que ſous *Néhémie* & ſous *Salomon*.

Ces bâtimens de ſapin contrediſent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Joſephe*. Il dit que *Tite* étant entré dans le Sanctuaire l'admira, & avoua que ſa richeſſe paſſait ſa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un Empereur Romain au milieu du car-

nage, marchant ſur des monceaux de morts, s'amuſât à conſidérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long tel qu'était le Sanctuaire, & qu'un homme qui avait vû le Capitole fût ſurpris de la beauté d'un temple Juif. Ce temple était très ſaint, ſans doute; mais un Sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux Temples étaient ceux d'Ephèſe, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olimpie, de Rome.

Joſephe dans ſa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne falait *qu'un temple aux Juifs*, *parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raiſonnement ne parait pas concluant; car ſi les Juifs avaient eu ſept ou huit cent miles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait falu qu'ils paſſaſſent leur vie à voyager pour aller ſacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il ſuit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne ſuit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La ſuperſtition a toûjours une mauvaiſe logique.

D'ailleurs comment *Joſephe* peut-il dire qu'il ne falait qu'un temple aux Juifs, lors qu'ils avaient depuis le règne de *Ptolomée Philometor* le Temple aſſez connu de *l'Onion* à Bubaſte en Egypte?



DE

DE LA MAGIE.

QU'eſt-ce que la Magie ? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature ; c'eſt la choſe impoſſible ; auſſi a-t-on cru à la Magie dans tous les tems. Le mot eſt venu des *Mag*, *Magdim*, ou *Mages* de Caldée. Ils en ſavaient plus que les autres ; ils recherchaient la cauſe de la pluïe & du beau tems ; & bientôt ils paſſèrent pour faire le beau tems & la pluie. Ils étaient aſtronomes ; les plus ignorants & les plus hardis furent aſtrologues. Un événement arrivait ſous la conjonction de deux planètes, donc ces deux planètes avaient cauſé cet événement ; & les aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frapées avaient vû en ſonge leurs amis mourants ou morts ; les Magiciens faiſaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la Lune, il était tout ſimple qu'ils fiſſent deſcendre la Lune ſur la Terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en faiſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du Diable. *Clément d'Alexandrie*, dans ſes ſtromates, livre 5, dit que ſuivant un ancien auteur, *Moyſe* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jehovah*, d'une manière ſi efficace à l'oreille du Roi d'Egypte *Phara Nekefr*, que ce Roi en mourut ſur le champ,

Enfin, depuis *Jannès* & *Membrès*, qui étaient les ſorciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la Maréchale d'*Ancre* qui fut brulée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un ſeul tems ſans ſortilège.

La Pythoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuël*, eſt aſſez connue; il eſt vrai qu'il eſt fort étrange que ce mot de *Python* qui eſt Grec, fût connu des Juifs du tems de *Saül*. Pluſieurs ſavants en ont conclu que cette hiſtoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en commerce avec les Grecs après *Alexandre*; mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la Magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le Sabbath des ſorciers en eſt une preuve parlante; & le bouc avec lequel les ſorciéres étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert, ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique (chap. 17.)

Il n'y a guères eu parmi nous de procès criminels de ſorciers, ſans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du tems d'*Auguſte*, s'infatuaient encor des ſortilèges tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile* intitulée *Pharmaceutria.*

Carmina vel cœlo poſſunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait deſcendre la lune.

***

His ego ſæpe lupum fieri & ſe condere ſilvis

Mœrin

Mœrin ſæpe animas imis exire ſepulcris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois.
Du creux de leur tombeau j'ai vû ſortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* paſſe aujourd'hui à Naples pour un ſorcier. Il n'en faut pas chercher la raiſon ailleurs que dans cette éguogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles ſortilèges. Les premières têtes de la République furent infectées de ces imaginations funeſtes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour ſe faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en poſſeſſion de les vendre aux dames Romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faiſaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuſes, ſe perpétuèrent chez nous ; & il n'y a pas un ſiècle qu'elles ſont décréditées. Des miſſionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le démon les inſpirait. Eh mes amis, que ne reſtiez-vous dans vôtre patrie ? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de ſotiſes.

Vous auriez vû des milliers de miſérables aſſez inſenſés pour ſe croire ſorciers, & des Juges aſſez imbécilles & aſſez barbares pour les condamner aux flammes ; vous auriez vû une

jurisprudence établie en Europe sur la Magie, comme on a des loix sur le larcin & sur le meurtre; jurisprudence fondée sur les décisions des Conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples voyant que la Magistrature & l'Eglise croyaient à la Magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence; par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale? de l'ignorance; & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! tous les peuples ont cru à la Magie, à l'Astrologie, aux Oracles, aux influences de la Lune. Il eût falu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! tous les sages ne croyaient-ils pas avant *Copernic* que la Terre était immobile au centre du Monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon reverend père en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs sorciers.

La France est peut-être de tous les pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait bruler beaucoup de Magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient

être

être forciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brulassent.

DES VICTIMES HUMAINES.

LEs hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés ; mais le tems qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes ; & la superstition fille dénaturée de la Religion s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, sous prétexte qu'il falait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragments de *Sanchoniaton*, fut celui de *Jéhud* chez les Phéniciens, qui fut immolé par son père *Hillu* environ 2000. ans avant nôtre ére. C'était un tems où les grands Etats étaient déja établis, où la Sirie, la Caldée, l'Egypte étaient très florissantes ; & déja, dit *Hérodote*, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la Terre. *Pausanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines

nes en Grèce. Il falait bien que cet uſage fût reçu du tems de la guerre de Troye, puis qu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze Troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il oſé dire une choſe ſi horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ſes lecteurs, ſi de tels holocauſtes n'avaient pas été en uſage?

Je ne parle pas du ſacrifice d'*Iphigénie* & de celui d'*Idamante* fils d'*Idomenée* : vrais ou faux ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scithes de la Tauride immolaſſent des étrangers.

Si nous deſcendons à des tems plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, ſacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une Veſtale. C'eſt *Plutarque* qui nous l'apprend dans ſes queſtions ſur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'oſier: des ſorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du ſang qui coulait de la bleſſure.

Je crois bien que ces ſacrifices étaient rares: s'ils avaient été fréquents, ſi on en avait fait des fêtes annuelles, ſi chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinſſent choiſir la plus belle fille, ou le fils aîné de

de la maiſon pour lui arracher le cœur ſaintement ſur une pierre conſacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il eſt très probable que ces ſaints parricides ne ſe commettaient que dans une néceſſité preſſante, dans les grands dangers où les hommes ſont ſubjugués par la crainte, & où la fauſſe idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à ſe taire.

Chez les Brames, toutes les veuves ne ſe brulaient pas toûjours ſur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de tems immémorial, & font encor cet étonnant ſacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs Kans les officiers les plus chéris de ces Princes. *Hérodote* dit qu'on les empâlait autour du cadavre royal; mais il ne parait point par l'hiſtoire que cet uſage ait duré longtems.

Si nous liſions l'hiſtoire des Juifs écrite par un auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui ſoit venu par ordre exprès de Dieu immoler ſept ou huit petites nations qu'il ne connaiſſait pas, égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mammelle, & ne réſerver que les petites filles; que ce peuple ſaint ait été puni de ſon Dieu quand il avait été aſſez criminel pour épargner un ſeul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un peuple ſi abominable eût pû exiſter ſur la terre: mais comme cette nation elle-même nous raporte

tous

tous ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Nôtre sainte Eglise qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le Dieu Créateur & Père de tous les hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que nôtre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est pas à nous de le juger; je m'en tiens toûjours au simple historique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique au chap. 27. C'est en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler sa propre fille, le prêtre *Samuel* couper en morceaux le Roi *Agag*. Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui est environ de neuf lieues quarrées, les Israélites ayant trouvé six cent soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges, *Moïse* commanda qu'on massacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux seulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'est que ce même

même *Moïſe* était gendre du grand prêtre des Madianites *Jétbro*, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la riviére du Jourdain à pied ſec, & ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jérico dévoué à l'anathème, il fit périr tous les habitans dans les flammes, qu'il conſerva ſeulement *Rahab la paillarde* & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple : que le même *Joſué* dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un Rois du pays, tous ſoumis à l'anathème, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers temps, ſi ce n'eſt peut-être la St. Barthelemi & les maſſacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs perſonnes doutent que les Juifs ayent trouvé ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un déſert au milieu des rochers, & que perſonne ne doute de la St. Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les lumiéres de nôtre raiſon ſont impuiſſantes pour nous éclairer ſur les étranges événemens de l'antiquité, & ſur les raiſons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choiſir le peuple Juif pour exterminer le peuple Cananéen.

DES

DES MYSTERES DE CÉRÉS ELEUSINE.

DAns le cahos des ſuperſtitions populaires qui auraient fait de preſque tout le globe un vaſte repaire de bêtes féroces, il y eut une inſtitution ſalutaire, qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutiſſement; ce fut celui des myſtères & des expiations. Il était impoſſible qu'il ne ſe trouvât des eſprits doux & ſages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des Philoſophes qui tâchaſſent de ramener les hommes à la raiſon & à la morale.

Ces ſages ſe ſervirent de la ſuperſtition même pour en corriger les abus énormes, comme on employe le cœur des vipères pour guérir de leurs morſures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités ſe ſoutinrent par les fables.

On ne connait plus les myſtères de *Zoroaſtre.* On ſait peu de choſe de ceux d'*Iſis*; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtême d'une vie future; car *Celſe* dit à *Origène* (livre 8.), *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous

tous les myſtères. Nous avons encor la prière des prêtreſſes d'*Iſis* conſervée dans *Apulée. Les Puiſſances céleſtes te ſervent ; les enfers te ſont ſoumis ; l'univers tourne ſous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les aſtres répondent à ta voix ; les ſaiſons reviennent à tes ordres ; les élémens s'obéiſſent.*

Les cérémonies myſtérieuſes de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Iſis.* Ceux qui avaient commis des crimes les confeſſaient & les expiaient : on jeunait, on ſe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues ſecrettes ſous la Religion du ſerment pour les rendre plus vénérables. Les myſtères ſe célébraient la nuit pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentait des eſpèces de tragédies, dont le ſpectacle étalait aux yeux le bonheur des juſtes & les peines des méchans. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platons*, les *Cicérons* ont fait l'éloge de ces myſtères, qui n'étaient pas encor dégénérés de leur pureté première.

De très ſavants hommes ont prouvé que le ſixiéme livre de l'*Enéïde* n'eſt que la peinture de ce qui ſe prâtiquait dans ces ſpectacles ſi ſecrets & ſi renommés. Il n'y parle point à la vérité du *Démiourgos* qui repréſentait le Créateur ; mais il fait voir dans le veſtibule, dans l'avant - ſcène, les enfans que leurs parents avaient laiſſé périr, & c'était un avertiſſement aux pères & aux mères. *Continuo auditæ voces, vagitus & ingens &c.* Enſuite paraiſſait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient en-

entrainés dans le Tartare, & les justes conduits dans les Champs Elisées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les Héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute Religion adopta un jardin pour la demeure des justes; & même quand les Efféniens chez le peuple Juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer: car pour les Pharisiens, ils adoptèrent la métempsicose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de *Jésus-Christ* parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant, Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin *. Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la Théogonie de *Sanchoniaton* le Phénicien; c'est une preuve que *Sanchoniaton* avait annoncé un Dieu suprême, Créateur & Gouverneur du Monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du politeïsme. Figurons nous parmi nous un peuple superstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St. Joseph*, aux autres Saints le même culte qu'à Dieu le Père. Il serait peut-être dangereux de vouloir les dé-

* *Luc.* chap. 23.

détromper tout d'un coup ; il ſerait ſage de révéler d'abord aux plus modérés , aux plus raiſonnables , la diſtance infinie qui eſt entre Dieu & les créatures. C'eſt préciſément ce que firent les Miſtagogues. Les participans aux miſtères s'aſſemblaient dans le temple de *Cérès* , & l'Hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès* conduiſant *Triptolème* ſur un char trainé par des dragons , il falait adorer le Dieu qui nourrit les hommes , & qui permit que *Cérès* & *Triptolème* miſſent l'agriculture en honneur.

Cela eſt ſi vrai que l'Hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée. Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul Maître de l'Univers; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même ; tous les êtres lui doivent leur exiſtence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout , & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pauſanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère* ; il faut convenir que du moins pour le ſens ils valent beaucoup mieux que l'*Iliade* & l'*Odiſſée* entière.

Le ſavant Evèque *Warburton*, quoique très injuſte dans pluſieurs de ſes déciſions audacieuſes , donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceſſité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entèté du politéiſme. Il remarque d'après *Plutarque* que le jeune *Alcibiade* ayant aſſiſté à ces myſtères , ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure* dans une partie de dé-

bauche avec plusieurs de ses amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade.*

Il falait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même ayant obtenu en Egypte de l'Hiérophante des mystères, la permission de mander à sa mère le secret des initiés, la conjura en même temps de bruler sa lettre après l'avoir lûe, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui trompés par un faux zèle ont prétendu depuis que ces mystères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encor sans replique que ces mystères n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots Phéniciens *Koff omphet*, *Veillez & soyez purs.* Enfin, pour dernière preuve, c'est que l'Empereur *Néron* coupable de la mort de sa mère, ne put être reçû à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce; le crime était trop énorme: & tout Empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozime* dit aussi que *Constantin* ne put trouver de prêtres Payens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme

nomme Payens, Gentils, idolâtres, une Religion très pure, tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies pueriles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette Religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un Dieu suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il falait que l'initié parût ressusciter; c'était le simbole du genre nouveau de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'Hiérophante levait sur lui le couteau sacré: L'initié qu'on feignait de fraper feignait aussi de tomber mort; après quoi, il paraissait ressusciter. Il y a encor chez les Francs-Maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias dans ses Arcadiques nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitents, les initiés; coutume odieuse, introduite longtems après dans plusieurs Eglises Chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fonds était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères que des troupes de gueux que nous avons vûs sous le nom d'Egyptiens & de

Bohêmes courir l'Europe avec des castagnettes, danser la danse des prêtres d'*Isis*, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne avanture, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus sacré dans la moitié de la Terre connue.

DES JUIFS,

AU TEMS OU ILS COMMENCERENT A ETRE CONNUS.

NOus toucherons le moins que nous pourons à ce qui est divin dans l'histoire des Juifs ; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un raport essentiel à la suite des événemens. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'Eglise substituée à la Sinagogue ; nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toûjours à l'historique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruisissent leur Etat, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette

Cette nation eſt des plus modernes , à ne la regarder comme les autres peuples que depuis le temps où elle forme un établiſſement , & où elle poſſéde une capitale. Les Juifs ne paraiſſent conſidérés de leurs voiſins que du tems de *Salomon*, qui était à peu près celui d'*Héſiode* & d'*Homère* , & des premiers Archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman* , eſt fort connu des Orientaux ; mais celui de *David* ne l'eſt point , *Saül* encor moins. Les Juifs avant *Saül* ne paraiſſent qu'une horde d'Arabes du déſert, ſi peu puiſſants que les Phéniciens les traitaient à peu près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des eſclaves auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiſer chez eux les ſocs de leurs charrues & le trenchant de leurs coignées. Il falait qu'ils allaſſent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette eſpèce ; les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuël* , & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven contre les Phéniciens , ou Philiſtins , journée où il eſt raporté que *Saül* fit ſerment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il eſt vrai qu'avant cette bataille gagnée ſans armes il eſt dit au chapitre précédent , * que *Saül* avec une armée de trois cent trente mille hom-

* I. Rois chap. II.

hommes défit entiérement les Ammonites ; ce qui ſemble ne ſe pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands Rois ont eu rarement à la fois trois cent trente mille combattans effectifs. Comment les Juifs qui ſemblent errants & oprimés dans ce petit païs, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cent trente mille ſoldats ? il y avait là de quoi conquérir l'Aſie & l'Europe. Laiſſons à des auteurs ſavants & reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières ſupérieures font diſparaitre ; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter, & remontons à l'hiſtoire des Juifs par leurs propres écrits.

DES JUIFS EN EGYPTE.

LEs annales des Juifs diſent que cette nation habitait ſur les confins de l'Egypte dans les tems ignorés, que ſon ſéjour était dans le petit païs de Goſſen, ou Geſſen, vers le mont Caſius & le lac Sirbon. C'eſt là que ſont encor des Arabes qui viennent en hyver paître leurs troupeaux dans la baſſe Egypte. Cette nation n'était compoſée que d'une ſeule famille, qui en deux cent-cinq années produiſit un peuple de deux millions de perſonnes ; car pour fournir ſix cent mille combattans que la Genèſe compte au ſortir de l'Egypte, il faut au moins deux mil-

millions de tètes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, eſt un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'eſt en vain qu'une foule de ſavants hommes s'étonne que le Roi d'Egypte ait ordonné à deux ſages-femmes de faire périr tous les enfans mâles des Hébreux; que la fille du Roi qui demeurait à Memphis ſoit venue ſe baigner loin de Memphis dans un bras du Nil, où jamais perſonne ne ſe baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge de quatre-vingt ans auquel *Moïſe* était déja parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix playes d'Egypte; ils diſent que les Magiciens du Royaume ne pouvaient faire les mèmes miracles que l'Envoyé de Dieu; & que ſi Dieu leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïſe* ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les Magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquiéme & ſixiéme playe? Ils demandent pourquoi ſix cent mille combattans s'enfuirent ayant Dieu à leur tète, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frapés de mort? Ils demandent encor pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux deſerts?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre ; & cette réponſe eſt, Dieu l'a voulu, l'Egliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges ; mais tout eſt prodige chez le peuple Juif ; & cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par Dieu même. Il eſt clair que l'hiſtoire de Dieu ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne raporterons aucun de ces faits ſurnaturels dont il n'apartient qu'à l'Eſprit Saint de parler ; encor moins oſerons-nous tenter de les expliquer. Examinons ſeulement le peu d'événements qui peuvent être ſoumis à la critique.

DE MOYSE

CONSIDERÉ SIMPLEMENT COMME CHEF D'UNE NATION.

LE Maître de la nature donne ſeul la force au bras qu'il daigne choiſir. Tout eſt ſurnaturel dans *Moïſe*. Plus d'un ſavant l'a regardé comme un politique très habile. D'autres ne voyent en lui qu'un roſeau faible, dont la main divine daigne ſe ſervir pour faire le deſtin des Empires. Qu'eſt-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingt ans pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple ſur lequel il

il n'a aucun droit ? Son bras ne peut combattre ; & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & bégue. Il ne conduit ses suivants que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cades Barné, & à le voir rétrograder vers l'endroit d'où il était parti, il serait difficile de le regarder comme un grand Capitaine. Il est à la tête de six cent mille combattans, & il ne pourvoit ni au vétement ni à la subsistance de ses troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout, il nourrit, il vétit le peuple par des miracles. *Moïse* n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puissant ; aussi nous ne considérons en lui que l'homme, & non le Ministre de Dieu. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au pays des Cananéens à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jérico, qui est en effet le seul bon terroir de cette province ; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient entre Esiongaber & la mer morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croit pas un arbuste, sans aucun ruisseau, sans sources, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadés-Barné. Comment se laisse-t-il battre

à la tête de ſix cent mille ſoldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitans ? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires ; mais il ne remplit aucun objet de ſa légiſlation : lui & ſon peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait ſubjuguer.

Un Légiſlateur, ſelon nos notions communes, doit ſe faire aimer & craindre ; mais il ne doit pas pouſſer la ſévérité juſqu'à la barbarie ; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les miniſtres de la Loi quelques ſuplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de ſa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de ſix-vingt ans, *Moïſe* n'étant conduit que par lui-même, eût été ſi inhumain, ſi endurci au carnage, qu'il eût commandé aux Lévites de maſſacrer, ſans diſtinction, leurs frères juſqu'au nombre de vingt-trois mille, pour la prévarication de ſon propre frère, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi, après cette indigne action ſon frère eſt grand Pontife, & vingt-trois mille hommes ſont maſſacrés !

Moïſe avait épouſé une Madianite, fille de *Jéthro* grand prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée ; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits ; il lui avait donné ſon fils pour lui ſervir de guide dans les deſerts ; par quelle cruauté oppoſée à la politique, (à ne juger que par nos faibles notions) *Moïſe* aurait-il pû immoler vingt-quatre mille hommes de ſa nation, ſous prétexte qu'on

qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que *Moïse était le plus doux de tous les hommes ?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans *Moïse* le Ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux ; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moïse* avait institué sa Religion de lui-même, comme *Zoroastre*, *Thauth*, les premiers Brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa Religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime ? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès longtems en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde ? *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Egyptiens, vous êtes Législateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, que vos propres Juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée longtems après vous ; du moins elle fut adoptée en partie par les Esséniens & les Pharisiens au bout de mille années.*

Cette

Cette objection accablante contre un Légiſlateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute ſa force quand il s'agit d'une loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le Roi du peuple Juif, le puniſſait & le récompenſait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaiſſance de l'immortalité de l'ame, & les ſupplices éternels de l'enfer, que dans les tems marqués par ſes décrets. Preſque tout événement purement humain chez le peuple Juif eſt le comble de l'horreur. Tout ce qui eſt divin eſt au deſſus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduiſent toûjours au ſilence.

Il s'eſt trouvé des hommes d'une ſcience profonde, qui ont pouſſé le pyrrhoniſme de l'hiſtoire juſqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïſe*; ſa vie qui eſt toute prodigieuſe depuis ſon berceau juſqu'à ſon ſépulchre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus* *. Ils ne ſavent en quel tems placer *Moïſe*; le nom même du *Pharaon* ou Roi d'Egypte ſous lequel on le fait vivre, eſt inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reſte du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur parait impoſſible que *Moïſe* ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des déſerts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne compoſent pas trois à quatre mille

* Voyez l'article *Bacchus*.

mille hommes. Nous ſommes bien loin d'adopter ce ſentiment téméraire qui ſapperoit tous les fondemens de l'hiſtoire ancienne du peuple Juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben Eſra*, de *Maimonide*, de *Nugnés*, de l'auteur des cérémonies judaïques; quoique le docte *Le Clerc*, *Midleton*, les ſavans connus ſous le titre de Théologiens de Hollande, & même le grand *Newton*, ayent fortifié ce ſentiment. Ces illuſtres ſavans prétendent que ni *Moïſe*, ni *Joſué* ne purent écrire les livres qui leur ſont attribués : ils diſent que leurs hiſtoires & leurs loix auraient été gravées ſur la pierre, ſi en effet elles avaient exiſté ; que cet art exige des ſoins prodigieux, & qu'il n'était pas poſſible de cultiver cet art dans des déſerts. Ils ſe fondent, comme on peut le voir ailleurs, ſur des anticipations, ſur des contradictions apparentes. Nous embraſſons contre ces grands hommes, l'opinion commune, qui eſt celle de la Sinagogue, & de l'Egliſe dont nous reconnaiſſons l'infaillibilité.

Ce n'eſt pas que nous oſions accuſer les *Le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton* d'impieté, à Dieu ne plaiſe ! Nous ſommes convaincus que ſi les livres de *Moïſe* & de *Joſué* & le reſte du Pentateuque ne leur paraiſſaient pas être de la main de ces héros Iſraélites, ils n'en ont pas été moins perſuadés que ces livres ſont inſpirés. Ils reconnaiſſent le doigt de Dieu à chaque ligne dans la *Geneſe*, dans *Joſué*, dans *Samſon*, dans *Ruth*. L'écrivain Juif n'a été, pour ainſi dire,

dire, que le ſécretaire de Dieu; c'eſt Dieu qui a tout dicté. *Newton* ſans doute n'a pu penſer autrement, on le ſent aſſez. Dieu nous préſerve de reſſembler à ces hipocrites pervers qui ſaiſiſſent tous les prétextes d'accuſer tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accuſait autrefois de magie! Nous croirions non ſeulement agir contre la probité, mais inſulter cruellement la Religion Chrétienne, ſi nous étions aſſez abandonnés pour vouloir perſuader au public que les plus ſavans hommes & les plus grands génies de la terre ne ſont pas de vrais Chrétiens. Plus nous reſpectons l'Egliſe à laquelle nous ſommes ſoumis, plus nous penſons que cette Egliſe tolère les opinions de ces ſavans vertueux avec la charité qui fait ſon caractère.

DES JUIFS APRÈS MOYSE,

JUSQU'A SAÜL.

JE ne recherche point pourquoi *Joſuah* ou *Joſué*, Capitaine des Juifs, faiſant paſſer ſa horde de l'Orient du Jourdain à l'Occident vers Jérico, a beſoin que Dieu ſuſpende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, ſur lequel il était ſi aiſé de jetter un pont de planches, & qu'il était plus aiſé encore de paſſer à gué. Il y avait pluſieurs

plufieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Ifraélites égorgèrent les quarante - deux mille Ifraélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth.*

Je ne demande point pourquoi Jérico tombe au fon des trompettes ; ce font de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du peuple dont il s'eft déclaré le Roi ; cela n'eft pas du reffort de l'hiftoire. Je n'examine point de quel droit *Jofué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs difaient, Nous defcendons d'*Abraham ; Abraham* voyagea chez vous il y a quatre cent quarante années, donc vôtre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holftenius* fe font fait l'objection fuivante. Que dirait-on fi un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de fes compatriotes, & difait aux Allemands, Il y a quatre cent ans qu'un homme de notre pays fils d'un potier voyagea près de Vienne, ainfi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maffacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes auteurs confidèrent que le tems de *Jofué* n'eft pas le nôtre, que ce n'eft pas à nous à porter un œil profane dans les chofes divines ; & furtout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il eft dit qu'à peine Jérico eft fans défenfe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la

mam-

mammelle, & tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions Juifs; eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir?

A l'égard de cette femme que la vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puis qu'elle fut une ayeule de *David*, & même du Sauveur du Monde. Tous ces événemens ſont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grace. Ce ſont encor une fois des miſtères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Joſué* raporte que ce Chef s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ſes Rois au nombre de trente & un, c'eſt-à-dire, trente & un Chefs de bourgades, qui avaient oſé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut ſe proſterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces Rois par le glaive de *Joſué*.

Il n'eſt pas bien étonnant que les peuples voiſins ſe réuniſſent contre les Juifs, qui ne pouvaient paſſer que pour des brigands exécrables dans l'eſprit des peuples aveuglés, & non pour les inſtrumens ſacrés de la vengeance divine & du futur ſalut du genre humain. Ils furent réduits en eſclavage par *Cuſan* Roi de Méſopotamie. Il y a loin, il eſt vrai, de la Méſopotamie à Jérico; il falait donc que *Cuſan* eût conquis la Sirie & une partie de la Paleſtine. Quoi qu'il en ſoit, ils ſont eſclaves huit ans-

nées,

nées, & reſtent enſuite ſoixante & deux ans ſans remuer. Ces ſoixante & deux ans ſont une eſpèce d'aſſerviſſement, puiſqu'il leur était ordonné par la Loi de prendre tout le pays depuis la Méditerranée juſqu'à l'Euphrate, que tout ce vaſte pays * leur était promis, & qu'aſſurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils ſont eſclaves dix-huit années ſous *Eglon* Roi des Moabites, aſſaſſiné par *Aod*; ils ſont enſuite pendant vingt années eſclaves d'un peuple Cananéen qu'ils ne nomment pas, juſqu'au temps où la Prophéteſſe guerrière *Débora* les délivre. Ils ſont encor eſclaves pendant ſept ans juſqu'à *Gédéon*.

Ils ſont eſclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philiſtins, juſqu'à *Jephté*. Ils ſont encor eſclaves des Phéniciens quarante années juſqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre nôtre jugement, c'eſt qu'ils étaient eſclaves du tems même de *Samſon*, pendant qu'il ſuffiſait à *Samſon* d'une ſimple mâchoire d'âne pour tuer mille Philiſtins, & que Dieu opérait par les mains de *Samſon* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons nous ici un moment pour obſerver combien de Juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de Dieu même, depuis qu'ils errèrent dans les déſerts juſqu'au temps où ils eurent un Roi élu par le ſort.

Les Lévites après l'adoration du veau d'or,

* Geneſe ch. 15. v. 18. Deuter. ch. 1. v. 7.

jetté en fonte par le frère de *Moïse*, égorgent - - -	23000. Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de *Coré*.	250.
Egorgés pour la même révolte.	14700.
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites. -	24000.
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Shiboleth*. - - - -	42000.
Tués par les Benjamites qu'on attaquait. - - -	40000.
Benjamites tués par les autres Tribus. - - - - -	45000.
Lorsque l'Arche fut prise par les Philistins, & que Dieu pour les punir les ayant affligés d'hémorroïdes ils ramenèrent l'Arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'Arche, au nombre de -	50070.
Somme totale	239020.

Voilà deux cent trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le desert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations,

nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pû produire une race affez nombreufe pour fupporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduifait, Dieu qui les éprouvait & les puniffait, rendit cette nation fi différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le refte de la terre, & ne point juger de ces événemens comme on juge des événemens ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAÜL.

LEs Juifs ne paraiffent pas jouïr d'un fort plus heureux fous leurs Rois que fous leurs Juges.

Leur premier Roi *Saül* eft obligé de fe donner la mort. *Isbofeth* & *Miphibofeth* fes fils font affaffinés.

David livre aux Gabaonites fept petits-fils de *Saül* pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* fon fils de faire mourir *Adonias* fon autre fils, & fon Général *Joab*. Le Roi *Afa* fait tuer une partie du peuple dans Jérufalem. *Baafa* affaffine *Nadab* fils de *Jéroboam* & tous fes parents. *Jéhu* affaffine *Joram* & *Okofias*, foixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Okofias*, & tous leurs amis. *Athalie* affaffine tous fes petits-fils, excepté *Joas*; elle eft affaffinée par le grand prêtre *Joiadad*. *Joas* eft affaffiné

par ſes domeſtiques ; *Amaſias* eſt tué ; *Zacharias* eſt aſſaſſiné par *Sellum*, qui eſt aſſaſſiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes groſſes dans Tapſa. *Phaceïa*, fils de *Manahem*, eſt aſſaſſiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui eſt aſſaſſiné par *Oſée* fils d'*Ela*. *Manaſſé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs aſſaſſinent *Ammon* fils de *Manaſſé*, &c.

Au milieu de ces maſſacres, dix tribus enlevées par *Salmanaſar* Roi des Babiloniens, ſont eſclaves & diſperſées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reſte encor deux tribus, qui bientôt ſont eſclaves à leur tour pendant ſoixante & dix ans : au bout de ces ſoixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permiſſion de retourner à Jéruſalem. Ces deux tribus, ainſi que le peu de Juifs qui peuvent être reſtés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, ſont toûjours ſujettes des Rois de Perſe.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perſe, la Judée eſt compriſe dans ſes conquêtes. Après *Alexandre* les Juifs demeurèrent ſoumis tantôt aux *Séleucides* ſes ſucceſſeurs en Sirie, tantôt aux *Ptolomées* ſes ſucceſſeurs en Egypte ; toûjours aſſujettis, & ne ſe ſoutenant que par le métier de courtiers qu'ils faiſaient dans l'Aſie. Ils obtinrent quelques faveurs du Roi d'Egypte *Ptolomée Epiphane*. Un Juif, nommé *Joſeph*, devint Fermier général des impôts ſur la

la baſſe Sirie & la Judée qui appartenaient à ce *Ptolomée.* C'eſt là l'état le plus heureux des Juifs ; car c'eſt alors qu'ils bâtirent la troiſiéme partie de leur ville, appellée depuis l'enceinte des *Maccabées*, parce que les *Maccabées* l'achevèrent.

Du joug du Roi *Ptolomée* ils repaſſent à celui du Roi de Sirie *Antiochus le Dieu.* Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux, & ſe révoltèrent contre leur maître *Antiochus.* C'eſt le temps des *Maccabées*, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions ; mais les *Maccabées* ne purent empêcher que le Général d'*Antiochus Eupator* fils d'*Antiochus Epiphane*, ne fit raſer les murailles du Temple, en laiſſant ſubſiſter ſeulement le Sanctuaire, & qu'on ne fit trancher la tête au grand prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que ſous les Rois de Sirie ; ils n'adorèrent plus de Divinités étrangères ; ce fut alors que leur Religion fut irrévocablement fixée ; & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toûjours ſur leur délivrance, ſur les promeſſes de leurs Prophètes, ſur le ſecours de leur Dieu, mais abandonnés par la Providence, dont les decrets ne ſont pas connus des hommes.

Ils reſpirèrent quelque temps par les guerres inteſtines des Rois de Sirie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de Rois, & que

la dignité de grand Sacrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violents partis : on n'était grand prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au Sanctuaire que ſur les cadavres de ſes rivaux.

Hircan, de la race des *Maccabées*, devenu grand prêtre, mais toûjours ſujet des Siriens, fit ouvrir le ſépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Joſephe* prétend qu'on trouva trois mille talents. C'était quand on rebâtiſſait le temple ſous *Néhémie* qu'il eût falu chercher ce prétendu tréſor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus Sidétès* le droit de battre monnoye. Mais comme il n'y eut jamais de monnoye juive, il y a grande apparence que le tréſor du tombeau de *David* n'avait pas été conſidérable.

Il eſt à remarquer que ce grand prêtre *Hircan* était Saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux Anges ; ſujet nouveau de querelle qui commençait à diviſer les Saducéens & les Phariſiens. Ceux-ci conſpirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la priſon & au fouët. Il ſe vengea d'eux, & gouverna deſpotiquement.

Son fils *Ariſtobule* oſa ſe faire Roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un Tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple Juif. *Ariſtobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim ſa mère, & fit égorger *Antigone* ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean*, ou *Jeanné*, auſſi méchant que lui.

Ce

Ce *Jeanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* & *Hircan*. *Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit Roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu Roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc Antoine* donna pour Roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du pays de ces Amalékites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode* que *St. Matthieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un Roi des Juifs dans ce village, & que trois Mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſents.

Ainſi les Juifs furent preſque toûjours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus* les fit tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuièrent un ſort encor plus funeſte ſous les Empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent. Il y eut du temps de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le ſignal de la colère de Dieu contre les Romains; ils ſe raſſemblèrent, ils s'armèrent

en Afrique & en Chipre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les ſupplices. Ce qui reſtait fut animé de la même rage ſous *Adrien*, quand *Barcochebas* ſe diſant leur Meſſie ſe mit à leur tête. Ce fanatiſme fut étouffé dans des torrents de ſang.

Il eſt étonnant qu'il reſte encor des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, Rabin très-ſavant qui voyagea dans l'Europe & dans l'Aſie au douziéme ſiècle, en comptait environ trois cent quatre-vingt mille, tant Juifs que Samaritains ; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu Royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompé ou trompeur ſur cet article, prétend qu'il y avait trois cent mille Juifs des dix anciennes tribus, raſſemblés ſous un Souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Veſpaſien*, excepté quelques bourgades dans les déſerts de l'Arabie heureuſe vers la mer rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager ; mais à la fin il détruiſit la petite domination qu'ils avaient établie au Nord de la Mecque. C'eſt depuis *Mahomet* qu'ils ont ceſſé réellement de compoſer un corps de peuple.

En ſuivant ſimplement le fil hiſtorique de la petite nation Juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle ſe vante elle-même d'être ſortie d'Egypte comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens ; elle fait gloire de n'a-

voir

voir jamais épargné ni la vieilleſſe, ni le ſexe, ni l'enfance, dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle oſe étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations; elle ſe révolte contre tous ſes Maitres; toûjours ſuperſtitieuſe, toûjours avide du bien d'autrui, toûjours barbare, rempante dans le malheur, & inſolente dans la proſpérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres: mais aux yeux des Chrétiens éclairés par la foi ils ont été nos précurſeurs, ils nous ont préparé la voye. Ils ont été les hérauts de la Providence.

Les deux autres nations qui ſont errantes comme la Juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre peuple, ſont les Banians & les Parſis nommés Guèbres. Ces Banians adonnés au commerce ainſi que les Juifs, ſont les deſcendants des premiers habitans paiſibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur ſang à un ſang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parſis ſont ces mêmes Perſes, autrefois Dominateurs de l'Orient, & Souverains des Juifs. Ils ſont diſperſés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique Religion des Mages, adorant un ſeul Dieu, & conſervant le feu ſacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces reſtes d'Egyptiens adorateurs ſecrets d'*Iſis*, qui ne ſubſiſtent plus aujour-

aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

DES PROPHETES JUIFS.

NOus nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux avec les impoſteurs des autres nations. On ſait que Dieu ne ſe communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inſpira *Balaam* Prophête de Méſopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le Prophête d'un autre Dieu, & cependant il n'eſt point dit qu'il fût un faux Prophête. * Nous avons déja remarqué que les prêtres d'Egypte étaient Prophêtes & Voyants. Quel ſens attachait-on à ce mot? celui d'Inſpiré. Tantôt l'Inſpiré devinait le paſſé, tantôt l'avenir; ſouvent il ſe contentait de parler dans un ſtile figuré. C'eſt pourquoi, lorſque *St. Paul* cite ce vers d'un poëte Grec, *Aratus*, *Tout vit dans Dieu*, *tout ſe meut*, *tout reſpire en Dieu*, il donne à ce poëte le nom de Prophête. †

Le titre, la qualité de Prophête était-elle une dignité chez les Hébreux, un miniſtère particulier attaché par la Loi à certaines perſonnes choiſies, comme la dignité de Pythie à Delphes?

* Nombres chap. 22.

† Actes des Apôtres ch. 17.

Delphes ? Non ; les Prophètes étaient ſeulement ceux qui ſe ſentaient inſpirés, ou qui avaient des viſions. Il arrivait de là que ſouvent il s'élevait de faux Prophètes ſans miſſion, qui croyaient avoir l'Eſprit de Dieu, & qui ſouvent causèrent de grands malheurs, comme les Prophètes des Cévennes au commencement de ce ſiècle.

Il était très difficile de diſtinguer le faux Prophète du véritable. C'eſt pourquoi *Manaſſé* Roi de Juda fit périr *Iſaïe* par le ſupplice de la ſcie. Le Roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédiſaient des choſes contraires ; & il fit mettre *Jérémie* en priſon. *Ezéchiel* fut tué par des Juifs compagnons de ſon eſclavage. *Michée* ayant prophétiſé des malheurs aux Rois *Achab* & *Joſaphat*, un autre Prophète *Thſedékia* fils de *Canaa* * lui donna un ſouflet, en lui diſant, L'Eſprit de l'Eternel a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue. *Oſée* chap. 9. déclare que les Prophètes ſont des fous, *ſtultum prophetam*, *inſanum virum ſpiritualem.* Les Prophètes ſe traitaient les uns les autres de viſionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de diſcerner le vrai du faux que d'attendre l'accompliſſement des prédictions.

Eliſée étant allé à Damas en Syrie, le Roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de préſents,. pour ſavoir s'il guérirait ; *Eliſée* répondit, *que le Roi pourrait guérir*, *mais qu'il mourrait.* Le Roi mourut en effet. Si *Eli-ſée*

* Paralipomènes ch. 18.

ſée n'avait pas été un Prophête du vrai Dieu, on aurait pu le ſoupçonner de ſe ménager une évaſion à tout événement; car ſi le Roi n'était pas mort, *Eliſée* avait prédit ſa guériſon en diſant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas ſpécifié le temps de ſa mort. Mais ayant confirmé ſa miſſion par des miracles éclatants, on ne pouvait douter de ſa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les commentateurs, ce que c'était que l'eſprit double qu'*Eliſée* reçut d'*Elie*, ni ce que ſignifie le manteau que lui donna *Elie* en montant au ciel dans un char de feu trainé par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poëſie le char d'*Apollon*. Nous n'aprofondirons point quel eſt le tipe, quel eſt le ſens miſtique de ces quarante-deux petits enfans, qui en voyant *Eliſée* dans le chemin eſcarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant, *monte*, *chauve*, *monte*; & de la vengeance qu'en tira le Prophête, en faiſant venir ſur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits ſont connus, & le ſens peut en être caché.

Il faut obſerver ici une coutume de l'Orient, que les Juifs pouſsèrent à un point qui nous étonne. Cet uſage était non-ſeulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions ſingulières les choſes qu'on voulait ſignifier. Rien n'était plus naturel alors que cet uſage; car les hommes n'ayant écrit longtems leurs penſées qu'en hiérogliphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainſi

Ainſi les Scythes (ſi on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appellons *Darius*, un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq fléches ; cela voulait dire que ſi *Darius* ne s'enfuyait auſſi vite qu'un oiſeau, ou s'il ne ſe cachait comme une ſouris & comme une grenouille, il périrait par leurs fléches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il eſt toûjours un témoignage des emblèmes en uſage dans ces temps reculés.

Les Rois s'écrivaient en énigmes ; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la Reine de *Saba*. *Tarquin le Superbe* conſulté dans ſon jardin par ſon fils ſur la manière dont il faut ſe conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au deſſus des autres fleurs. Il faiſait aſſez entendre qu'il falait exterminer les grands, & épargner le peuple.

C'eſt à ces hiérogliphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable eſt bien plus ancienne que l'hiſtoire ſimple.

Il faut être un peu familiariſé avec l'antiquité pour n'être point effarouché des actions & des diſcours énigmatiques des Prophètes Juifs.

Iſaïe veut faire entendre au Roi *Achas* qu'il ſera délivré dans quelques années du Roi de Syrie, & du Melk ou Roitelet de Samarie, unis contre lui ; il lui dit : *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal & le bien, vous ſerez délivré de ces deux Rois. Le Seigneur prendra un raſoir de louage pour raſer la tête, le poil*

poil du pénil (qui eſt figuré par les pieds) *&* *la barbe &c.* Alors le Prophète prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie* ; il couche avec la prophéteſſe ; elle met au monde un enfant ; le Seigneur lui donne le nom de *Maher-Salal-hasbas*, *Partagez vite les dépouilles* ; & ce nom ſignifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le ſens allégorique & infiniment reſpectable qu'on donne à cette prophétie ; je me borne à l'examen de ces uſages étonnants aujourd'hui pour nous.

Le même *Iſaïe* marche tout nud dans Jéruſalem, pour marquer que les Egyptiens ſeront entiérement dépouillés par le Roi de Babylone.

Quoi ! dira-t-on, eſt-il poſſible qu'un homme marche tout nud dans Jéruſalem ſans être repris de juſtice ? Oui, ſans doute : *Diogène* ne fut pas le ſeul dans l'antiquité qui eut cette hardieſſe ; *Strabon*, dans ſon 15e. livre, dit qu'il y avait dans les Indes une ſecte de Brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtements. Aujourd'hui encor on voit des pénitents dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaines, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne ſont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'*Iſaïe* il y eût un ſeul uſage qui reſſemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Eſprit. Dieu étendit ſa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté

culté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au Nord; cette chaudière représente les peuples qui viendront du Septentrion; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaines, il met un joug sur ses épaules; il envoye ces cordes, ces chaines, & ce joug aux Rois voisins, pour les avertir de se soumettre au Roi de Babylone *Nabuchodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelants de lumière, & quatre roués couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaines. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poële de fer; il couche trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excréments humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais

après

après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excréments de bœufs.

Il coupe ſes cheveux & les diviſe en trois parts ; il en met une partie au feu, coupe la ſeconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troiſième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encor plus ſurprenantes.

Il introduit le Seigneur qui parle ainſi ; * *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni ſalée.... tu ès devenue grande, ta gorge s'eſt formée, ton poil a paru..... J'ai paſſé, j'ai connu que c'était le tems des amants. Je t'ai couverte, & je me ſuis étendu ſur ton ignominie..... Je t'ai donné des chauſſures & des robes de coton, des braſſelets, un colier, des pendants d'oreille..... Mais pleine de confiance en ta beauté tu t'ès livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu ; tu t'ès proſtituée dans les carrefours ; tu as ouvert tes jambes à tous les paſſants.... tu as recherché les plus robuſtes..... On donne de l'argent aux courtiſanes, & tu en as donné à tes amants &c.*

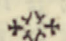
† Oolla *a forniqué ſur moi ; elle a aimé avec fureur ſes amants, Princes, Magiſtrats, Cavaliers..... Sa ſœur* Ooliba *s'eſt proſtituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le.... d'un âne, & qui..... comme des chevaux.*

Ces

* *Ezech.* ch. 16. † *Ezech.* ch. 23.

Ces expreſſions nous ſemblent bien indécentes & bien groſſières ; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles ſignifiaient les apoſtaſies de Jéruſalem & de Samarie. Ces apoſtaſies étaient repréſentées très ſouvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encor une fois, juger des mœurs, des uſages, des façons de parler anciennes, par les nôtres ; elles ne ſe reſſemblent pas plus que la langue Francaiſe ne reſſemble au Caldéen & à l'Arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au Prophète *Oſée* (chap. 1.) de prendre pour ſa femme une proſtituée, & il obéït. Cette proſtituée lui donne un fils. Dieu appelle ce fils *Jeſrael* : c'eſt un type de la maiſon de *Jehu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans *Jeſrael.* Enſuite le Seigneur ordonne à *Oſée* d'épouſer une femme adultère qui ſoit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'*Iſraël*, qui regardent les Dieux étrangers & qui aiment le marc de raiſin. (chap. 3.) Le Seigneur dans la prophétie d'*Amos* menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudière. Enfin tout eſt l'oppoſé de nos mœurs & de nôtre tour d'eſprit ; & ſi on examine les uſages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également oppoſés à nos coutumes, non-ſeulement dans les tems reculés, mais aujourd'hui même lorſque nous les connaiſſons mieux.



DES PRIERES DES JUIFS.

IL nous reſte peu de prières des anciens peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des myſtères, & l'ancienne prière à *Iſis* raportée dans *Apulée.* Les Juifs ont conſervé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à Dieu, on s'apercevra aiſément que les Juifs étaient un peuple charnel & ſanguinaire. Ils paraiſſent dans leurs pſaumes ſouhaiter la mort du pécheur plutôt que ſa converſion; & ils demandent au Seigneur dans le ſtile oriental tous les biens terreſtres.

Pſ. 88. *Tu arroſeras les montagnes, la terre ſera raſſaſiée de fruits.*

Pſ. 103. *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais ſortir le pain de la terre, & le vin qui réjouït le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joye ſur le viſage.*

Pſ. 107. *Juda eſt une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur eſt une montagne coagulée, une montagne graſſe. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudiſſent leurs ennemis dans un ſtile non moins figuré.

Pſ. 2. *Demande moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations, tu les régiras avec une verge de fer.*

Mon

Mon Dieu, traitez mes ennemis ſelon leurs œuvres, ſelon leurs deſſeins méchants, puniſſez les comme ils le méritent. Pſ. 27.

Que mes ennemis impies rougiſſent, qu'ils ſoient conduits dans le ſépulchre. Pſ. 30.

Seigneur, prenez vos armes & vôtre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les paſſages; que mes ennemis ſoient couverts de confuſion, qu'ils ſoient comme la pouſſière emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piége. Pſ. 34.

Que la mort les ſurprenne, qu'ils deſcendent tous vivants dans la foſſe. Pſ. 54.

Dieu briſera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions. Pſ. 57.

Ils ſouffriront la faim comme des chiens; ils ſe diſperſeront pour chercher à manger, & ne ſeront point raſſaſiés. Pſ. 58.

Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds. Pſ. 59.

Réprimez ces bêtes ſauvages, c'eſt une aſſemblée de peuples ſemblables à des taureaux & à des vaches. — Vos pieds ſeront baignés dans le ſang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en ſera abreuvée. Pſ. 67.

Faites fondre ſur eux tous les traits de vôtre colère, qu'ils ſoient expoſés à vôtre fureur, que leur demeure & leurs tentes ſoient déſertes. Pſ. 68.

Répandez abondamment vôtre colère ſur les peuples à qui vous êtes inconnu. Pſ. 78.

Mon Dieu, traitez les comme les Madianites, rendez les comme une roue qui tourne toûjours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brulée par le feu. Pſ. 82.

Pf. 108. *Asserviſſez le pécheur ; que le malin ſoit toûjours à ſon côté droit.*

Qu'il ſoit toûjours condamné quand il plaidera.

Que ſa prière lui ſoit imputée à péché ; que ſes enfans ſoient orphelins, & ſa femme veuve ; que ſes enfans ſoient des mendiants vagabonds ; que l'uſurier enlève tout ſon bien.

Pf. 128. *Le Seigneur juſte coupera leurs têtes : que tous les ennemis de Sion ſoient comme l'herbe ſeche des toits.*

Pf. 136. *Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mammelle, & qui les écraſera contre la pierre, &c.*

On voit que ſi Dieu avait exaucé toutes les prières de ſon peuple, il ne ſerait reſté que des Juifs ſur la Terre ; car ils déteſtaient toutes les nations, ils en étaient déteſtés ; & en demandant ſans ceſſe que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïſſaient, ils ſemblaient demander la ruine de la Terre entière. Mais il faut toûjours ſe ſouvenir que non-ſeulement les Juifs étaient le peuple chéri de Dieu, mais l'inſtrument de ſes vengeances. C'était par lui qu'il puniſſait les péchés des autres nations, comme il puniſſait ſon peuple par elles. Il n'eſt plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encor à la mammelle, & qu'on les écraſe contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le Père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ſes voiſins. Nous avons été auſſi cruels quelquefois que les Juifs ; mais en chantant leurs pſaumes, nous n'en détour-

tournons pas le ſens contre les peuples qui nous font la guerre. C'eſt un des grands avantages que la Loi de grace a ſur la Loi de rigueur. Et plût à Dieu que ſous une Loi ſainte & avec des prières divines, nous n'euſſions pas répandu le ſang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miſéricorde !

DE JOSEPHE,

HISTORIEN DES JUIFS.

ON ne doit pas s'étonner que l'hiſtoire de *Flavian Joſephe* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il eſt vrai qu'il n'y en avait que très peu d'exemplaires : il falait au moins trois mois à un copiſte habile pour la tranſcrire. Les livres étaient très chers & très rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'eſclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il parait par la réponſe de *Joſephe* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs, & l'on voit auſſi que ce petit nombre le traita de menteur & de viſionnaire.

Il faut ſe mettre à la place des Romains du temps de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur les vainqueurs de la terre connue & les légiſlateurs des nations devaient regarder l'hiſtoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guères ſavoir que *Joſephe* avait

tiré la plûpart des faits des livres ſacrés dictés par le St. Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſephe* avait ajouté beaucoup de choſes à la Bible, & en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fonds de quelques hiſtoriettes dans le troiſiéme livre d'*Eſdras*, & que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme Apocryphes.

Que devait penſer un Sénateur Romain en liſant ces contes orientaux? *Joſephe* rapporte (liv. 10. ch. 12.) que *Darius* fils d'*Aſtiage* avait fait le Prophète *Daniel* Gouverneur de trois cent ſoixante villes, lorſqu'il défendit ſous peine de la vie de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'Ecriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cent ſoixante villes.

Joſephe ſemble ſuppoſer enſuite que toute la Perſe ſe fit Juive.

Le même *Joſephe* donne au ſecond temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une ſinguliére origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du Roi Darius.* Un eſclave Juif intime ami du Roi des Rois! c'eſt à peu près comme ſi un de nos hiſtoriens nous diſait qu'un fanatique des Cévennes délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV.*

Quoi qu'il en ſoit, ſelon *Flavian Joſephe*, *Darius* qui était un Prince de beaucoup d'eſprit, propoſa à toute ſa Cour une queſtion digne du Mercure galant, ſavoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des Rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux devait

pour récompense avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un colier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or trainé par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du Roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les Rois. *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles, car j'ai vû, dit-il, *Apamée* la maitresse du Roi mon Seigneur, donner de petits souflets sur les joues de sa sacrée Majesté, & lui ôter son turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponse de *Zorobabel* si comique, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux Académiciens a fait de *Soliman* & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le Roi de France ne l'a point appellé mon cousin; nous ne sommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries dont *Josephe* surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les Payens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que *Josephe* avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux

Romains, ou auſſi mépriſée d'eux que *Joſephe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'hiſtoire Juive. Les apparitions des Anges aux Patriarches, le paſſage de la mer rouge, les dix playes d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple Juif en ſi peu de temps, & dans un auſſi petit terrain, tous les prodiges qui ſignalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple Roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple réduit en eſclavage.

Joſephe ſentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes ; il dit en pluſieurs endroits, *le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les eſprits ; Il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il eſt honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre ſa nation recommandable à ſes vainqueurs. Il faut ſans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le ſens commun, & qui n'avaient pas encor la foi, de n'avoir regardé l'hiſtorien *Joſephe* que comme un miſérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ſes maîtres. Béniſſons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajans*, les *Antonins*, & que tout le Sénat & les Chevaliers Romains nos maîtres, nous qui éclairés par des lumières ſupérieures, pouvons diſcerner

ner les fables abſurdes de *Joſephe* & les ſublimes vérités que la Sainte Ecriture nous annonce.

D'UN MENSONGE
DE FLAVIAN JOSEPHE,
CONCERNANT
ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LOrs qu'*Alexandre* élu par tous les Grecs comme ſon père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Aſie, eut remporté la victoire d'Iſſus, il s'empara de la Sirie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius*; il voulait s'aſſurer de l'Egypte avant de paſſer l'Euphrate & le Tigre, & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce deſſein, qui était celui d'un très-grand Capitaine, il falut aſſiéger Tyr. Cette Ville était ſous la protection des Rois de Perſe & ſouveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un ſiége opiniâtre de ſept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il oſa faire ſur la mer eſt encor aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent ſuivre tous les Généraux dans de pareilles entrepriſes. C'eſt en imitant *Alexandre*

que le Duc de Parme prit Anvers, & le Cardinal de *Richelieu* la Rochelle, s'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes. *Rollin* à la vérité dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de ſon peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encor d'autres raiſons : il falait, après avoir ſoumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluſe. Ainſi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour ſurprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluſe en ſept jours. C'eſt ainſi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul Oroſe* même, le rapportent fidélement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Joſephe* pour relever ſa nation ſujette des Perſes, tombée ſous la puiſſance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques privilèges par ce grand homme ? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vû en ſonge le grand prètre des Juifs *Jaddus*, (ſuppoſé qu'il y eût en effet un prêtre Juif dont le nom finit en *us*) que ce prêtre l'avait encouragé à ſon expédition contre les Perſes, que c'était par cette raiſon qu'*Alexandre* avait attaqué l'Aſie. Il ne manqua donc pas après le ſiége de Tyr de ſe détourner de cinq ou ſix journées de chemin pour aller voir Jéruſalem. Comme le grand prètre *Jaddus* avait autrefois apparu en ſonge à *Alexandre*, il reçut auſſi en ſonge un ordre de Dieu d'aller ſaluer ce Roi ; il obéït, & revétu de ſes habits pontificaux, ſuivi de ſes Lévites en ſurplis, il alla en pro-

proceſſion au devant d'*Alexandre :* dès que ce Monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en ſonge ſept ou huit ans auparavant de venir conquérir la Perſe ; & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait ſur ſa tête ſon bonnet orné d'une lame d'or, ſur laquelle était gravé un mot Hébreu ; *Alexandre* qui ſans doute entendait l'Hébreu parfaitement, reconnut auſſi-tôt le nom *Jehovah*, & ſe proſterna humblement, ſachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra auſſi-tôt des prophéties qui diſaient clairement qu'*Alexandre* s'emparerait de l'Empire des Perſes, prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe, ainſi qu'il avait choiſi autrefois *Nabucodonoſor* & *Cyrus* qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un après l'autre. Ce conte abſurde du romancier *Joſephe* ne devait pas, ce me ſemble, être copié par *Rollin*, comme s'il était atteſté par un écrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire ancienne, & bien ſouvent la moderne.



DES

DES PREJUGÉS POPULAIRES,

Auxquels les Ecrivains ſacrés ont daigné ſe conformer par condeſcendance.

LEs Livres ſaints ſont faits pour enſeigner la Morale & non la Phiſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le ſerpent fut aſſez ſubtil pour ſéduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain ſacré fait parler le ſerpent, & l'âneſſe de *Balaam*. Pluſieurs Juifs & pluſieurs Docteurs Chrétiens ont regardé cette hiſtoire comme une allégorie ; mais ſoit emblême, ſoit réalité, elle eſt également reſpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'Auteur divin ſe proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la Lune fut faite pour préſider aux étoiles.

L'opinion commune était que les Cieux étaient ſolides ; on les nommait en Hébreu *Rakiak*, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduiſimes par *firmament*. Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'Ecriture ſe proportionne à cette phyſique.

Les Indiens, les Caldéens, les Perſans, imaginaient

ginaient que Dieu avait formé le Monde en ſix temps. L'auteur de la Genèſe, pour ne pas effaroucher la faibleſſe des Juifs, repréſente Dieu formant le Monde en ſix jours, quoiqu'un mot & un inſtant ſuffiſſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très grand bonheur dans les païs ſecs, brulés du Soleil; le divin Auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : Dieu eſt toûjours repréſenté comme un homme; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot *ame*, *Ruah*, ſignifie le ſoufle, la vie : l'ame eſt toûjours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des Anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel; il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & *Homère* en parle toûjours ainſi. L'Ecriture l'appelle l'arc de Dieu, le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naitre les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la Genèſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Tou-

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpents ; & quand la playe n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureuſement ſucée par des charlatans nommés *Pſilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec ſuccès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'euſſent opéré. *Moïſe* éleva un ſerpent d'airain, dont la vuë guériſſait ceux que les ſerpents avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée ſur l'expérience journaliére de voir des mouches & des vermiſſeaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption eſt le principe de la génération. Puiſqu'on croyait qu'un corps mort produiſait des mouches, on ſe figurait que le moyen ſûr de ſe procurer des abeilles, était de préparer les peaux ſanglantes des animaux de la manière requiſe pour opérer cette métamorphoſe. On ne faiſait pas réflexion combien les abeilles ont d'averſion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur eſt contraire. La méthode de faire naître ainſi des abeilles ne pouvait réuſſir ; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile* dans ſon quatriéme chant des Géorgiques, dit que cette opération fut heureuſement faite par *Ariſtée* ; mais auſſi il ajoute que c'eſt un miracle, *mirabile monſtrum*.

C'eſt

C'eſt en rectifiant cet antique préjugé qu'il eſt raporté que *Samſon* trouva un eſſain d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ſes mains.

C'était encor une opinion vulgaire que l'aſpic ſe bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'enchanteur. Le Pſalmiſte ſe prête à cette erreur en diſant pſ. 58. *Tel que l'aſpic ſourd qui bouche ſes oreilles, & qui n'entend point les enchantements.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de ſe figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, ſubſiſte encor dans le petit peuple, ainſi que les influences de la Lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un ſang corrompu, & que ſi un homme aprochait de ſa femme dans ce temps critique, il faiſait néceſſairement des enfans lépreux & eſtropiés: cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique chapitre 20, condamne à mort l'homme & la femme qui ſe ſeront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'Eſprit ſaint veut bien ſe conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourriſſe pour meurir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perſuader la réſurrection, *Inſenſés, ne ſavez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour ſe vivifier?* on ſait bien aujourd'hui que le grain ne

ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever; s'il pourrissait, il ne léverait pas; mais alors on était dans cette erreur; & le St. Esprit daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que *St. Jérôme* appelle parler par œconomie.

Toutes les maladies de convulsions passèrent pour des possessions de diable, dès que la doctrine des diables fut admise. L'épilepsie chez les Romains comme chez les Grecs fut appellée le *mal sacré*. La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage, fut encor un mal dont la cause était ignorée; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lykantropes, chez les Grecs. L'Ecriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables chez les anciens Grecs étaient souvent tourmentés des furies; elles avaient réduit *Oreste* à un tel desespoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur; elles avaient poursuivi *Alcméon*, *Etéocle*, & *Polinice*. Les Juifs Hellénistes qui furent instruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des espèces de furies, des esprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les Saducéens ne reconnaissaient point de diables; mais les Pharisiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en pos-

poſſeſſion de chaſſer les diables, que nôtre Sauveur lui-même accuſé, ſelon *St. Matthieu*, de les chaſſer par les enchantements de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils triomphent des eſprits malins ?

Certes ſi les mêmes Juifs qui firent mourir *Jéſus* avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, ſi les Phariſiens chaſſaient en effet les diables, ils faiſaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur ; ils avaient le don que *Jéſus* communiquait à ſes diſciples ; & s'ils ne l'avaient pas, *Jéſus* ſe conformait donc au préjugé populaire, en daignant ſuppoſer que ſes implacables ennemis, qu'il appellait race de vipères, avaient le don des miracles, & dominaient ſur les démons. Il eſt vrai que ni les Juifs ni les Chrêtiens ne jouïſſent plus aujourd'hui de cette prérogative longtems ſi commune. Il y a toûjours des exorciſtes, mais on ne voit plus de diables, ni de poſſedés : tant les choſes changent avec le temps ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des poſſedés, & il eſt bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges néceſſaires pour élever un édifice divin ſont inutiles quand il eſt au comble. Tout a changé ſur la terre ; la vertu ſeule ne change jamais : elle eſt ſemblable à la lumière du ſoleil, qui ne tient preſque rien de la matiere connue, & qui eſt toûjours pure, toûjours immuable, quand tous les éléments ſe confondent ſans ceſſe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir ſon Auteur.

DES ANGES,

DES GENIES, DES DIABLES,

chez les anciennes Nations & chez les Juifs.

TOut a ſa ſource dans la nature de l'eſprit humain ; tous les hommes puiſſants, les Magiſtrats, les Princes avaient leurs meſſagers ; il était vraiſemblable que les Dieux en avaient auſſi. Les Caldéens & les Perſes ſemblent être les prémiers qui parlèrent des Anges. Les Parſis ignicoles qui ſubſiſtent encore, ont communiqué à l'auteur de la Religion des anciens Parſis, * les noms des Anges que les premiers Perſes reconnaiſſaient. On en trouve cent-dix-neuf, parmi leſquels ne ſont ni *Raphaël*, ni *Gabriel*, que les Perſes n'adoptèrent que longtems après. Ces mots ſont Caldéens ; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité ; car avant l'hiſtoire de *Tobie* on ne voit le nom d'aucun Ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perſes dans leur ancien catalogue qu'on trouve au devant du *Sadder*, ne comptaient que douze Diables ; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une choſe conſolante de reconnaître plus de génies bienfaiſants que de démons ennemis du genre humain.

On

* Hide, *de Religione veterum Perſarum.*

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs au lieu de Génies tutelaires eurent des Divinités secondaires, des Héros & des demi-Dieux. Au lieu de Diables ils eurent *Até*, *Erinnis*, les *Euménides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais Génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux Génies; & le mauvais eut toûjours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes: les Saints, les Rapides, les Forts, les Flammes, les Etincelles, les Députés, les Princes, les Fils de Princes, les Images, les Animés. Mais cette Hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du Canon Hébreu.

Ces Anges eurent toûjours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encor aujourd'hui, en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduisit *Tobie*. Les Anges qui apparurent à *Abraham*, à *Loth*, burent & mangèrent avec ces Patriarches; & la brutale fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les Anges de *Loth* avaient un corps. Il serait même difficile de comprendre comment les Anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée

de Dieu. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve*; il parle même au ſerpent; il ſe promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converſer avec *Abraham*, avec les Patriarches, avec *Moïſe*. Plus d'un commentateur a crû même que ces mots de la Genèſe, *faiſons l'homme à nôtre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des Etres de la terre était une faible reſſemblance de la forme de ſon Créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des Anges transformés en Diables, en Démons, ſoit le fondement de la Religion Juive & de la Chrètienne, il n'en eſt pourtant rien dit dans la Genèſe, ni dans la Loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèſe dit expreſſément qu'un ſerpent parla à *Eve* & la ſéduiſit. Elle a ſoin de remarquer que le ſerpent était le plus habile, le plus ruſé de tous les animaux; & nous avons obſervé que toutes les nations avaient cette opinion du ſerpent. La Genèſe marque encor poſitivement que la haine des hommes pour les ſerpents vient du mauvais office que cet animal rendit au genre humain; que c'eſt depuis ce tems là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraſer; & qu'enfin il eſt condamné pour ſa mauvaiſe action à ramper ſur le ventre, & à manger la pouſſière de la terre. Il eſt vrai que le ſerpent ne ſe nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il ſemble à nôtre curioſité que c'était là le cas d'apprendre aux hommes que ce ſerpent était un des

des Anges rebelles devenus Démons, qui venait exercer ſa vengeance ſur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'eſt aucun paſſage dans le Pentateuque dont nous puiſſions inférer cette interprétation, en ne conſultant que nos faibles lumières.

Sathan parait dans *Job* le maître de la Terre, ſubordonné à Dieu. Mais quel homme un peu verſé dans l'antiquité ne ſait que ce mot *Sathan* était Caldéen, que ce *Sathan* était l'*Arimane* des Perſes adopté par les Caldéens, le mauvais principe qui dominait ſur les hommes? *Job* eſt repréſenté comme un paſteur Arabe, vivant ſur les confins de la Perſe. Nous avons déja dit que les mots Arabes conſervés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des Arabes. *Flavian Joſephe*, qui ne le compte point parmi les livres du Canon Hébreu, ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet.

Les démons, les diables, chaſſés d'un globe du Ciel, précipités dans le centre de nôtre globe, & s'échapant de leur priſon pour tenter les hommes, ſont regardés depuis pluſieurs ſiècles comme les auteurs de nôtre damnation. Mais encor une fois, c'eſt une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'Ancien Teſtament. C'eſt une vérité de tradition.

Quelques commentateurs ont écrit que ce paſſage d'*Iſaïe*, *Comment es-tu tombé du ciel, ô* Lucifer, *qui paraiſſais le matin?* déſigne la chute des Anges, & que c'eſt *Lucifer* qui ſe déguiſa en ſerpent pour faire manger la pomme à *Eve* & à ſon mari.

Mais en vérité, une allégorie ſi étrangère reſſemble à ces énigmes qu'on faiſait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On expoſait, par exemple, un tableau repréſentant un vieillard & une jeune fille. L'un diſait, C'eſt l'hyver & le printems ; l'autre, C'eſt la neige & le feu ; un autre, C'eſt la roſe & l'épine, ou bien, C'eſt la force & la faibleſſe : & celui qui avait trouvé le ſens le plus éloigné du ſujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en eſt préciſément de même de cette application ſingulière de l'étoile du matin au Diable. *Iſaïe* dans ſon 14e. chap. en inſultant à la mort d'un Roi de Babilone, lui dit, *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les ſapins, les cèdres s'en ſont réjouïs. Il n'eſt venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur eſt-elle deſcendue au tombeau malgré le ſon de tes muſettes ? comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin*, Hélel, *toi qui preſſais les nations, tu es abbattue en terre !*

On a traduit cet *Hélel* en Latin par *Lucifer* : on a donné depuis ce nom au Diable, quoiqu'il y ait aſſurément peu de raport entre le diable &

(*a*) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoc* ait quelque antiquité, car on le trouve cité pluſieurs fois dans le Teſtament des douze Patriarches, autre livre Juif, retouché par un Chrêtien du premier ſiécle : & ce Teſtament des douze Patriarches eſt même cité par *St. Paul* dans ſa première épitre aux Theſſaloniciens, ſi c'eſt citer un paſ-

& l'étoile du matin. On a imaginé que ce Diable étant une étoile tombée du ciel, était un Ange qui avait fait la guerre à Dieu : il ne pouvait la faire lui ſeul, il avait donc des compagnons. La fable des géants armés contre les Dieux répandue chez toutes les nations, eſt ſelon pluſieurs commentateurs une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des Anges s'étaient ſoulevés contre leur Maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de *St. Jude*, où il eſt dit : „ *Dieu a gardé dans* „ *les ténèbres, enchaînés juſqu'au jugement du* „ *grand jour, les Anges qui ont dégénéré de leur* „ *origine, & qui ont abandonné leur propre de-* „ *meure....... Malheur à ceux qui ont ſuivi* „ *les traces de* Caïn....... *deſquels* Enoc, *ſep-* „ *tiéme homme après* Adam, *a prophétiſé, en di-* „ *ſant, Voici, le Seigneur eſt venu avec ſes mil-* „ *lions de Saints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoc* avait laiſſé par écrit l'hiſtoire de la chute des Anges. Mais il y a deux choſes importantes à obſerver ici. Premiérement, *Enoc* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoc* que cite *St. Jude*, eſt reconnu pour être forgé par un Juif. (*a*) Secondement, ce faux *Enoc*

paſſage que de le répéter mot pour mot. Le Teſtament du Patriarche *Ruben* porte au chap. 6. *La colère du Seigneur tomba enfin ſur eux* : & *St. Paul* dit préciſément les mêmes paroles. Au reſte, ces douzes Teſtaments ne ſont pas conformes à la Genèſe dans tous les faits. L'inceſte de *Juda*, par exemple, n'y eſt pas raporté de la

 même

Enoc ne dit pas un mot de la rébellion & de la chute des Anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ses *Egregori.*

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très belles filles; les Anges, les Veillants, Egregori, *en devinrent amoureux, & furent entrainés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animerent entr'eux; ils se dirent, Choisissons nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre.* Semiaxas *leur Prince dit, Je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent, Faisons serment d'exécuter nôtre dessein, & dévouons nous à l'anathême si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cent en nombre. Ils partirent ensemble du tems de* Jared, *& allèrent sur la montagne appellée* Hermonim *à cause de leur serment. Voici les noms des principaux:* Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel Hosampsich, Zaciel Parmar, Thausaël, Samiel, Tiriel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent soixante & dix de la création du Monde. De ce commerce nâquirent trois genres d'hommes, les géants Naphilim *&c.*

L'auteur de ce fragment écrit de ce stile qui semble appartenir aux premiers tems; c'est la mê-

même manière. *Juda* dit qu'il abusa de sa belle-fille étant yvre. Le testament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens au lieu de cinq;

même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages; il n'oublie pas les dattes; point de réfléxions, point de maximes, c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixiéme chapitre de la Genèſe: *Or en ce tems il y avait des géants ſur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puiſſants du ſiécle.*

Le livre d'*Enoc* & la Genèſe ſont entiérement d'accord ſur l'accouplement des Anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géants qui en nâquit. Mais ni cet *Enoc*, ni aucun livre de l'Ancien Teſtament, ne parle de la guerre des Anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'Enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Il n'eſt queſtion des eſprits malins & du Diable que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre Juif, & dans l'avanture de *Tobie*. Le diable *Aſmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable Juif, mais Perſan. *Raphaël* l'alla enchainer dans la haute Egypte; mais il eſt conſtant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de

cinq; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux ſens. Au reſte, tous ces Patriarches ſe repentent dans ce teſtament d'avoir vendu leur frère *Joſeph*.

de l'ame & un enfer, & ce fut quand la ſecte des Phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Eve* fût un diable, un Ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chute des Anges devenus Diables; mais nous ne ſavons où en trouver l'origine.

On appella Diables *Belzebuth*, *Belphégor*, *Aſtaroth*; mais c'étaient d'anciens Dieux de Sirie. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzebuth*, ou *Bel-ſe-buth*, ſignifiait le Seigneur qui préſerve des inſectes. Le Roi *Okoſias* même l'avait conſulté comme un Dieu, pour ſavoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit, *N'y a-t-il point de Dieu en Iſraël, pour aller conſulter le Dieu d'Accaron?*

Aſtaroth était la Lune, & la Lune ne s'attendait pas à devenir Diable.

L'Apôtre *Jude* dit encor *que le diable ſe querella avec l'ange* Michael *au ſujet du corps de* Moïſe. Mais on ne trouve rien de ſemblable dans le canon des Juifs. Cette diſpute de *Michael* avec le Diable n'eſt que dans un livre apocriphe intitulé, *Analipſe de Moïſe*, cité par *Origène* dans le troiſiéme livre de ſes principes.

Il eſt donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de Diables juſques vers le tems de leur captivité à Babylone. Ils puiſèrent cette doctrine chez les Perſes, qui la tenaient de *Zoroaſtre*.

Il

Il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme & la mauvaiſe foi qui puiſſent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la Religion ne doit pas s'effrayer des conſéquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais Génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenſes, & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple Juif. Nôtre ſainte Religion a conſacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, eſt devenu par la Révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES NATIONS,

OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

LEs Livres ſacrés n'ayant jamais décidé ſi les Juifs avaient été les maîtres ou les diſciples des autres peuples, il eſt permis d'examiner cette queſtion.

Philon dans ſa rélation de ſa miſſion auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Iſraël* eſt un terme Caldéen, que c'eſt un nom que les Caldéens donnèrent aux juſtes conſacrés à Dieu, qu'*Iſrael* ſignifie *voyant Dieu.* Il parait donc prouvé par cela ſeul que les Juifs n'appellèrent *Jacob Iſraël*, qu'ils ne ſe donnèrent le nom d'*Iſ-*

raëli-

raëlites, que lorſqu'ils eurent quelque connaiſſance du Caldéen. Or ils ne purent avoir connaiſſance de cette langue que quand ils furent eſclaves en Caldée. Eſt-il vraiſemblable que dans les deſerts de l'Arabie pétrée, ils euſſent apris déja le Caldéen ?

Flavian Joſephe, dans ſa réponſe à *Appion*, à *Liſimaque* & à *Molon* (liv. 2. ch. 5.) avoue en propres termes, *que ce ſont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à ſe faire circoncire*, *comme* Hérodote *le témoigne*. En effet, ſerait-il probable que la nation antique & puiſſante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de ſon aveu ne fut circoncis que ſous *Joſué* ?

Les Livres ſacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïſe* avait été nourri dans les ſciences des Egyptiens, & ils ne diſent nulle part que les Egyptiens ayent jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut bâtir ſon temple & ſon palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au Roi de Tyr ? il eſt dit même qu'il donna vingt villes au Roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était ſans doute payer bien chérement, & le marché eſt étrange ; mais jamais les Tyriens demandèrent-ils des artiſtes Juifs ?

Le même *Joſephe* dont nous avons parlé avoue que ſa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut longtems aucun commerce avec les autres nations*, qu'elle fut *ſur-tout inconnue des Grecs*, *qui connaiſſaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner* (ajoute-t-il liv. 1er ch. 5.) que *nôtre nation*

nation éloignée de la mer, & ne se piquant point de rien écrire, ait été si peu connue ?

Lorsque le même *Josephe* raconte avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le Roi *Ptolomée Philadelphe* acheta une traduction Grecque des livres Juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Aléxandrie, *Josephe*, dis-je, ajoute que *Démétrius de Phalère*, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son Roi, demanda à l'un des traducteurs, comment il se *pouvait faire qu'aucun historien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des loix Juives ?* le traducteur répondit : *Comme ces loix sont toutes divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire en ont été châtiés de Dieu.* Théopompe *voulant en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit durant trente jours ; mais ayant reconnu dans un songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choses divines, & en faire part aux prophanes,* * *il appaisa la colère de Dieu par ses prières, & rentra dans son bon sens.*

Théodecte *poëte Grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos Livres saints, devint aussi-tôt aveugle, & ne recouvra la vuë qu'après avoir reconnu sa faute.*

Ces deux contes de *Josephe* indignes de l'histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction Grecque des livres Juifs ; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une

* *Josephe* hist. des Juifs, liv. 12. ch. 2.

une autre langue, c'était ſans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaitre. Mais au moins *Joſephe* en rapportant ces deux hiſtoriettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaiſſance des livres de ſa nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres Grecques; on les appella les Juifs Helléniſtes. Il eſt donc indubitable que les Juifs depuis *Alexandre* prirent beaucoup de choſes des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Aſie mineure, & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS.

Commencements de leur Empire & de leur Religion : leur tolérance.

LEs Romains ne peuvent point être comptés parmi les nations primitives. Ils ſont trop nouveaux. Rome n'exiſte que ſept cent cinquante ans avant notre Ere vulgaire. Quand elle eut des rites & des loix, elle les tint des Toſcans & des Grecs. Les Toſcans lui communiquèrent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur des obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux dont on augurait les changemens de l'athmoſphère. Il ſemble que toute

toute ſuperſtition ait une choſe naturelle pour principe, & que bien des erreurs ſoient nées d'une vérité dont on abuſe.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des loix & des Dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; auſſi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire du temps des Rois & des premiers Conſuls, n'était pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par ce nom de Roi, des Monarques tels que *Cyrus* & ſes ſucceſſeurs. Le Chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, & chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers Rois de Rome étaient des Capitaines de Flibuſtiers.

Si l'on en croit les hiſtoriens Romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le beſoin qui le portait à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes; il ſe ſoutint étant toûjours en guerre; & enfin, au bout de quatre ſiécles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les ſoumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golphe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toûjours juſqu'au tems de *Sylla*. Cet amour de la patrie conſiſta pendant plus de quatre cent ans, à rapporter à la maſſe commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'eſt la vertu des voleurs. Aimer la patrie

trie c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le ſein de la République il y eut de très grandes vertus. Les Romains policés avec le tems, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les Législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraiſſent dans les premiers tems de leurs Républiques une nation ſupérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne ſortent des repaires de leurs ſept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur ſervent de drapeaux, que pour piller des villages voiſins. Ceux-là au contraire ne ſont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volſques, les Antiates. Les Grecs repouſſent les armées innombrables du grand Roi de Perſe, & triomphent de lui ſur terre & ſur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, juſques vers le tems de *Scipion l'Africain*.

J'obſerverai ici ſur leur Religion deux choſes importantes; c'eſt qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs; & qu'au fond le Sénat & les Empereurs reconnurent toûjours un Dieu ſuprême, ainſi que la plupart des Philoſophes, & des poëtes de la Grèce.

La tolérance de toutes les Religions était une Loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penſer comme lui? mais

mais quand un peuple eſt raſſemblé, quand la Religion eſt devenue une Loi de l'Etat, il faut ſe ſoumettre à cette Loi. Or les Romains par leurs loix adoptèrent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déja remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent; *ſeparatim nemo habeſſit Deos neve advenas niſi publicè adſcitos :* que perſonne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux ſans la ſanction publique. On donna cette ſanction à pluſieurs cultes; tous les autres furent tolérés. Cette aſſociation de toutes les Divinités du Monde, cette eſpèce d'hoſpitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de Religion. C'était bien aſſez que l'ambition, la rapine verſaſſent le ſang humain, ſans que la Religion achevât d'exterminer le monde.

Il eſt encor très remarquable que chez les Romains on ne perſécuta jamais perſonne pour ſa maniére de penſer. Il n'y en a pas un ſeul exemple depuis *Romulus* juſqu'à *Domitien*, & chez les Grecs il n'y eut que le ſeul *Socrate*.

Il eſt encor inconteſtable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu ſuprême. Leur *Jupiter* était le ſeul qu'on regardât comme le maitre du tonnerre, comme le ſeul que l'on nommât le Dieu très grand & très bon, *Deus optimus maximus.* Ainſi de l'Italie à l'Inde &

à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu ſuprême & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaiſſance d'un Dieu, à cette indulgence univerſelle, qui ſont partout le fruit de la raiſon cultivée, ſe joignit une foule de ſuperſtitions, qui étaient le fruit ancien de la raiſon commencée & erronée. On ſait bien que les poulets ſacrés, & la Déeſſe *Pertunda*, & la Déeſſe *Cloacina*, ſont ridicules.

Pourquoi les vainqueurs & les légiſlateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces ſotiſes? C'eſt qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple & qu'elles ne nuiſaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul Emiles*, les *Cicerons*, les *Catons*, les *Céſars* avaient autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mords que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche, juſqu'à-ce qu'une autre ſuperſtition vienne la détruire, & que la politique profite de cette ſeconde erreur, comme elle a profité de la première.



QUES-

QUESTIONS
SUR LES CONQUÊTES
DES ROMAINS,
ET LEUR DECADENCE.

POurquoi les Romains qui n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit ſous *Romulus*, devinrent-ils avec le tems les plus grands conquérans de la terre ? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu ſix cent trente mille ſoldats en ſortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient ſous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir ſeulement Tyr & Sidon dans leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer ? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toujours dans l'eſclavage ? Ils avaient tout l'entouſiaſme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans ; le Dieu des armées était toujours à leur tête ; & cependant ce ſont les Romains éloignés d'eux de dix-huit cent milles, qui viennent à la fin les ſubjuguer & les vendre au marché.

N'eſt-il pas clair (humainement parlant & ne conſidérant que les cauſes ſecondes) que ſi les Juifs qui eſpéraient la conquête du Monde,

ont été presque toûjours asservis, ce fut leur faute ? Et si les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence ? Je demande très-humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains pendant plus de quatre cent cinquante ans ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à *Pirrhus*.

Alors toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cent années à se donner enfin un Empire à peu près aussi vaste que celui qu'*Aléxandre* conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toûjours à combattre des nations belliqueuses, & qu'*Alexandre* eut à faire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet Empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* & sous ses successeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie du tems de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire les peuples du

Nord,

Nord, déchireraient l'Empire lorſqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faibleſſe des Empereurs, les factions de leurs miniſtres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne Religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles ſanglantes élevées dans le Chriſtianiſme, les diſputes théologiques ſubſtituées au maniement des armes, & la molleſſe à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les ſoldats, tout appellait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la République guerrière, & qui accablèrent Rome languiſſante, ſous des Empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorſque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inondèrent l'Empire Romain, quelles meſures les deux Empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de *l'Omooſios* à *l'Omouſios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les perſécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Neſtorius* Patriarche de Conſtantinople, qui eut d'abord un grand crédit ſous *Théodoſe ſecond*, obtint de cet Empereur qu'on perſécutat ceux qui penſaient qu'on devait rebatiſer les Chrétiens apoſtats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Paque le 14. de la lune de Mars, ceux qui ne faiſaient pas plonger trois fois les batiſés ; enfin il tourmenta tant les Chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos* ; ſes ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Theotokos*, & qui ſans doute avaient raiſon, puiſque le Concile d'E-

phèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les Barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui au commencement du cinquiéme siécle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? Comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'Empire d'Orient & celui d'Occident ? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquète ? Les Historiens de ces temps-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous dévelopent point ce mystère ; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été Général d'armée sous *Théodose premier*, Prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène* ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodose* soudoyait *Alaric* & ses Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius* fils de *Théodose* fut sur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc son tributaire pour aller tomber sur *Honorius* & sur Rome.

Honorius avait pour Général le célèbre *Stilicon*, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déja arrêté les efforts des Barbares. *Honorius* sur de simples soupçons lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner *Stilicon* que de battre *Alaric*.

Cet

Cet indigne Empereur retiré à Ravenne, laissa le Barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siége devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soye, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité. Il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un Empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les habitants du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les Empereurs d'Orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que *Théodose second* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proye de quiconque voulut y entrer. Ce fut là le fruit de la politique forcée de *Constantin*, qui avait transféré l'Empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des Etats? Qui aurait prédit à *Auguste* qu'un jour le Capitole serait occupé par un prêtre d'une Religion tirée de la Religion Juive, aurait bien étonné *Auguste*. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la Ville des *Scipions* & des *Césars*? c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est

rendu le maître preſque ſans effort, comme les Evêques d'Allemagne vers le treiziéme ſiècle devinrent Souverains des peuples dont ils étaient Paſteurs.

Tout événement en amène un autre auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome ni pour les Princes Goths, ni pour des Evêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs; & *Conſtantin* n'avait pas bâti Conſtantinople pour *Mahomet ſecond.*

DES PREMIERS PEUPLES QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE, ET DES FABLES DES PREMIERS HISTORIENS.

IL eſt inconteſtable que les plus anciennes annales du monde ſont celles de la Chine. Ces annales ſe ſuivent ſans interruption toutes circonſtanciées; toutes ſages, ſans aucun mélange de merveilleux, toutes apuyées ſur des obſervations aſtronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encor à pluſieurs ſiècles au delà, ſans dattes préciſes à la vérité, mais avec cette vraiſemblance qui ſemble approcher de la certitude. Il eſt bien probable que des nations puiſſantes, telles que

que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Siriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errants doivent être les derniers qui ayent écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conserver, parce qu'ils ont peu de besoins, peu de loix, peu d'événements, qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encor moins, une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques régistres très sommaires, qui sont conservés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'est qu'au bout de plusieurs siécles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces régistres informes, & cette première histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtiéme Olimpiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius Pictor*, le plus ancien historien des Romains, n'écrivit que du tems de la seconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or si ces deux nations, les plus spirituelles de

de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire, ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant *Grégoire de Tours*, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment ſur la neige, ou des Troglodites qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errants & voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, ayent eu des *Thucidides* & des *Xénophons* ? peuvent-ils ſavoir quelque choſe de leurs ancètres ? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les arts dont ils étaient privés ?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Eſquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de pluſieurs ſiècles, remplies des plus étonnants faits d'armes, & d'une ſuite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne ſe moqueroit-on pas de ces pauvres ſauvages ? Et ſi quelques perſonnes amoureuſes du merveilleux ou intéreſſées à le faire croire, donnaient la torture à leur eſprit pour rendre ces ſotiſes vraiſemblables, ne ſe moqueroit-on pas de leurs efforts ? & s'ils joignaient à leur abſurdité l'inſolence d'affecter du mépris pour les ſavants, & la cruauté de perſécuter ceux qui douteraient, ne ſeraient-ils pas les plus exécrables des hommes ? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoſes de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me bruler ſi je lui fais des objections, comment dois-je en uſer avec ce Siamois ?

Les

Les hiſtoriens Romains nous content à la vérité, que le Dieu *Mars* fit deux enfans à une Veſtale, dans un ſiécle où l'Italie n'avait point de Veſtale ; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déja vû ; que *Caſtor* & *Pollux* combattirent pour les Romains ; que *Curtius* ſe jetta dans un goufre, & que le goufre ſe referma ; mais le Sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le Capitole.

Il y a dans l'hiſtoire Romaine des événements très poſſibles, qui ſont très peu vraiſemblables. Pluſieurs ſavants hommes ont déja révoqué en doute l'avanture des oyes qui ſauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruiſit entiérement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live* ; mais *Polybe* plus ancien que *Tite-Live* & plus homme d'Etat, dit préciſément le contraire ; il aſſure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous, de *Tite-Live* ou de *Polybe* ? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du ſupplice de *Régulus*, qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer ? Ce genre de mort eſt aſſurément unique. Comment ce même *Polybe* preſque contemporain, *Polybe* qui était ſur les lieux, qui a écrit ſi ſupérieurement

la

la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois ? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbarement le droit des gens avec *Régulus*, dans le tems que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pu se venger ?

Enfin, *Diodore de Sicile* rapporte dans un de ses fragments, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le Sénat Romain les reprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage ? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le tems ; la haine contre Carthage lui donna cours ; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux sur les premiers tems de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoutant ; du moins il est bien difficile de croire l'avanture de *Childeric* & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin*, & d'un Capitaine Romain élu Roi des Francs qui n'avaient point encor de Rois.

Grégoire de Tours est nôtre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après *Grégoire* furent-ils plus éclairés & plus véridiques ? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins

aſſaſſins qui leur avaient donné des terres ? Ne chargèrent-ils jamais d'oprobres des Princes ſages qui ne leur avaient rien donné ?

Je ſais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Viſigots qui régnèrent en Eſpagne. On voit autant de meurtres, autant d'aſſaſſinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierris*, des *Childeberts*, des *Chilperics* & des *Clotaires*, que dans celles des Rois de *Juda* & d'*Iſraël*. Rien n'eſt aſſurément plus ſauvage que ces tems barbares ; cependant n'eſt-il pas permis de douter du ſupplice de la Reine *Brunehaut* ?

Elle était âgée de près de quatre-vingt ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait ſur la fin du huitiéme ſiécle, cent-cinquante ans après la mort de *Brunehaut*, (& non pas dans le ſeptiéme ſiécle, comme il eſt dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impreſſion) : *Frédegaire*, dis-je, nous aſſure que le Roi *Clotaire*, Prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la Reine *Brunehaut* ſur un chameau autour de ſon camp, enſuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomtée, qui la traina vivante ſur les chemins, lui fracaſſa la tête ſur les cailloux, la mit en piéces ; après quoi elle fut brulée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomtée, une Reine de quatre-vingt ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale,

vale, ne ſont pas des choſes bien communes.

Il eſt peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiſſent tenir à une queue, & qu'on ſoit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuſe attention d'inhumer *Brunehaut* dans un tombeau à Autun, après l'avoir brulée dans un camp? Les moines *Frédegaire* & *Aimoin* le diſent, mais ces moines ſont-ils des *de Thou* & des *Humes* ?

Il y a un autre tombeau érigé à cette Reine au quinziéme ſiécle dans l'Abbaye de *St. Martin d'Autun* qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce ſépulcre un reſte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomtée. C'eſt dommage qu'on n'y ait pas trouvé auſſi la corne du chameau ſur lequel on avait fait monter la Reine. N'eſt-il pas poſſible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car au 15e. ſiècle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange avanture ſi mal conſtatée ? Il eſt vrai que *Paſquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la Sibylle.*

Tous ces ſiècles de barbarie ſont des ſiècles d'horreur & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? Ils étaient preſque les ſeuls qui ſuſſent lire & écrire, lorſque *Charlemagne* ne ſavait pas ſigner ſon nom. Ils nous ont inſtruit de la datte de quelques grands événements. Nous croyons avec eux que

que *Charles Martel* battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cent ſoixante mille dans la bataille, en vérité c'eſt beaucoup.

Ils diſent que *Clovis*, ſecond du nom, devint fou; la choſe n'eſt pas impoſſible; mais que Dieu ait affligé ſon cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de *St. Denis* dans l'Egliſe de ces moines pour le mettre dans ſon oratoire, cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'hiſtoire de France, ou plutôt de l'hiſtoire des Rois Francs & de leurs Maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment ſupporter les menſonges groſſiers dont elle eſt pleine? On y aſſiége continuellement des villes & des fortereſſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, & par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous *Henri l'Oiſeleur*, vers l'an neuf cent vingt, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces tems-là ſont autant de fables, & qui pis eſt, de fables ennuieuſes.



DES

DES LEGISLATEURS QUI ONT PARLÉ AU NOM DES DIEUX.

TOut Législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses loix, était visiblement un blasphémateur, & un traitre; un blasphémateur, puisqu'il calomniait les Dieux; un traitre, puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de loix, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous : *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance; tu ne raviras pas la femme de ton frère; tu ne mentiras pas pour lui nuire; tu l'aideras dans ses besoins pour mériter d'en être secouru à ton tour* : voilà les loix que la nature a promulguées du fond des isles du Japon aux rivages de nôtre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa* n'avaient besoin que *Jupiter* vint au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié; Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité; tu veux me tromper, si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous

nous ſavons tous ; tu veux ſans doute la faire ſervir à quelqu'autre uſage : tu veux te prévaloir de mon conſentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon conſentement à ton uſurpation : je te défère au peuple comme un tyran qui blaſphème.

Les autres loix ſont les politiques : loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établiſſent des Ephores, tantôt des Conſuls, des Comices par Centuries, ou des Comices par Tribus, un Aréopage ou un Sénat, l'Ariſtocratie, la Démocratie ou la Monarchie. Ce ſerait bien mal connaître le cœur humain, de ſoupçonner qu'il ſoit poſſible qu'un Légiſlateur profane eût jamais établi une ſeule de ces loix politiques au nom des Dieux, que dans la vuë de ſon intérêt. On ne trompe ainſi les hommes que pour ſon profit.

Mais tous les Légiſlateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier ſuplice ? Non ; de même qu'aujourd'hui dans les aſſemblées des Magiſtrats, il ſe trouve toûjours des ames droites & élevées, qui propoſent des choſes utiles à la ſociété, ſans ſe vanter qu'elles lui ont été révélées, de même auſſi parmi les Légiſlateurs il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des loix admirables, ſans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le Sénat Romain qui donna des loix à l'Europe, à la petite Aſie & à l'Afrique, ſans les tromper ; & tel de nos jours a été *Pierre le Grand*, qui eût pu en impoſer à ſes ſujets plus facilement

 qu'*Her-*

qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

Le reste manque. L'éditeur n'a rien osé ajouter au manuscrit de ...... S'il retrouve la suite, il en fera part aux amateurs de l'histoire.



DOUTES

DOUTES NOUVEAUX

SUR

LE TESTAMENT

ATTRIBUÉ AU

CARDINAL DE RICHELIEU.

Quoique ce morceau de Littérature ne ſoit point analogue à ce qui précède, on croit devoir l'inſérer ici, parce qu'il n'a été connu que longtems après la publication d'autres piéces rélatives à ce ſujet, avec leſquelles il eût plus naturellement trouvé ſa place.



DOUTES NOUVEAUX SUR LE TESTAMENT ATTRIBUÉ AU CARDINAL DE RICHELIEU.

LOrſque Monſieur de *Foncemagne* en 1750. écrivit pour ſoutenir l'autenticité du *Teſtament politique*, voici ce qu'on lui répondit, & ce qui ne fut pas imprimé, parce que l'auteur de cette réponſe voyagea hors de ſa patrie.

UN Académicien connu de ſes amis par la douceur de ſes mœurs, & du public par ſes lumières, a écrit contre mon ſentiment.

Son ouvrage eſt plein de cette ſageſſe & de cette politeſſe que ſon titre annonce. Tout homme doit ſe défier de ſon opinion, lorſqu'il eſt repris par un tel critique.

Mon illuſtre adverſaire employe toute la ſagacité de ſon eſprit à prouver que ce Teſtament politique attribué au Cardinal de *Richelieu*, eſt en effet de ce grand Miniſtre. On voit (ce qui

eſt aſſez commun) qu'il tâche de croire, & qu'il doute. Il a trop d'eſprit & trop de raiſon pour ne pas apercevoir les contradictions, les erreurs, les anacroniſmes, dont ce livre eſt rempli : il ſait ſans doute mieux que moi que les grands hommes ne diſent jamais d'inepties. Voilà pourquoi il avouë, après s'être tourné de tous les côtés, que le Cardinal de *Richelieu* n'a dicté ni écrit tout l'ouvrage, & qu'il en a confié la rédaction à des ouvriers ſubalternes. Je n'en veux pas davantage. Avouer qu'un Teſtament politique deſtiné par un premier Miniſtre à un Roi, un ouvrage qui devait être ſi ſecret, eſt cependant de pluſieurs mains, c'eſt avouer qu'il n'eſt pas du premier Miniſtre.

Si j'avais l'honneur d'entretenir ce ſage adverſaire qui ſait douter, je lui dirais, Avouez qu'au fond vous ne croyez pas qu'il y ait un mot du Cardinal dans ce Teſtament; penſez-vous de bonne foi que le Chevalier *Walpole* ſe fût aviſé d'écrire un catéchiſme de politique pour le Roi *George premier*? l'idée ſeule vous en parait ridicule. Examinez la ſituation où était le Cardinal de *Richelieu* avec *Louïs XIII.*, & vous conviendrez peut-être que la ſeule penſée de faire un pareil livre pour l'uſage de ce Monarque était cent fois plus déplacée.

Songez que *Louïs XIII.* toûjours malade était menacé d'une mort prochaine; ſongez que le Cardinal de *Richelieu* penſait à faire exclure de la Régence le frère unique du Roi; ſongez au caractère d'un ambitieux; & voyez s'il eſt dans ſon cœur de s'occuper de principes d'éducation,

de

de parler des vitres de la ſainte Chapelle de Paris, des trois ſentences requiſes pour punir les Clercs; d'intituler un chapitre, *du règne de Dieu*; de recommander la chaſteté, & à qui? à un Monarque infirme âgé de quarante ans, auquel on eſpère ſurvivre: (car en 1639. & au commencement de 1640. le Cardinal de *Richelieu* ſe portait bien encore, & vous ſavez juſqu'où il pouſſa ſes eſpérances.)

Je ne veux que cette ſeule raiſon. Le Teſtament fut-il auſſi bien fait qu'il l'eſt mal? fut-il en effet ce qu'il n'eſt point du tout, (un vrai Teſtament politique?) fut-il un dévelopement ſage & profond de la conduite que *Louïs XIII.* devait tenir avec toutes les Puiſſances de l'Europe, avec ſes alliés & ſes ennemis, dans la criſe la plus violente, avec ſa femme, avec ſon frère, avec les Princes de ſon ſang, & ſes Généraux & ſes Miniſtres? en un mot l'ouvrage fut-il digne du Cardinal de *Richelieu*? j'oſerais croire encor qu'il n'en eſt point l'auteur. Je vous dirais qu'il n'eſt pas dans la vraiſemblance qu'*Agrippa* faſſe un tel Teſtament politique pour *Auguſte*, ni *Séjan* pour *Tibère*, ni *la Trimouille* pour *Charles VII.*, ni *George d'Amboiſe* pour *Louïs XII*, ni *Volſey* pour *Henri VIII.*, ni *Bukingham* pour *Jacques I.*, ni *Olivarès* pour *Philippe IV.*, ni enfin *Richelieu* pour *Louïs XIII.* Un Miniſtre dit à ſon Maître de vive voix tout ce qu'il croit important, & ſurtout il ne fait point de Teſtament pour lui dire des choſes vagues, inutiles & fauſſes.

Scilicet is magnis labor eſt, ea cura potentes Sollicitat.

Ces ſortes de livres ſont d'ordinaire le partage des politiques oiſifs. Quand le Duc de *Sully* dans ſa retraite fit compoſer ſes mémoires par ſes ſecretaires, il ne donna point de leçons d'enfant à *Louïs XIII.*

Vous avez beau employer toutes les reſſources de vôtre eſprit, vous avez beau recueillir quelques maximes éparſes dans le Teſtament politique pour tâcher de les faire regarder comme des émanations de l'ame du Cardinal de *Richelieu.*

Eh Monſieur, vous ſavez mieux que moi, que *Balzac*, *Sirmond*, *Chapelain*, *Silhon*, *Sériſi* en ont débité dix fois davantage. Depuis quand les lieux communs ſont-ils un ſi grand mérite? ne trouve-t-on pas des maximes partout? J'ouvre le prétendu Teſtament de *Louvois* dont *Courtils* eſt l'auteur; j'y vois:

L'exemple tient très ſouvent lieu de raiſon. Il eſt de la prudence de faire place au torrent, il perd ſa rapidité dans ſa courſe. Qui veut s'élever trop haut attire l'envie de ſes égaux & la haine de ſes ſupérieurs. Il y en a cent de cette eſpèce. On en trouve dans le Teſtament ridicule du Cardinal *Alberoni*, & dans celui du Maréchal de *Belle-Isle.* Je ſuppoſe que quelques-unes des maximes & des anecdotes qui ſont dans le livre attribué au Cardinal, ayent été en effet recueillies de ſa bouche; s'enſuivra-t-il qu'on doive lui attribuer l'ouvrage? faut-il d'ailleurs de ſi grands efforts de génie pour rappeller

peller quelques petites anecdotes, quelques circonſtances de la vie privée d'un Prince, d'un Miniſtre, & pour ſavoir les appliquer ? n'eſt-ce pas un artifice commun pratiqué non-ſeulement par tous ceux qui ſe ſont aviſés de forger des Teſtamens politiques, mais par les auteurs de tous les faux mémoires dont nous ſommes inondés ?

Vous avez déterré comme moi un miſérable manuſcrit plein d'antithèſes & d'hyperboles, digne du pedant *Granger*, intitulé *Teſtamentum politicum.* Il parait que cette rapſodie pouvait annoncer à toute force un ouvrage plus étendu, & de là vous inférez que le Cardinal de *Richelieu* pourrait bien avoir part à cet ouvrage plus étendu, & que c'eſt ſon Teſtament politique ! A quoi eſt-on réduit en tout genre, quand on veut prouver ce qui eſt improbable ?

Nous pouvons, Monſieur, mettre au rang des menſonges imprimés, le petit traité du Capucin Joſeph, *de l'unité du Miniſtre*, préſenté à *Louïs XIII.*

De bonne foi penſez-vous qu'un Capucin ait donné un mémoire au Roi, par lequel il lui enſeignait qu'il falait qu'un Roi *crût en tout ſon premier Miniſtre, qu'il ne crût rien contre ſon premier Miniſtre, qu'il révélât à ſon premier Miniſtre tout ce qu'on lui dirait contre lui, qu'il comblât d'honneurs & de biens ſon premier Miniſtre, qu'il donnât une autorité ſans bornes à ſon premier Miniſtre ?* Eſt-il bien vraiſemblable qu'un grand homme ſe ſoit ſervi auprès d'un Maître très défiant d'un artifice ſi groſſier ? Si un Capucin

pucin ami de vôtre maître d'hôtel venait vous préſenter un pareil mémoire, vous renverriez le Capucin dans ſon couvent, & vous pourriez bien vous défaire de vôtre maître d'hôtel.

Souffrez qu'après avoir fait avec vous ces petites réflexions, & avoir juſqu'ici écrit en critique ſur cette matière, j'oſe vous parler à préſent en citoyen.

Parmi les maximes très triviales dont le Teſtament politique eſt plein, il y en a de fort dures. Parmi les conſeils qu'on oſe y donner, il y en a de bien violens. L'auteur du Teſtament a cru qu'en faiſant parler le Cardinal de *Richelieu* il falait le faire parler en homme d'une ſévérité outrée, comme *Corneille* en mettant les anciens Romains ſur le théâtre leur a donné quelquefois plus d'orgueil & de férocité qu'ils n'en avaient, ou plutôt comme un domeſtique parle ſouvent avec fierté au nom de ſon maitre.

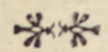
Mais, Monſieur, quel ſervice rendrait-on aux hommes en voulant mettre ſous le nom d'un Prètre, d'un Evèque, d'un grand Miniſtre des maximes impitoyables ? Nous vivons ſous un Roi doux, bienfaiſant, indulgent; mais il ſe peut faire que dans la ſuite des ſiécles la nation ait des Souverains moins remplis d'humanité. Ne ſeront-ils pas encouragés à la dureté, à l'abus de la ſuprême puiſſance, quand ils croiront que le plus grand Miniſtre de l'Europe a conſeillé à ſon Maître de ne point pardonner, de dépouiller tous les Magiſtrats qui conſument leur vie à étudier & à maintenir les loix, qui exercent une des plus nobles fonctions

tions de la Royauté, & qui n'ont d'autre récompenſe de leurs travaux que leurs travaux mêmes ; de les dépouiller, dis-je, de leurs droits & de leurs privilèges, enfin de faire payer la taille aux Parlemens, aux Chambres des comptes, au grand Conſeil &c. & d'enrôler la Nobleſſe comme des payſans ? Ces deux propoſitions, auſſi tyranniques qu'extravagantes, n'auraient-elles pas dû ſuffire pour déciller les yeux ?

Non ſeulement je vous ſoumets, Monſieur, toutes les raiſons que j'ai alléguées, mais j'en appelle à toutes celles que vôtre bon eſprit vous fournit ; je reclame l'intérêt du genre humain. Remercions à jamais le juſte, le modéré, l'élégant Précepteur du Duc de Bourgogne, d'avoir écrit le *Télémaque*, & ſouhaitons que le Cardinal de *Richelieu* n'ait point écrit ce Teſtament.

Vous avez un cœur digne de vôtre génie : que l'un & l'autre s'uniſſent pour daigner m'éclairer ſi je me trompe.

Monſieur de *Foncemagne* a travaillé depuis à m'éclairer ; il a cherché partout des copies du Teſtament politique ; il a fait réimprimer ce célèbre ouvrage, & l'a rendu encor plus célèbre par ſes remarques. Je prens la liberté de lui demander de nouvelles inſtructions ; & j'entre en matière.



Nou-

Nouveaux doutes ſur l'autenticité du Teſtament politique attribué au Cardinal de Richelieu, & ſur les remarques de Monſieur de Foncemagne.

Objection.

IL eſt dit dans la préface du Teſtament politique du Cardinal *de Richelieu* nouvellement imprimé à Paris chez *le Breton* 1764.

„ Mr. de *Voltaire* attaqua le Teſtament politique en 1749. dans une courte diſſertation „ intitulée, *Des menſonges imprimés*, *&c.* Le „ paradoxe qu'il voulait établir trouva des con„ tradicteurs. Entre les écrits qui furent publiés, „ on diſtingua celui qui portait le titre de *Let„ tre ſur le Teſtament politique*; lettre polie & „ ſolide, dans laquelle Mr. de *Voltaire* ne put „ avoir à ſe plaindre que de la force des preu„ ves qu'on lui oppoſait.

Réponſe.

L'opinion de Mr. de *V.* bien loin d'être un paradoxe, eſt l'opinion d'*Auberi*, hiſtoriographe du Cardinal de *Richelieu*, & penſionné de la Ducheſſe d'*Aiguillon* ſa niéce. C'eſt l'opinion de *Gui Patin*, de *Richard*, de *Le Vaſſor*; c'eſt le ſentiment d'*Ancillon*, de l'auteur très inſtruit déguiſé ſous le nom de *Vigneul*,

gneul, du Père d'*Avrigny* auteur des excellens mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du 17e. ſiécle, du judicieux & profond *Le Clerc*, & enfin du ſage & ſavant *la Monoye.*

Quelle autorité plus forte que celle d'*Auberi*, qui écrivait ſous les yeux de la niéce du Cardinal, de ſa niéce chérie, dépoſitaire de tous ſes ſentimens & de tous ſes papiers ? Serait-il poſſible que l'écrivain de la vie du Cardinal eût ſuprimé un fait auſſi eſſentiel que celui du Teſtament politique qui devait avoir été préſenté à *Louïs XIII.* par la famille du Cardinal, & dont une copie autentique devait être entre les mains de cette Ducheſſe ? Ne lui aurait-elle pas fait voir ce fameux Teſtament ? Ne lui aurait-elle pas dit, Comment oubliez-vous un ouvrage ſi intéreſſant, ſi public, & qu'on croit ſi glorieux pour mon oncle ? Mr. de *Foncemagne* ſait aſſez du moins que c'eſt ainſi qu'en aurait uſé une troiſiéme Ducheſſe d'*Aiguillon*, non moins célèbre que les deux autres par tout ce qui peut mériter l'eſtime & les hommages du public.

Non ſeulement *Auberi* ne parle point de ce Teſtament dans cette hiſtoire, mais voici comme il s'exprime dans celle du Cardinal *Mazarin.* *
„ On a imprimé ces derniers jours (c'eſt-„ à-dire en 1688.) un Teſtament politique du „ Cardinal de *Richelieu*, contre lequel il n'y a „ point

* *Auberi* hiſt. du Cardinal *Mazarin* Tom. 4. page 337. & 338. édition de 1718. à Amſterdam chez *le Cène.*

„ point de lecteurs, pour peu de lumière ou „ de connaiſſance qu'ils ayent de l'hiſtoire du „ tems, qui ne reclament & ne ſe récrient. Il „ ne faut pour le détruire que les mêmes rai- „ ſons dont l'imprimeur ſe ſert pour eſſayer de „ l'établir.

„ Ce n'eſt en effet qu'un ouvrage de doc- „ trine, qui traite particuliérement des ap- „ pels comme d'abus, des cas privilégiés, de „ la régale prétenduë par la ſainte Chapelle „ ſur tous les Evèchés de France, des exemp- „ tions du patronage eccléſiaſtique & laïc, „ du droit d'indult, & d'autres matières ſem- „ blables : de ſorte que c'eſt tacitement repro- „ cher à un ſi fameux Miniſtre, l'ambition & „ la honte d'avoir voulu s'ériger en auteur, „ & faire à peu près des recherches comme „ celles de *Paſquier*.

„ D'ailleurs, étant un ouvrage aſſez gros, „ & rempli d'obſervations fort communes, on „ ne ſaurait s'imaginer auquel de ſes Secretaires „ il l'aurait dicté, & encor moins comment „ il l'aurait écrit lui-même. Il eſt conſtant „ que le Cardinal de *Richelieu* a toûjours dicté, „ & n'a jamais guères écrit.

„ Mais il y a plus : on y remarque force im- „ pertinences, bévuës & ſupoſitions. Ce pré- „ tendu Teſtament commence par une lettre „ du Teſtateur au feu Roi, avec la ſouſcrip- „ tion, *Armand du Pleſſis* : cependant il n'a „ jamais ſouſcrit ſes lettres à *Louïs XIII.* que „ de deux manières, ou comme Evêque, ou „ comme Cardinal. La première des deux

„ était,

„ était, *L'Evêque de Luçon*; & l'autre, *le Cardi-*
„ *nal de Richelieu.* Il n'y en doit point avoir de
„ troisiéme; & s'il s'en trouve, ce ne peut être
„ qu'une piéce supofée.

„ On opine à peu près le même du reproche
„ qu'on lui fait faire aux ennemis de marquer
„ l'année 1638. pour leur avoir été favorable,
„ sur ce que la prise de Brisac devait avoir effa-
„ cé toutes nos disgraces. Ce lui aurait été une
„ espèce de crime que d'obmettre nôtre plus
„ signalé bonheur de cette année-là, qui fut la
„ naissance de Monseigneur le Dauphin.

„ Cette obmission donc n'était guères moins
„ remarquable que la contradiction qui se voy-
„ ait au même Testament, où il est dit, tantôt
„ que la paix était faite, & tantôt qu'elle ne l'é-
„ tait pas, comme en effet elle ne l'était pas.
„ D'où il se peut infailliblement conclure que
„ cette piéce est d'autant plus fausse, qu'elle
„ était tout-à-fait inutile.

Quand il n'y aurait que cette preuve, elle suffirait, à mon avis, à constater que le Testament politique ne peut être du Cardinal *de Richelieu.*

Le dernier critique qui a fait voir évidemment la supofition, est le savant *La Monoye*; on veut recuser aujourd'hui son témoignage, parce qu'il est trop décisif, & on se contente de dire *que ce savant homme n'avait pas tourné ses études du côté de ces recherches.*

C'est précisément à ces recherches qu'il s'apliqua ses vingt dernières années; voyez sa *Vie de Ménage*, ses additions au *Ménagiana*, sa dissertation

tion ſur le livre des *trois impoſteurs*, c'était dans cette partie qu'il excellait.

Dans une diſcuſſion de cette nature, le lecteur doit, ce me ſemble, agir comme un juge équitable, qui n'adjugera jamais à perſonne un bien conteſté, que ſur des preuves évidentes.

Vous aſſurez, malgré la dépoſition formelle de l'hiſtoriographe du Cardinal de *Richelieu*, payé pour faire ſon panégirique, que le Teſtament politique eſt de ce Miniſtre. On vous y montre des mépriſes groſſières, indignes de tout homme en place & de tout écrivain. Montrez nous donc quelques preuves convainquantes que le Cardinal de *Richelieu* eſt en effet l'auteur de ces bévues.

Vous êtes tenu de faire voir au moins l'ouvrage ſigné de ſa main; vous n'avez que cette unique reſſource, & encor nous examinerons ſi cette preuve ſerait déciſive.

Objection.

Il ne parait pas facile, dit-on dans la préface de l'éditeur du nouveau Teſtament politique, *de concilier l'opinion où l'on était à l'hôtel de Richelieu que le Teſtament politique était du Cardinal* de Richelieu, *avec ce qu'avance Mr.* De V. *qu'ayant fait demander chez tous les héritiers du Cardinal, ſi on avait quelque notion que le manuſcrit du Teſtament ait jamais été dans leur maiſon, on répondit unanimement que perſonne n'en avait eu la moindre connaiſſance avant l'impreſſion.*

Réponſe.

Réponſe.

Rien n'eſt plus aiſé à concilier. Monſieur de *V.* chercha ce manuſcrit dans l'hôtel *Richelieu*, il ne l'y trouva pas, & les dépoſitaires des archives lui dirent qu'ils ne l'avaient jamais vû. En effet le ſeul exemplaire manuſcrit qui avait été chez Madame la Ducheſſe d'*Aiguillon* ſeconde du nom, comme il était dans trente autres bibliothèques de Paris, fut transféré en 1705. avec d'autres papiers du Cardinal, au dépôt des affaires étrangères. Nous verrons en ſon lieu de quelle autorité eſt ce manuſcrit.

Réflexion.

D'où venait l'édition du prétendu Teſtament politique imprimé en 1688? pourquoi l'éditeur ne cite-t-il pas ſes garants, ſes autorités? d'où a-t-il reçu ce manuſcrit? C'eſt une piéce ſi importante par le nom du reſpectable auteur à qui on l'attribue, par le Monarque auquel elle eſt adreſſée, par le ſujet qu'elle annonce, que l'éditeur était indiſpenſablement obligé de dire & de prouver comment un écrit de cette nature était tombé entre ſes mains; il ne l'a pas fait; on ne lui doit donc nulle créance, comme on l'a déja dit.

Il n'en eſt pas de même, ce me ſemble, des mémoires du Cardinal de *Retz*, de *Talon*, de *Montchal*, de la *Porte*. Perſonne n'a douté des auteurs de ces mémoires, au lieu qu'une foule de ſavans critiques a toujours nié que le Teſta-

ment politique fût de l'illuſtre Cardinal de *Richelieu.* Ce Teſtament eſt bien autrement important que tous les mémoires dont nous parlons.

Ces mémoires portent tous un caractère de vérité qui ne permet aucun doute ſur leurs auteurs. Au contraire les anachroniſmes, les erreurs de toute eſpèce qui fourmillent dans le Teſtament du Cardinal, font naître des doutes dans l'eſprit de tous ceux qui réfléchiſſent.

Objection.

Mr. de *Foncemagne* dit, *que dans le catalogue des livres de feu Mr. l'Abbé de* Rottelin, *on trouva un Teſtament politique du Cardinal de* Richelieu *relié en maroquin rouge.*

Réponſe.

Il ſait bien que ce maroquin rouge n'eſt pas une preuve que ce Teſtament fut préſenté à *Louïs XIII.* Un Romain qui aurait eu dans ſa bibliothèque un *Pétrone* en maroquin rouge, aurait-il dû conclurre que cet ouvrage licentieux d'un jeune débauché ſortant des écoles, était l'ouvrage du Conſul *Pétronius ?* On aurait beau relier les fauſſes décrétales en maroquin rouge, elles n'en feraient pas moins fauſſes.

Ainſi le judicieux Mr. de *Foncemagne* ne fait pas grand fond ſur cette preuve qu'il allégue.

Objection très-forte de Mr. de Foncemagne.

Ce ſage & ſavant critique me fait une objection

tion bien plus importante, & qui peut faire une très-grande impression sur les esprits; c'est qu'il se trouve au dépôt des affaires étangères une copie du Testament du Cardinal de *Richelieu*. Je ne suis pas à portée de la voir dans le fond de mes déserts; & quand je serais au Louvre, je ne pourrais m'en raporter à mes yeux, à qui la lumière est presque entiérement refusée. Je me fais lire la lettre de Mr. de *Foncemagne*, je dicte mes doutes, & je lui demande des éclaircissemens.

Le nouveau Testament qu'il a fait imprimer porte, dit-il, des corrections en marge de la main du Cardinal de *Richelieu*; ces corrections d'une demi-ligne, sont dans le discours préliminaire intitulé *Maximes d'Etat* ou *Testament politique*, succinte narration des grandes actions du Roi.

A la fin de cette succinte narration on prétend que le Cardinal de *Richelieu* a écrit de sa main:

Monaco
Si vous reperdez
Aire
Galères d'Espagne
perduës par la tempête
distribution de
bénéfices.

Réponse.

Je suplie d'abord Mr. de *Foncemagne* de vouloir bien instruire le public si on a confronté l'écriture reconnue du Cardinal de *Richelieu*, avec ces notes marginales; cet éclaircissement

eſt d'une néceſſité indiſpenſable ; je ne cherche comme lui que la vérité. Le Cardinal faiſait ſouvent mettre de pareilles notes par *Bois-Robert* & par ſon Médecin *Citois*, comme le raporte *Péliſſon* dans ſon hiſtoire de l'Académie, au ſujet de la critique du *Cid*. Je m'en raporte entiérement à Mr. de *Foncemagne*, comme je le dois.

En ſecond lieu, oſerais-je dire que *cette narration ſuccinte* qui eſt au-devant du Teſtament politique me parait une preuve évidente de la ſupoſition du Teſtament ?

Je prie le lecteur attentif de faire avec moi ſes réflexions qui vaudront mieux que les miennes.

Madame la Ducheſſe d'*Aiguillon*, ſeconde du nom, avait, dit-on, entre les mains ce dépôt précieux : l'autenticité du Teſtament politique était combattue hautement par pluſieurs écrivains.

Comment ne ſe trouva-t-il perſonne dans ſa maiſon qui opoſât cette piéce victorieuſe à l'incrédulité des ſavans ? comment ſurtout la ſeconde Ducheſſe d'*Aiguillon* ne s'éleva-t-elle pas contre l'Avocat *Auberi* penſionnaire de ſa maiſon, auteur de l'hiſtoire de ſon grand oncle ? Il oſait s'inſcrire en faux contre le Teſtament, dont elle avait, dit-on, l'original marginé de la main du Cardinal ; n'y a-t-il pas la plus grande vraiſemblance qu'elle ne pouvait confondre *Auberi*, puiſqu'elle ne le confondit pas, & que cet Avocat était comme ceux d'aujourd'hui qui préférent la vérité à tout ? Enfin ſi tout le Teſtament

était du Cardinal, pourquoi n'était-il pas ſigné de ſa main?

Accordons que la petite note, *ſi vous reperdez Aire*, eſt du Cardinal, qu'en pouvez-vous conclurre? qu'il eſt phyſiquement impoſſible que le Cardinal ait ni fait ni dicté depuis le prétendu Teſtament politique. Aire avait été priſe par le Maréchal de *la Meilleraie* le 27. Juillet 1641; elle fut repriſe par les Eſpagnols la même année, le vingt-ſix Auguſte (que nous appellons le mois d'Aouſt par corruption); donc ce ne fut que depuis la fin de Juillet 1641 que le Cardinal put écrire ou faire écrire le prétendu Teſtament à la ſuite de la narration ſuccinte. Et cependant on le fait parler dans ſon prétendu Teſtament tantôt en 1640. tantôt en 1638.

Il avait ce deſſein, je le veux; il dit à Mr. de *Montchal* Archevêque de Toulouſe, ſon ennemi, en le trompant & en répandant des larmes, * qu'il voulait reſſembler à l'Empereur *Auguſte*. A la bonne heure. *Auguſte* avait fait rédiger un état des forces de l'Empire, des finances, des légions, des frontières, des voiſins de l'Empire, comme les Germains ſeptentrionaux, les Daces, les Parthes &c. Il n'eſt point de Prince d'Allemagne qui n'ait un pareil mémoire raiſonné dans ſon cabinet: c'eſt ce que le Cardinal voulait & devait faire, & c'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve pas dans le

* Mém. de *Montchal* pag. 202. & 216.

Teſtament politique : il ne put en avoir le tems depuis le mois d'Août 1641 ; ce fut alors que la conſpiration du grand Ecuyer *Cinq-Mars* commença à ſe tramer contre lui : il n'eut dès-lors aucun moment de repos; ſa ſanté s'altéra, & ce Miniſtre au bord de ſon tombeau, faiſant couler le ſang ſur les échafauts, n'eut pas ſans doute le loiſir d'imiter *Auguſte*.

Mais que devient donc cette note qu'on croit écrite de ſa main à la fin de la narration ſuccinte, qui eſt ſuivie des projets de l'Abbé de *Bourzey*, pour ôter le droit de régale au Roi de France, pour faire payer la taille aux Parlemens, & pour enrôler la Nobleſſe par force ? Cette note s'explique d'elle-même, & en voici le ſens naturel.

J'ai eu à peine le tems, Mr. l'Abbé, de parcourir la narration ſuccinte que vous avez faite en mon nom pour me flatter ; vous ne deviez pas dire que *dès que j'entrai au Conſeil* en 1624. par la faveur de la Reine mère, *je promis au Roi d'employer toute mon induſtrie & toute mon autorité pour ruiner le parti Huguenot, rabaiſſer l'orgueil des Grands, & relever ſon nom* : premiérement, parce qu'un tel diſcours eſt rempli d'un orgueil inſuportable : ſecondement, parce qu'il eſt entiérement faux. Toute la France ſait que dans l'année 1624. j'entrai au Conſeil malgré la répugnance extrême du Roi. Après avoir longtems ſollicité le Marquis de la *Vieuville*, à qui je jurai ſur l'Euchariſtie une amitié inviolable, & que je fis enſuite exiler, je n'eus d'abord aucun crédit, aucun département ; le

le Roi ne connaiſſait pas alors tout mon zèle, & je n'avais rendu aucun ſervice ſignalé.

Vous parlez avec trop d'emphaſe, *de la victoire que les armées de S. M. remportèrent à Caſtelnaudari.* Tout le monde ſait aſſez que cette grande victoire fut à peine une eſcarmouche. Le Duc de *Montmorenci* étant allé reconnaître un poſte à la tête de ſoixante maîtres, un corps avancé qui ſe trouva vis-à-vis ſur le bord d'un foſſé, tira quelques coups ; *Montmorenci* emporté d'une ardeur téméraire franchit le foſſé, & n'étant ſuivi que de ſix perſonnes ſeulement, il fut percé de coups & fait priſonnier : il eſt vrai que je l'ai fait mourir ſur un échafaut, mais vous pourriez bien m'épargner cet éloge.

Vous me louez beaucoup ; de juſtes éloges encouragent ; mais certains menſonges imprimés ou manuſcrits diminueraient ma gloire, au lieu de l'accroitre. Gardez vous ſurtout dans vôtre narration de me faire parler d'une manière indécente, de me prêter des injures atroces contre la brave & fidèle nation Eſpagnole, avec laquelle je ſuis déja en négociation ; ne me faites pas dire, *qu'elle a rendu les Indes tributaires de l'enfer ;* ces invectives ſont d'un mauvais rhéteur, & non d'un Miniſtre.

Quand vous me faites parler d'un Héros tel que le Duc *Henri de Rohan*, ne me faites pas dire *que ſa terreur panique nous a fait perdre la Valteline.* Nul guerrier n'a été moins ſujet aux terreurs paniques que lui ; & vous reſſembleriez

à ce poëte Italien qui dans un opéra introduit *César* criant aux ſiens dès la première ſcène, *alla fuga, allo ſcampo, ſignori.* Corrigez toutes les indécences pareilles dont vous parſemez vôtre narration ſuccinte, & mettez des vérités à la place des injures.

Ajoutez à vôtre narration la conquête d'Aire, que je crains bien qui nous ſoit enlevé. Parlez de la dernière diſtribution des Bénéfices, ſi vous voulez; corrigez toutes les fautes de vôtre ouvrage, & je le reverrai quand j'en aurai le tems.

Si jamais vous avez la fantaiſie de coudre vos idées chimériques à votre narration, n'allez pas me faire dire que je veux abolir le droit de régale, vous me feriez paſſer pour un homme qui abandonne les intérêts du Roi & de la patrie, vous me rendriez odieux à tous les Parlemens. J'ai ſigné deux arrêts du Conſeil pour forcer les Evêques qui ſe prétendent exempts de la régale, à montrer leurs titres; ce n'eſt pas là vouloir abolir la plus ancienne prérogative de la Couronne: c'eſt Mr. de *Montchal* Archevêque de Toulouſe qui fait courir ces bruits injurieux: il m'apelle dans ſes manuſcrits, qu'on m'a montrés, *cruel & timide* (†); il me compare au tyran *Phocas*; il dit à tout le monde que j'abrège les jours du Roi, que je le ferai bientôt mourir (*).

Il

(†) Mém. de *Montchal* pag. 9.
(*) pag. 7.

Il dit que je me déclare contre la régale, parce que je n'ai pas payé la mienne à la Ste. Chapelle (*).

Il dit qu'on me déplait en me refuſant le titre de Chef de l'Egliſe Gallicane (†).

Il dit que je mourrai dans l'année pour avoir perſécuté l'Egliſe de Dieu (‡).

Gardez vous bien encor une fois de parler de régale. Voulez-vous qu'ayant été aſſez mal avec Rome pendant mon Miniſtère, je lui faſſe ma cour après ma mort?

Si le Cardinal de *Richelieu* n'a pas tenu ce langage, il a dû le tenir; & cette narration ſuccinte eſt ſi mal faite, ſi odieuſe en quelques endroits, ſi remplie de fauſſetés évidentes, ſi inſultante pour les familles les plus conſidérables, qu'il n'eſt pas étonnant que la Ducheſſe *d'Aiguillon* ne la fit pas voir au public qu'elle aurait révolté.

Ainſi cette note qu'on aſſure être de la main du Cardinal de *Richelieu* au bas de la narration ſuccinte, me parait une preuve évidente qu'il n'a jamais vû le Teſtament politique; s'il l'avait vû, il y aurait mis quelques notes ſelon ſa coutume. Ce Teſtament rempli d'erreurs en tout genre méritait bien quelques remarques; & ſi malheureuſement il l'avait aprouvé, il y aurait mis ſon nom: il n'a fait ni l'un ni l'autre, donc il eſt bien probable que le Teſtament n'eſt point de lui.

Objec-

(*) Mém. de *Montchal* page 216.
(†) page 180. (‡) page 188.

Objection non moins importante.

Monsieur le Marquis de *Torcy* en 1705. *fit retirer*, dit-on, *des effets de la succession de Mde. la Duchesse d'*Aiguillon, *les papiers du Ministère du Cardinal de* Richelieu; *le Testament politique fut remis avec tous ces papiers, dans le dépot des affaires étrangères, lorsqu'en* 1710. *il forma ce dépôt avec la permission de* Louis XIV. *dans le donjon, au dessus de la chapelle du Louvre.* C'est Mr. *le Dran*, chargé du dépôt, qui a donné cette note.

Réponse.

J'avoue que je n'ai pas consulté Mr. *le Dran*; il n'était pas alors chargé de ce dépôt, lequel n'était pas, ce me semble, encor en règle; & aujourd'hui je ne puis consulter personne: je m'en raporte toûjours à ceux qui vivent à Paris, & qui ont des yeux; & voici sur quoi je les prie de vouloir bien m'instruire.

La *succinte narration* ne me parait avoir aucun raport avec la suite du Testament. Mr. de *Foncemagne* dit lui-même: „ Ce sont deux parties distinctes du même tout. *Voilà*, *Sire*, dit le Cardinal en finissant la première, *ce que vous avez fait pour vôtre gloire*; & il me semble lui entendre dire en commençant la seconde, qui est le Testament proprement dit, *Voilà*, *Sire*, *ce que vous devez faire pour vos sujets.*

De là, je conclus, ce que Mr. de *Foncemagne* devrait, ce me semble, nécessairement conclurre,

re, que le Teſtament politique proprement dit, ne peut être du Cardinal de *Richelieu.*

Si le Cardinal dans la narration ſuccinte a parlé de la conduite qu'ont tenue les Généraux d'armée contre l'Allemagne & l'Eſpagne, il va parler ſans doute de la conduite qu'ils doivent tenir. S'il a fait mention des négociations avec toutes les Puiſſances voiſines, il va expliquer comment il faut négocier, dans la ſituation préſente qui eſt très épineuſe, avec l'Italie, la Hollande, la Suède, le Dannemarck, l'Angleterre. S'il s'eſt étendu ſur l'invaſion du Piémont, il va enſeigner la manière de le conſerver. S'il a dit quelque choſe des révolutions de la Catalogne & du Portugal, il va montrer par quels reſſorts on peut profiter de ces grands événemens. Liſez; il parle de cas privilégiés, & du droit de préſenter aux Cures.

Je ſuis juſqu'à préſent du premier avis de Mr. de *Foncemagne*, que le Cardinal de *Richelieu* pouvait avoir projetté de faire ce qu'on appelle un teſtament vraiment politique; qu'il avait donné à l'Abbé de *Bourzey* la commiſſion de rédiger la narration ſuccinte; qu'il avait fait quelques notes de ſa main, comme il en fit *au jugement de l'Académie ſur le Cid.* Mais de ce qu'il écrivit deux ou trois notes ſur cet ouvrage de l'Académie, s'enſuit-il qu'il en fût l'auteur? non ſans doute; un Miniſtre qui avait à combattre la Maiſon d'Autriche, les Proteſtants, la moitié de la France, la Cour, & le caractère de ſon Maître, n'avait pas plus le tems de faire la critique raiſonnée du *Cid*, que de tra-

travailler lui-même à toutes les piéces des cinq auteurs dont il donnait quelquefois l'idée rapidement, à *Rotrou*, à *Scudéri*, à *Coletet*, &c., & dont il se contentait de faire quelques vers.

Quand je fis l'histoire de la guerre de 1741 à Versailles chez Mr. le Comte d'*Argenson*, ce Ministre en margina quelques pages. S'est-on jamais avisé d'attribuer à Mr. d'*Argenson* cet ouvrage, dont on m'a volé plusieurs cayers informes ridiculement imprimés ?

Je présume surtout que depuis 1638, depuis le 28 Juillet 1641, le Cardinal qui écrivait très-peu, ne put jamais, ni avoir assez de loisir, ni en abuser assez pour s'étendre dans un long ouvrage, sur toute autre chose que sur les affaires de son Maître, pendant que la guerre contre la Maison d'Autriche mettait la France en allarmes, que *Picolomini* battait les Français, que la province de Normandie était révoltée, que les révolutions du Portugal & de la Catalogne exigeaient toute l'attention du Ministre, pendant que le Comte de *Soissons*, le Duc de *Guise* & le Duc de *Bouillon*, ligués avec l'Espagne, faisaient la guerre civile ; pendant qu'ils gagnaient contre les troupes du Roi, ou plutôt contre le Cardinal, la bataille de la Marfée ; pendant que la conspiration de *Cinq-Mars* se tramait ; enfin, pendant que tous ces orages conduisaient le Cardinal au tombeau.

Etait-ce alors le tems de parler des vitres de la sainte Chapelle, & de recommander la chasteté à *Louis XIII.* moribond ?

Et

Et qui fait-on prècher la chasteté si mal à propos ? Il faut le répéter encore, c'est l'amant public de *Marion de Lorme*, c'est celui de la *Béjar*, qui disait qu'elle ne regrettait que deux hommes dans le monde, le Cardinal de *Richelieu*, & *Gros-René*. C'est celui qui jouït le premier de la fameuse *Ninon*, si j'en crois l'Abbé de *Chateauneuf*, intime ami de cette personne si célèbre, à qui je l'ai ouï dire plusieurs fois dans mon enfance, & à qui je dois d'avoir été placé dans le testament de *Ninon*; testament beaucoup plus sûr que celui dont il est question. C'est enfin celui dont les amours sont décrits avec tant de naïveté par le Cardinal de *Retz*, son rival auprès de Mde. de *la Meilleraie*, & son rival heureux.

Ce n'est pas assurément que je prétende reprocher à un Ministre ses galanteries; je sais combien il est permis à un grand homme, qui a pris une ville réputée imprenable, & qui a rendu des services à la patrie, de joindre les plaisirs aux travaux; mais combien eût-il été ridicule au Cardinal, combien même dangereux, de parler de chasteté à *Louis XIII.* qui devait être très-instruit du tour que lui avait joué Madame du *Fargis*, Dame d'atour de la Reine ? Consultez sur cette avanture & sur tant d'autres, les mémoires du Cardinal de *Retz*, dans les premières pages du premier livre de ces mémoires. Ne dites point que les amours du Cardinal avec *Marion de Lorme, ne sont connus que par les mémoires intitulés, Galanteries depuis le commencement de la Monarchie, & par le Dictionnaire de Bayle.* Voyez ce que le

le Cardinal de *Retz* en dit à l'endroit déja cité, & ce qu'il ajoute ſur Mde. de *Fruge*.

Le Cardinal de *Retz*, Archevêque de Paris, parle de ſes amours avec autant de vérité que de ceux du Cardinal de *Richelieu*; mais il ne donne de leçon de chaſteté à perſonne.

Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes?

N'eſt-il donc pas de la plus extrême vraiſemblance que l'Abbé de *Bourzey* ayant fait la narration ſuccinte, que le Cardinal corrigea très-ſuccintement, s'aviſa depuis de travailler de lui-même, & de joindre ſes rêveries à la narration dont il était l'auteur? Il était le *Coletet* de la politique.

C'eſt le premier ſentiment de Mr. de *Foncemagne*, c'eſt le mien, & je m'en raporte au lecteur dont le jugement eſt ſans prévention.

Réflexion.

J'aurais ſouhaité que Mr. de *Foncemagne* en me refutant, ou plutôt en m'inſtruiſant, s'en fût raporté ſeulement à ce qui eſt publié dans le tome IV. de mes faibles ouvrages, imprimés à Genève en 1757. & non à des éditions antérieures, imprimées ſans mon aveu: j'aurais déſiré qu'il eût conſulté à la page 298 de ce 4 tome, le chapitre 48. intitulé, *Raiſons de croire que le livre intitulé Teſtament politique &c. eſt un ouvrage ſupoſé.*

Il aurait vû que dans cette édition il n'eſt point queſtion des millions d'or dont il parle.

Ne

Ne mêlons point ces bagatelles à l'eſſentiel de la cauſe : des diſcuſſions inutiles détournent des grands objets ; allons toujours au fait principal dans toute affaire.

Objection.

J'avais dit qu'il n'eſt pas naturel qu'un premier Miniſtre demande l'abolition des comptans ; j'avais dit que l'affaire des comptans ne fit du bruit qu'au tems de la diſgrace de *Fouquet.* Mr. de *Foncemagne* me répond, *que l'affaire des comptans avait fait du bruit longtems avant la diſgrace du Surintendant, le Cardinal ne l'ignorait pas. Le grand* Henri, dit-il, *connaiſſait le mal établi du tems de ſon prédéceſſeur, & ne l'a pû ôter. L'exemple de Mr. de* Sully, *&c.*

Réponſe.

Je m'en tiens à ces propres paroles, pour être fondé à croire que le Teſtament politique ne peut être du Cardinal de *Richelieu.* Les mémoires de *Sully* ne parurent que longtems après la mort du Cardinal ; ce ne peut donc être lui qui les cite, ce ne peut être que l'Abbé de *Bourzey.* L'affaire des comptans n'avait donc point fait de bruit avant la diſgrace de *Fouquet.*

Mais il y a bien plus. Voici comme l'auteur fait parler le Cardinal. „ Entre les voies par leſ- „ quelles on peut tirer illicitement les deniers des „ coffres du Roi, il n'y en a point de ſi dange- „ reuſes

„ reuſes que celles des comptants, dont l'abus eſt
„ venu à un tel point, que n'y remédier pas,
„ & perdre l'Etat, c'eſt la même choſe &c.

Qui diſpoſait alors des comptants, je vous prie? qui les ſignait? C'était le Cardinal lui-même. On lui fait donc dire, qu'il tire *illicitement* les deniers des coffres du Roi; on met dans ſa bouche une accuſation de péculat contre ſa perſonne; on lui fait dire nettement qu'il eſt criminel de léze-majeſté. Une pareille abſurdité eſt-elle poſſible? eſt-elle concevable? Et après cette preuve de ſuppoſition, en faut-il d'autres encore?

L'Abbé de *Bourzey* aura donc mis ſes idées vers l'an 1660. à la ſuite de la narration ſuccinte: ce manuſcrit ſera tombé entre les mains de Mde. la Ducheſſe d'*Aiguillon*, ſeconde du nom; on l'aura enlevé chez elle après ſa mort, avec toutes les négociations du Cardinal; voilà tout le myſtère; rien n'eſt plus naturel, plus ſimple, plus aiſé à concilier.

Réflexion.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déja dit de la fauſſeté des faits, des réflexions & des calculs. L'auteur du prétendu Teſtament prétend *que quand on établit un nouvel impôt, on eſt obligé de donner une plus grande paye aux ſoldats.* Cela eſt faux dans tous les Etats de l'Europe; donc le Cardinal de *Richelieu* ne peut l'avoir dit. Mr. de *Foncemagne* laiſſe cette objection accablante ſans replique.

Il

Il eſt parlé dans le prétendu Teſtament des grands périls de la navigation d'Eſpagne en Italie, & d'Italie en Eſpagne. Il eſt impoſſible que le Cardinal de *Richelieu*, Surintendant des mers, ait parlé avec tant d'ignorance; auſſi Mr. de *Foncemagne* ſe garde bien de juſtifier l'Abbé de *Bourzey* ſur cet article.

Ce même Abbé de *Bourzey*, dans ce même prétendu Teſtament, oſe dire que la ſeule Provence a plus de beaux ports que la Monarchie d'Eſpagne. Encor une fois, comment le Surintendant des mers aurait-il pû avancer une fauſſeté ſi publique?

Preuves de la ſuppoſition du Teſtament. Affaires de finances.

A toutes ces vraiſemblances qui me paraiſſent des certitudes, j'ajouterai toûjours, que ſi le Cardinal a voulu donner des leçons à ſon Maitre, il a donné des leçons bien étranges: s'il entre dans quelques détails, il ſe trompe toûjours: s'il parle de finances chap. 9., il fait des fautes qu'un écolier qui aprendrait l'arithmétique ne commettrait pas.

De trente millions à ſuprimer, il y en a près de ſept dont le rembourſement ne devant être fait qu'au denier cinq, la ſupreſſion ſe fera en ſept années & demie par la ſeule jouïſſance.

Premiérement, l'auteur met le denier cinq pour le denier vingt.

Secondement, comment imaginer que dans ſept années & demie un fonds eſt abſorbé par

la jouïſſance à cinq pour cent ? ces cinq pour cent en ſept années & demie font trente-ſept & demi : or je demande à Barrême ſi trente-ſept & demi font cent ?

Je prie tous les calculateurs, & tous les hommes verſés dans la finance, de lire ce chapitre, & de dire s'ils ont jamais vû de pareils comptes, & de pareils projets de Miniſtre ?

Autres preuves.

Vous voyez que ſur terre & ſur mer le rédacteur du Teſtament politique s'éloigne aſſez des idées ordinaires. Il ſoutient qu'il n'y a point d'établiſſemens à faire dans l'Occident ; les Anglais & les Hollandais nous ont bien prouvé le contraire ; & il eſt très-certain que le *feu Comte Maurice*, qui était plein de vie en 1642, gouvernait le Breſil que les Hollandais avaient conquis ſur les Portugais.

Mr. de *Foncemagne* me dit que j'ai confondu ce Comte *Maurice* avec le *Maurice* Prince d'Orange. Non, c'eſt l'Abbé de *Bourzey* qui les confond, & c'eſt une de ſes moindres mépriſes.

Il n'y a ſans doute que cet Abbé de *Bourzey*, qui ait pû avâncer (chap. 9.), que Génes était la plus riche ville d'Italie, tandis que le Pape jouïſſait de quinze millions de nos livres de rente, tandis que Livourne faiſait un plus grand commerce que Génes, tandis que Veniſe trouva des fonds aſſez conſidérables pour réſiſter aux forces de l'Empire Ottoman.

Réfle-

Réflexion.

Je crains que tant de fautes accumulées ne fatiguent le lecteur ainſi que moi. Je finis par cette grande difficulté à laquelle on n'a jamais pû répondre, & que j'ai indiquée dans mes premières réflexions. Y a-t-il quelqu'un qui puiſſe croire qu'un premier Miniſtre parle à ſon Roi de tant de petits détails qui n'apartiennent qu'à des commis ſubalternes, & ſurtout de tant de calculs erronnés & de projets chimériques de finances qui n'appartiennent qu'à ces écrivains, qu'on appelle en Angleterre projetteurs ? qu'il propoſe aux Français de ne s'habiller que d'un bon drap du Seau, aux Parlemens de payer la taille, aux Gentilshommes d'être enrôlés, aux Chefs des armées de lever toûjours par ménage cent mille ſoldats, quand il en faut cinquante mille ; qu'il ne donne d'ailleurs que des conſeils vagues ſur la grande adminiſtration ; qu'il s'apeſantiſſe dans la moitié de ſon livre ſur des lieux communs de morale, & en faſſe un ſermon inſipide, ſans dire un ſeul mot de la manière dont il falait ſoutenir alors l'Etat chancelant ?

J'avouë que j'ai toûjours été ſi frappé d'une inconvenance ſi marquée, que ſi l'Abbé de *Bourzey* me montrait aujourd'hui ſon livre ſigné de la main du Cardinal de *Richelieu*, je lui dirais, Non, il n'eſt pas de lui, c'eſt vous qui lui avez fait ſigner vôtre propre ouvrage ; il vous avait demandé peut-être quelques obſervations poli-

tiques dont il pût faire uſage; il a pu les ſigner, comme tant de grands Seigneurs ſignent les comptes de leurs Intendans ſans les avoir preſque lûs.

Objection.

Mr. de *Foncemagne* me dit qu'il n'eſt pas étonnant que le Cardinal de *Richelieu* ait préſenté à *Louis XIII. ces lieux communs, puériles, vagues, ce catéchiſme pour un Prince de dix ans, ſi déplacé à l'égard d'un Roi âgé de quarante années, puiſque le grand* Boſſuet *compoſa autrefois pour l'inſtruction du Dauphin la politique tirée de l'Ecriture ſainte.*

Réponſe.

Je réponds à Mr. de *Foncemagne.* Il eſt pardonnable au grand *Boſſuet* d'avoir fait pour un enfant ce livre peu digne de lui, intitulé *Politique tirée de l'Ecriture ſainte;* mais ce ſublime écrivain aurait bien négligé toute décence, s'il avait fait un tel ouvrage pour l'uſage de *Louïs XIV.* Vous ſavez mieux qu'un autre, Monſieur, comment il faut parler aux jeunes Princes & aux Princes d'un âge mur; & dans le fond de vôtre cœur, vous ſentez encor mieux que moi les prodigieuſes diſparates que j'ai obſervées, & l'extrême inconvenance de dire à un Prince qui régne depuis trente-ſix ans, ce qu'on dirait à peine à un enfant qu'on élève, & ſurtout, ce qu'il ne faudrait pas lui dire dans un ſtile prolixe & rebutant.

Queſtion

Queſtion importante.

Imaginons que *Louis XIV.* après les batailles d'Hochſtet, de Ramillies, d'Oudenarde, de Turin, manquant d'argent, ayant peine à recruter ſes armées, demanda au Maréchal de *Villars* un plan qui pût remédier aux maux préſens de la France. Croyez-vous de bonne foi qu'alors le Maréchal de *Villars* prêt à partir pour entrer en campagne, eût dit au Roi, „ Sire, il faut com-
„ mencer par reſtraindre les apels comme d'a-
„ bus; toute contravention à la pragmatique a
„ été eſtimée cas privilégié; vous avez tort de
„ prétendre le droit de régale dans certains Dio-
„ cèſes; il faut annexer à la ſainte Chapelle une
„ Abbaïe; il ne faut pas croire les gens de palais,
„ qui jugent de la puiſſance du Roi par la forme
„ de leur couronne, qui étant ronde n'a point
„ de fin; les Univerſités prétendent qu'on leur
„ fait un tort extrême, de ne leur laiſſer pas
„ privativement à tout autre la faculté d'enſei-
„ gner la jeuneſſe.

„ L'hiſtoire de *Benoit XI.* contre les Corde-
„ liers piqués ſur le ſujet de la perfection de la
„ pauvreté, ſource des revenus de *St. François*,
„ s'animèrent à tel point qu'ils lui firent ouver-
„ tement la guerre par livres &c.

„ Je vous aprends que les meilleurs Prin-
„ ces ont beſoin d'un bon Conſeil: je vous
„ aprends qu'un Prince capable eſt un grand
„ tréſor dans un Etat, & que beaucoup de
„ qualités ſont requiſes pour faire un Conſeil-

„ ler d'Etat parfait. Je vous aprends qu'un Con-
„ ſeiller d'Etat doit être honnête homme ; & voi-
„ ci ſept grands paragraphes où je parle des
„ grands Conſeillers d'Etat, ſans dire un ſeul
„ mot du fait dont il s'agit. *

„ Il eſt queſtion, Sire, d'empêcher les en-
„ nemis de venir à Paris ; mais n'en parlons
„ point. Aprenez à votre âge, que le régne
„ de Dieu eſt le principe du gouvernement
„ des Etats, & que la pureté d'un Prince chaſ-
„ te bannira plus d'impureté du Royaume que
„ toutes les ordonnances qu'on pourrait faire à
„ cette fin.

„ Ecoutez, Sire, cette vérité ſi peu connuë ;
„ la raiſon doit être la règle & la conduite
„ d'un Etat ; la lumière naturelle faît connaî-
„ tre à un chacun que l'homme ayant été
„ fait raiſonnable, il ne doit rien faire que par
„ raiſon.

(Cette maxime eſt nouvelle, je l'avouë, mais elle n'en eſt pas moins curieuſe, & elle prouve qu'il ne faut pas croire le Père *Canaye* qui loue tant le Maréchal d'*Hoquincourt* de n'avoir point de raiſon.)

„ Je vous aprends que la prévoyance eſt né-
„ ceſſaire au gouvernement d'un Etat.

„ Je me donnerai bien de garde de vous
„ dire quels négociateurs ſecrets il faudrait
„ employer pour détacher l'Angleterre de l'Al-
„ lemagne

* L'Abbé de *Bourzey* avait le tître de Conſeiller d'Etat.

„ lemagne & de la Hollande, & pour oppoſer „ le Comte d'*Oxford* au Duc de *Marlborough*; „ mais liſez, ſi vous pouvez, mon chapitre 7. „ où je parle des négociations; je vous y „ aprends que la faveur peut innocemment „ avoir lieu dans quelques choſes, lorſque le „ trône de cette fauſſe déeſſe eſt élevé au deſſus „ de la raiſon: liſez le chapitre 7, où un Abbé „ que j'ai conſulté, dit, que les Français étant „ deſtitués de flegme, ſont des viandes ſervies „ ſans ſauſſe.

Si le Maréchal de *Villars* avait parlé ainſi, n'eſt-il pas vrai que le Roi *Louis XIV.* l'aurait cru un peu affaibli du cerveau, & ne l'eût certainement pas envoyé commander ſur la frontière?

Voilà pourtant très préciſément ce qu'on impute au Cardinal de *Richelieu*.

Maintenant je ſuppoſe que le Cardinal eût donné à lire ſon Teſtament à *Louis XIII.* qui ne liſait jamais, je ſuppoſe même que le Roi eût fait l'effort difficile de parcourir cet ouvrage; dans quel excès de ſurpriſe ne ſerait-il pas tombé? n'aurait-il pas été en droit de dire à ſon Miniſtre: „ J'attendais de vous des „ conſeils un peu plus précis: Vous ſavez de „ quelle importance il eſt d'attacher à mon „ ſervice les troupes Weimariennes, & que „ c'eſt l'unique moyen d'incorporer l'Alzace à „ la France.

„ La Savoye va nous échaper: le Chancelier „ *Oxenſtiern* peut faire une paix avantageuſe „ avec l'Allemagne, & nous abandonner. De

„ grands troubles ſe préparent en Angleter-
„ re, dont il me ſemble que nous pouvons
„ profiter.

„ Quel avantage tirerons-nous de la révolte
„ de la Catalogne contre le Roi d'Eſpagne, &
„ de la priſe de Turin par le Comte de *Harcourt*
„ *de Lorraine ?*

„ Quels négociateurs employerons-nous pour
„ attacher le Landgrave de Heſſe aux intérêts de
„ la France? Avons-nous aſſez d'argent pour lui
„ payer des ſubſides?

„ Quel ſecours pouvons - nous donner au
„ Portugal?

„ Par quel moyen pourrons-nous diſſiper les
„ conſpirations qui ſe trament en ſecret en
„ France ?

„ Quelles propoſitions faudra-t-il faire au Duc
„ de *Bouillon*, pour l'engager à céder ſa Princi-
„ pauté de Sedan, & à n'avoir déſormais d'au-
„ tre intérêt que celui de me ſervir ?

„ Que dois-je faire ſurtout pour écarter de
„ mon frère les conſeillers pernicieux qui ſont
„ prêts de l'engager à prendre les armes ?

„ Parlez moi de tant d'intérêts importans de
„ qui dépend le deſtin de l'Europe & de la Fran-
„ ce: ces ſeuls objets ſont dignes de vous & de
„ moi; laiſſez là vos viandes ſervies ſans ſauſſe,
„ & vos ſept paragraphes des devoirs d'un Con-
„ ſeiller d'Etat. Je veux bien que l'Abbé de *Bour-*
„ *zey*, & *Sirmon*, & *Salomon*, &c.... ayent le bre-
„ vet de Conſeiller d'Etat pour faire votre pané-
„ girique, mais je ne veux pas qu'ils m'ennuient.
„ Vôtre Abbé de *Bourzey* m'a déja fait per-
„ dre,

„ dre mon tems à lire une narration ſuccinte „ & erronée de ce qui s'eſt paſſé publiquement „ depuis quelques années & de ce que je ſa- „ vais mieux que lui. Tâchez donc de me pro- „ curer un mémoire ſuccint de ce que je dois „ faire ; que l'un ſoit la ſuite de l'autre ; & „ ſi *Bourzey* n'eſt pas capable d'un tel ou- „ vrage, donnez le à faire à *Coletet* ou à *Cha-* „ *pelain.*

Je demande à Mr. de *Foncemagne* & à tous les lecteurs, ſi un tel diſcours dans la bouche de *Louis XIII.* n'aurait pas été d'autant plus raiſonnable, que le Teſtateur politique emploie une ſection entiére à prouver qu'il faut ètre gouverné par la raiſon ?

Suite de cette queſtion.

Trouvez bon, Mr. que je me ſerve encore d'une de vos allégations pour me prouver invinciblement à moi-même que ce célèbre Miniſtre n'a point fait le Teſtament qu'on lui reproche.

Vous le reconnaiſſez, dites-vous, au conſeil qu'il donne à *Louis XIII.* en ces termes : „ Conjurant Vôtre Majeſté, d'apliquer ſon eſprit aux „ grandes choſes importantes à ſon Etat, & de „ mépriſer les petites.

Voilà préciſément le défaut dans lequel on fait tomber le Cardinal ; rien n'était plus important que l'éducation du Dauphin : quel gouverneur lui donnera-t-on ? qui mettra-t-on auprès de ſa perſonne ? Il n'en eſt pas dit un mot dans le Teſtament ; & cependant la narration

ſuc-

ſuccinte ne peut être que du mois d'Août 1641. trois ans après la naiſſance du Dauphin. Ainſi dans cette longue déclamation adreſſée à *Louis XIII.*, dans ces conſeils donnés à ſon Souverain d'un ton de Maître, il n'eſt queſtion, ni de l'héritier de la Couronne, ni des grands intérêts du Roi, ni de ceux du Royaume.

Queſtion intéreſſante.

Souffrez que je vous propoſe un de mes doutes, qui me parait mériter l'attention du public.

Je ne ſais s'il eſt bien vraiſemblable qu'un grand Miniſtre ait conſeillé de perpétuer l'abus de la vénalité des Charges; la France eſt le ſeul pays ſouillé de cet oprobre.

Je ne ſais s'il eſt bien vrai que ce qu'on apelle *baſſe naiſſance, produit rarement les qualités néceſſaires à un Magiſtrat, & que de deux perſonnes dont le mérite eſt égal, celle qui eſt plus aiſée en ſes affaires eſt préférable à l'autre.* Le Teſtament ajoute : *il eſt certain qu'il faut qu'un pauvre Magiſtrat ait l'ame d'une trempe bien forte, ſi elle ne ſe laiſſe amollir quelquefois par la conſidération de ſes intérêts.*

Le Cardinal pouvait-il penſer ainſi, lui qui avait vû les Magiſtrats les plus pauvres du Parlement, *Barrillon*, *Sallo*, *l'Ainé*, *Bitaut*, & le père de *Scarron*, réſiſter à ſa violence avec le plus de courage ?

Peut-être les hommes d'une fortune médiocre ſont en tout pays les meilleurs citoyens, puiſqu'ils

qu'ils ſont au deſſus d'une extrême pauvreté qui peut conduire à dés baſſeſſes, & au deſſous de la grande opulence qui nourrit preſque toûjours l'ambition.

A l'égard de ce qu'il apelle *baſſe naiſſance*, les Avocats dont on tire les Magiſtrats dans tout le reſte de l'Europe, ſont tous des citoyens de familles honnètes, & préciſément dans cet état également éloigné de la miſère & de la fortune, état convenable à l'intégrité de la Magiſtrature; tous ont reçu une bonne éducation, tous ont étudié les loix : la diſſipation & les plaiſirs, ſuite ordinaire de la richeſſe, ne les ont point corrompus; ils enſeignent les Magiſtrats, & ſont par conſéquent dignes de l'ètre.

Avouons que la vénalité des Charges eſt un très-grand mal, qui n'a eu ſa ſource que dans les malheurs de *François Ier*. & dans la très mauvaiſe adminiſtration de ſes finances.

Ce ſerait une choſe monſtrueuſe en Angleterre, en Allemagne, en Eſpagne, & même dans preſque toute l'Italie, que d'acheter le droit de juger les hommes, comme on achète un pré & un champ. Cet abus n'eſt connu ni en Turquie, ni en Perſe, ni à la Chine.

Enfin, je ne puis imaginer qu'un Miniſtre ait pû conſeiller le maintien de ce trafic honteux contre lequel l'Univers entier réclame. Tous ceux qui exercent aujourd'hui la Magiſtrature en France avec tant de dignité & de juſtice, aimeraient mieux avoir été élus à la pluralité des voix, comme ils l'auraient été ſans doute, que d'avoir tous acheté leur office à prix d'argent.

Ainſi

Ainſi cette Magiſtrature elle-même s'élève, avec le reſte de la terre, contre l'abus qu'on ſupoſe aprouvé par le Cardinal de *Richelieu.*

CONCLUSION.

JE perſiſte toûjours, Mr., dans mon ſentiment, qui a été le vôtre, & qui ſemble encor l'être, c'eſt-à-dire, que le Cardinal de *Richelieu* pût jetter un coup d'œil ſur la narration ſuccinte de l'Abbé de *Bourzey*; & j'ajoute que ſi le Cardinal avait vû le reſte, il n'aurait pas eu grande opinion de la capacité de ce projecteur.

Le monde eſt plein de ces donneurs d'avis qui font parler les Miniſtres ; mais j'oſe croire que toutes les fois qu'on attribue à un Miniſtre des projets viſiblement impraticables, des calculs erronnés, des aſſertions évidemment fauſſes, des erreurs groſſières ſur les choſes les plus communes, des déclamations de rhétorique ſans objet précis, & de vagues réflexions ſans convenance, qui n'ont rien de commun ni avec l'état préſent des choſes, ni avec la ſituation du Miniſtre, ni avec le caractère du Prince à qui s'adreſſent ces diſcours ; on peut être aſſuré que l'ouvrage n'eſt point du Miniſtre.

Pouvez-vous penſer autrement, Monſieur, vous qui ſoupçonnez toûjours dans vos remarques que *Bourzey* & *Dageant* ont fabriqué le Teſtament politique ? vous qui effrayé des bévues dont les chapitres ſur le commerce & la finance fourmillent, dites, page 118. *Ce pourrait bien être le fruit du travail de Dageant*; vous n'avez donc

donc écrit en effet que pour confirmer mon opinion, & pour prouver que le Teſtament n'eſt pas du Cardinal.

Je ne peux imaginer, Monſieur, que vous ſouteniez le pour & le contre, & que vous vouliez vous contredire, parce que le Teſtament ſe contredit en cent endroits. Je crois devoir inférer de tout votre ouvrage, que quand vous dites le Cardinal de *Richelieu*, vous entendez toûjours *Dageant* & *Bourzey*.

Cependant comment ſe peut-il faire qu'étant vous-même perſuadé que le Teſtament prétendu n'eſt pas du Cardinal de *Richelieu*, & que la moitié de cet ouvrage eſt un tiſſu de lieux communs, & l'autre moitié un amas de projets impraticables, vous penſiez m'éblouïr en me diſant qu'il a été loué par *la Bruiére*? N'eſt-il jamais arrivé qu'un homme de lettres ſe ſoit laiſſé ſéduire par un grand nom, par l'envie de faire ſa cour à des perſonnes puiſſantes, enfin par l'erreur populaire, qui domine ſouvent les eſprits les mieux faits? Si l'Abbé de *Bourzey* avait donné ſes idées politiques ſous ſon nom, on en aurait ri, comme des projets de Mr. *Ormin* & de *Caritidès*.

Il ſentit combien *Soſie* a raiſon de dire,

Tous ces diſcours ſont des ſotiſes,
Partant d'un homme ſans éclat;
Ce ſerait paroles exquiſes,
Si c'était un Grand qui parlât.

Dès qu'une fois la prévention eſt établie,

vous ſavez que la raiſon perd tous ſes droits. Les noms en tout genre font plus d'impreſſion que les choſes.

Vous avez peut-être entendu parler de ce qui ſe paſſa dans un ſouper au Temple chez Mr. le Prince de *Vendôme*, au ſujet des fables de *La Mothe*. Elles venaient de paraître, & par conſéquent tout le monde affectait d'en dire du mal. Le célèbre Abbé de *Chaulieu*, l'Evêque de Luçon, fils du fameux *Buſſi Rabutin*, & beaucoup plus aimable que ſon père, un ancien ami de *Chapelle*, plein d'eſprit & de goût, l'Abbé *Courtin*, & d'autres bons juges des ouvrages, s'égayaient aux dépens de *La Mothe*; le Prince de *Vendôme* & le Chevalier de *Bouillon* enchériſſaient ſur eux tous; on accablait le pauvre auteur; je leur dis, Meſſieurs, vous avez tous raiſon; vous jugez en connaiſſance de cauſe; quelle différence du ſtile de *La Mothe* à celui de *la Fontaine!* Avez-vous vû la dernière édition des fables de *la Fontaine?* Non, dirent-ils; Quoi, vous ne connaiſſez pas cette belle fable qu'on a retrouvée parmi les papiers de Mad. la Ducheſſe de *Bouillon?* Je leur récitai la fable, ils la trouvèrent charmante, ils s'extaſiaient. Voilà du *la Fontaine!* diſaient-ils; c'eſt la nature pure; quelle naïveté! quelle grace! Meſſieurs, leur dis-je, la fable eſt de *La Mothe*; alors ils me la firent répéter, & la trouvèrent déteſtable.

J'ai été ſouvent à portée de conter cette hiſtoire à propos; & je crois que c'eſt ici ſa véritable place.

Vous

Vous penſez, Monſieur, juſtifier les bévues du Miniſtre par les miennes ; vous feignez de croire que le Cardinal de *Richelieu* a pû prendre le Pape *Benoit XI.* pour le Pape *Jean XXII.*, parce que mon imprimeur Allemand a mis dans l'*Eſſay ſur l'hiſtoire générale*, la *Sardaigne* pour la *Cerdagne.* Vous concluez de ce que j'ai dit des ſotiſes, que le Cardinal de *Richelieu* a pû auſſi en dire. Le cas eſt bien différent. Il n'eſt pas permis à un Miniſtre de ſe tromper quand il donne des leçons à ſon Maître. Je ne donne de leçons à perſonne ; je ſuis fait pour en recevoir ; c'eſt à moi qu'il eſt permis de ſe tromper, & c'eſt à vous de me redreſſer.

Auſſi vous me reprochez, pour juſtifier le Cardinal de *Richelieu*, ou plutôt *Bourzey & Dageant*, vous me reprochez, dis-je, que j'ai dit dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, que *Conſtance de Naples* était fille de *Guillaume ſecond ;* non, Monſieur, je ne l'ai point dit : l'édition que j'ai ſous les yeux, imprimée à Genève en 1761, porte au tome ſecond page 12. *Il ne reſtait de la race légitime des Conquérans Normands, que Conſtance fille du Roi Roger premier du nom.* Si on a mis *Victor II.* pour *Victor IV.*, ce n'eſt pas ma faute, & cela ne prouve rien pour le Teſtament du Cardinal. Je ne ſais pas de quelle édition vous vous êtes ſervi. Si je pouvais encor avoir quelque amour propre dans ma vieilleſſe, en connaiſſant comme je fais le néant de la plûpart des livres, & ſurtout des miens, je pourrais me plaindre de la

ma-

manière dont on défigure à Paris tous mes ouvrages, jusques-là que plusieurs de mes tragédies sont remplies de vers qui ne sont pas de moi; & que je n'ai reconnu ni *Tancrède* ni *Olimpie* dans les éditions des Libraires de cette ville.

Je me justifie auprès de vous, Monsieur, moins par vanité que par mon amour pour la vérité, qui assurément est égal au vôtre; amour qui ne doit jamais s'affaiblir, qui ne doit céder à aucune complaisance, contre lequel l'envie & la calomnie s'élèvent trop souvent, mais qu'elles sont forcées de respecter en secret.

J'avoue que vous avez très grande raison quand vous relevez la faute que j'avais faite de prendre un *Léopold d'Autriche* pour un autre *Léopold d'Autriche*, dans l'*Essay sur l'histoire générale.* Que Dieu vous conserve les yeux, dont la privation presque entière me fait faire bien des fautes; il m'a jusqu'ici conservé un peu de mémoire; elle m'a servi depuis longtems à corriger cette bévue; & si vous aviez pris la peine de lire mes *Remarques sur l'histoire générale* imprimées en 1763, vous auriez vû ces paroles à la page 85.

Je me suis trompé sur un Duc d'Autriche qui enchaina & vendit Richard second *Roi d'Angleterre: ce n'est pas ce Duc qui fit la guerre aux Suisses. Il y a quelques erreurs pareilles dont les lecteurs savans s'aperçoivent, & dont les autres doivent être informés.*

Ainsi, Monsieur, étant d'accord avec moi sur une de mes erreurs que vous relevez près de deux

deux ans après moi, ſoyons auſſi d'accord enſemble ſur les fautes innombrables de Meſſieurs *Dageant* & *Bourzey*. Il y a une petite différence entr'eux & moi ; c'eſt qu'on louë le Cardinal de *Richelieu* d'un ouvrage qu'ont fait ces Meſſieurs, & qu'on m'impute à moi tous les jours des ouvrages dont on ne louë perſonne. Jamais on ne parla à *Louïs XIII.* du Teſtament politique attribué au Cardinal *de Richelieu*, & on parle quelquefois à *Louïs XV.* & à ſa Cour d'écrits qu'on m'attribue, & auxquels je n'ai pas la moindre part. Ce malheur eſt le partage des gens de lettres ; on les calomnie pendant leur vie, on leur rend quelquefois juſtice après leur mort. Je vous prie, Monſieur, de me la rendre de mon vivant ; cette juſtice ſurtout eſt d'être bien perſuadé de mes ſentimens reſpectueux pour vous, & de ma très ſincère eſtime ;

Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

Vous ſemblez penſer que la narration ſuccinte fut écrite par ordre du Cardinal de *Richelieu*, & que le Teſtament politique a été compoſé en partie par *Dageant*, & en partie par *Bourzey*, ou quelque autre ; ſi vous trouvez des raiſons convaincantes pour vous rétracter, je vous promets de me rétracter auſſi, & de me ſoumettre à votre jugement.

Aux Délices près de Genève 23me. Octobre 1764.

LETTRE ÉCRITE DEPUIS L'IMPRESSION DES DOUTES.

EN vous envoyant, Monſieur, la réponſe que j'ai faite à Mr. de *Foncemagne*, je n'en ſens pas moins l'extrème futilité de la plupart de ces diſputes. Il n'importe guère de qui ſoit un livre, pourvû qu'il ſoit bon. Nôtre véritable intérêt eſt d'y puiſer des inſtructions ; le nom de l'auteur n'eſt qu'un objet de curioſité. Que gagnerons-nous à ſavoir qui ſont les fauſſaires qui ont fabriqué les Teſtamens de *Louvois*, de *Colbert*, du Duc de *Lorraine*, du Cardinal *Albéroni*, du Maréchal de *Belle-isle?* Les Teſtamens politiques ſont devenus ſi fort à la mode, qu'on a fait enfin celui de *Mandrin.*

Lorſque le Teſtament du Cardinal *Albéroni* parut, je crus d'abord qu'il avait été publié par l'Abbé de *Montgon*, parce qu'en effet il y a un chapitre ſur l'Eſpagne beaucoup plus vrai & plus inſtructif que tout ce que j'ai lû dans toutes les rapſodies auxquelles on a donné le nom de Teſtament. Je ſouhaitai à l'auteur qu'il eût été couché ſur celui du Cardinal *Albéroni* pour quelque bonne penſion : il ſe trouva que cet auteur était un capucin échapé de ſon cou-

vent,

vent, à qui perſonne n'avait fait de legs, & qui n'ayant pas de quoi ſubſiſter, faiſait des teſtamens pour gagner ſa vie.

Mr. de *Bois-Guillebert* s'aviſa d'abord d'imprimer la *Dixme royale* ſous le nom de *Teſtament politique du Maréchal de Vauban*; ce *Bois-Guillebert*, auteur du détail de la France en deux volumes, n'était pas ſans mérite; il avait une grande connaiſſance des finances du Royaume; mais la paſſion de critiquer toutes les opérations du grand *Colbert* l'emporta trop loin; on jugea que c'était un homme fort inſtruit qui s'égarait toujours, un faiſeur de projets qui exagérait les maux du Royaume, & qui propoſait de mauvais remèdes. Le peu de ſuccès de ce livre auprès du Miniſtère, lui fit prendre le parti de mettre ſa Dixme royale à l'abri d'un nom reſpecté; il prit celui du Maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux choiſir. Preſque toute la France croit encor que le projet de la Dixme royale eſt de ce Maréchal, ſi zélé pour le bien public; mais la tromperie eſt aiſée à connaître.

Les louanges que *Bois-Guillebert* ſe donne à lui-même dans la préface, le trahiſſent; il y loue trop ſon livre du détail de la France; il n'était pas vraiſemblable que le Maréchal eût donné tant d'éloges à un livre rempli de tant d'erreurs; on voit dans cette préface un père qui loue ſon fils, pour faire bien recevoir un de ſes bâtards.

L'Abbé de *St. Pierre*, d'ailleurs excellent citoyen, s'y prenait d'une autre façon pour faire goûter ſes idées; il les donnait à la vérité ſous

 ſon

ſon nom avec franchiſe; mais il les apuyait du ſuffrage du Duc de Bourgogne, & prétendait que ce Prince avait toûjours été occupé du ſcrutin perfectionné, de la paix perpétuelle, & du ſoin d'établir une ville pour tenir la Diète Européane, ou Européenne, ou Europaine. Il reſſemblait aux anciens Légiſlateurs qui diſaient avoir reçu leurs loix de la bouche des demi-Dieux.

Plût-à-Dieu, Mr., qu'il n'y eût de charlatanerie que dans ces projets chimériques! mais il y a des charlatans de toute eſpèce, & le nombre de ceux qui ont voulu tromper les hommes peut à peine ſe compter.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'on voit quelquefois des hommes du plus rare mérite ſoutenir avec autant d'eſprit que de bonne foi les plus grandes erreurs, uniquement parce qu'elles ſont accréditées. S'ils trouvent une faible lueur qui puiſſe favoriſer la cauſe qu'ils embraſſent, ils ne manquent pas de la faire valoir. Si quelque lumière plus vive éclaire le mauvais côté de leur cauſe, ils ferment les yeux de peur de la voir. Il eſt peut-être plus commun encor de ſe tromper ſoi-même, que de chercher à tromper les autres.

La ſéduction & la charlatanerie entrent même dans les choſes purement de goût, dans le jugement qu'on porte d'une tragédie, d'une comédie, d'un opéra, d'une piéce de vers, d'un diſcours oratoire. Tel qui ſera enchanté de l'*Arioſte* n'oſera l'avouer, & dira en baillant que l'*Odiſſée* eſt divine.

Il

Il y a une foule prodigieuſe de gens d'eſprit; mais les perſonnes d'un goût épuré, qui penſent juſte, & qui diſent ce qu'elles penſent, ſont bien rares.

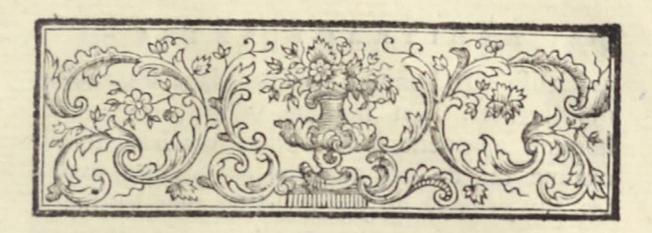
Que d'erreurs monſtrueuſes accréditées par la ſcience même, qui aurait dû les détruire! On commence par une fauſſe charte, par un diplôme ſupoſé; on le montre en ſecret à quelques perſonnes intéreſſées à le faire valoir; ſa réputation s'établit avant même qu'il ſoit connu. Commence-t-il à percer? les honnêtes gens, les eſprits ſenſés ſe récrient contre l'impoſture; on les fait taire, on rectifie une erreur; on déguiſe habilement un menſonge, on corrompt le ſens du texte par des commentaires. Ecoutez *Montagne*, il dira bien mieux que moi.

„ Les premiers qui ſont abreuvés de ce „ commencement d'étrangeté, venans à ſemer „ leur hiſtoire, ſentent par les opoſitions qu'on „ leur fait, où loge la difficulté de la perſuaſion, & vont calfeutrant cet endroit de quelque piéce fauſſe. Outre ce que, *inſitâ hominibus libidine alendi de induſtriâ rumores*; „ nous faiſons naturellement conſcience, de „ rendre ce qu'on nous a prêté, ſans quelque „ uſure, & acceſſion de notre cru. L'erreur „ particuliére fait premiérement l'erreur publique; & à ſon tour l'erreur publique fait l'erreur particuliére. Ainſi va tout ce bâtiment, „ s'étoffant & formant de main en main; de „ maniére que le plus éloigné témoin en eſt „ mieux inſtruit que le plus voiſin, & le dernier informé, mieux perſuadé que le premier.

„ mier. C'eſt un progrès naturel. Car quicon-
„ que croit quelque choſe, eſtime que c'eſt
„ ouvrage de charité, de la perſuader à un au-
„ tre : & pour ce faire, ne craint point d'a-
„ jouter de ſon invention, autant qu'il voit
„ être néceſſaire en ſon conte, pour ſupléer
„ à la réſiſtance & au défaut qu'il penſe être
„ en la conception d'autrui.

Qui veut aprendre à douter doit lire ce chapitre entier de *Montagne*, le moins méthodique des philoſophes, mais le plus ſage & le plus aimable.





ARBITRAGE

ENTRE

MR. DE V. . . . .

ET

MR. DE FONCEMAGNE.

MR. *de Voltaire* & Mr. de *Foncemagne* ont donné au Monde littéraire un de ces exemples de politeſſe dans la diſpute, qui ne ſont pas toûjours imités par les écrivains. Ces égards & cette décence conviennent également aux deux antagoniſtes.

Le ſujet qui les diviſe parait très important; il s'agit de ſavoir, non ſeulement, ſi le plus grand Miniſtre qu'ait eu la France, eſt l'auteur du Teſtament politique, mais encor s'il eſt digne de lui, & s'il faut ou l'accuſer de l'avoir fait, ou le juſtifier de ne l'avoir point écrit.

Nous vivons heureuſement dans un ſiécle où la recherche de la vérité eſt permiſe dans tous les genres. Nulle conſidération particulière ne doit empêcher d'examiner cette vérité toûjours

précieuſe aux hommes juſques dans les choſes indifférentes. Un homme public, un grand homme apartient à la nation entière; il eſt comme un de ces monumens publics expoſés aux yeux & au jugement de tous les hommes.

Je vais donc uſer du droit naturel que nous avons tous, & propoſer mes idées ſur ce fameux Teſtament politique.

Je ſuis perſuadé que Mr. de *Foncemagne* a raiſon d'attribuer au Cardinal de *Richelieu* la *narration ſuccinte des grandes actions du Roi Louïs XIII.* & de rendre en effet ce Miniſtre reſponſable de tout ce qu'on lit dans ce diſcours, ſupoſé qu'en effet il y ait quelques lignes corrigées de la propre main du Cardinal, comme je n'en doute pas. Les mots écrits de ſa main ſont une démonſtration qu'il avait vû l'ouvrage, & laiſſent penſer en même tems que l'ouvrage n'était point de lui, mais qu'il l'aprouvait.

Il ſemble ſurtout par ces mots, *Monaco, ſi vous reperdez Aire, galères d'Eſpagne perdues par la tempête &c.* que ce ſont des avis qu'il donne à l'écrivain qu'il fait travailler.

Mr. *de Voltaire* nous a donné la véritable époque du tems auquel ce diſcours fut écrit; *ce ne peut être*, dit-il, *que ſur la fin de Juillet, ou au mois d'Aouſt* 1641. puiſque la ville d'Aire fut priſe le 27. Juillet 1641, & repriſe un mois après par les Eſpagnols.

Le Cardinal avertit donc l'écrivain par cette note de ne pas parler de la conquête d'Aire, que l'on eſt prêt de perdre; & il l'avertit qu'il poura parler

parler de * Monaco, dont en effet on s'empara le 18. Novembre de cette même année : il devient donc reſponſable de cette piéce, quoiqu'il n'en ſoit point l'auteur. Ainſi les Princes dans leurs manifeſtes & dans leurs traités, ſont cenſés parler eux-mêmes. Le diſcours dont il s'agit eſt viſiblement un manifeſte écrit par l'ordre du Cardinal de *Richelieu* pour juſtifier toute ſa conduite depuis qu'il était entré dans le Miniſtère.

Mr. *de Voltaire* demande pourquoi ce manifeſte n'eſt point ſigné par le Cardinal ? en voici, je crois, la raiſon.

Le Cardinal voulait & devait examiner bien ſoigneuſement ce mémoire avant de le préſenter au Roi. L'auteur dans le deſſein de relever toutes les actions du premier Miniſtre le faiſait parler en pluſieurs endroits d'une manière un peu contraire à la vérité & à la modeſtie. Il lui faiſait dire des choſes dont *Louïs XIII.* n'aurait que trop reconnu la fauſſeté. Il était impoſſible que le Cardinal de *Richelieu* en entrant dans le Conſeil, eût promis au Roi la ruine des Proteſtans, & l'abaiſſement des Grands. C'était le Marquis Duc de la *Vieuville*, qui était alors premier Miniſtre. C'eſt le titre que le Comte de *Brienne* Secretaire d'Etat lui donne. Le Comte de *Brienne* nous aprend dans ſes mémoires que ce fut le Duc de la *Vieuville* qui fit entrer le Cardinal au

* NB. Il parait pourtant bien difficile à croire que le Cardinal de *Richelieu* ait fait en Juillet une note de Monaco, qui ne fut au pouvoir du Roi qu'au mois de Novembre.

au Confeil, pour y affifter feulement ainfi que le Cardinal de la *Rochefoucault.* † Le Roi ne lui donna point alors le fecret des affaires.

Les mémoires de *Rohan*, le journal de *Baffompierre*, les mémoires de *Vittorio Siri*, les manifeftes de la Reine mère, les mémoires de *Dageant*, nous aprennent que le Cardinal ne traita même avec aucun Ambaffadeur dans les fix premiers mois qu'il jouït de fa place; il n'était chargé d'aucun département; il était très éloigné d'avoir le premier crédit; & ce ne fut qu'à l'occafion du mariage de la fœur de *Louïs XIII.* avec le Roi d'Angleterre, qu'il commença à manifefter fes grands talens, & à l'emporter fur tous fes concurrens.

Ainfi quelque deffein qu'il eût de faire valoir fes fervices auprès du Roi, il ne pouvait fans fe nuire à lui-même dire qu'il avait eu d'abord toute autorité, & qu'il promit de s'en fervir *pour rabaiffer l'orgueil des Grands.*

Ce fut depuis le mois d'Aouft 1641. que le Cardinal eut tout à craindre de ces Grands, & du Roi même. Le Roi était fi fatigué & fi mécontent de lui, que le grand Ecuyer *Cinq-Mars* ofa lui propofer d'affaffiner ce même Miniftre qu'il ne pouvait garder & dont il ne pouvait fe défaire.

C'eft un fait dont on ne peut douter, puifque *Louïs XIII.* lui-même l'avoua dans une lettre au Chancelier de *Chateau-neuf.*

Les

† Mém. de *Brienne* tome I. pag. 160.

Les conſpirations éclatèrent bientôt après de toutes parts ; on ne voit guères de momens depuis le mois d'Aouſt 1641. juſqu'à la mort du Cardinal, où il ait eu le tems de s'occuper de la narration ſuccinte ; & une grande préſomption qu'il ne l'a pas revue, c'eſt qu'il ne l'a point ſignée.

Il y a très grande aparence que s'il eût eu le loiſir de l'examiner avec attention, il y aurait corrigé bien des choſes que le zèle inconſidéré de ſon écrivain avait laiſſé échaper, & que la circonſpection d'un premier Miniſtre ne pouvait avouer. Il aurait exigé qu'on parlât du Cardinal de *Bérulle* avec plus de modération ; il aurait adouci les injures odieuſes prodiguées à toute la nation Eſpagnole, avec laquelle il voulait faire la paix. Il n'aurait pas permis qu'on ſe ſervit de ſon nom pour dire de la Ducheſſe de Savoye, ſœur du Roi ſon Maître, *que ſes extravagances ajoutaient une nouvelle honte à ſa conduite.*

Il y a tant de traits de cette eſpèce dans la narration ſuccinte, toutes les grandes Maiſons du Royaume y ſont ſi maltraitées, on y parle de pluſieurs principaux perſonnages avec tant de mépris, que je ne ſuis point étonné que le Cardinal de *Richelieu* n'ait jamais ſigné cette piéce.

Nous accorderons à Mr. de *Foncemagne* que cet ouvrage eſt autentique, qu'il a été compoſé en 1641., que le Cardinal de *Richelieu* l'a vû, qu'il y a fait des notes, qu'en un mot c'eſt un monument précieux de ces tems là.

Nous

Nous penſons en même tems qu'il ne faut point faire de reproches au Cardinal ſur cet ouvrage, puiſqu'il ne lui a pas donné une ſanction légitime en le ſignant. Nous le regarderons comme un projet qui n'a point eu d'exécution, comme une piéce digne d'être conſervée, & qui reçoit ſa principale importance du nom ſous lequel elle a été compoſée.

Il nous parait extrêmement vraiſemblable que cette narration ſuccinte, ce projet de manifeſte, fait évidemment en 1641., finiſſait à ces mots, *d'un Prince dont la préſence n'était pas peu utile à maintenir en ſon obéïſſance les peuples qu'il avait en gouvernement* : car c'eſt au bas de cette page, qui eſt probablement la dernière, qu'on trouve dans un grand eſpace ces mots de la main du Cardinal ainſi rangés.

Monaco
Si vous reperdez
Aire
Galères d'Eſpagne
perduës par la tempête.
diſtribution de
bénéfices.

Enſuite, à une autre page, l'auteur ajoute ces paroles :

„ Voilà, Sire, juſqu'à préſent, quelles ont „ été les actions de V. M., que j'eſtimerai heu„ reuſement terminées, ſi elles ſont ſuivies d'un „ repos qui vous donne moyen de combler vô„ tre Etat de toutes ſortes d'avantages. Pour

„ ce

„ ce faire, il faut confidérer les divers Ordres
„ de vôtre Royaume, l'Etat qui en eft compofé, vôtre perfonne qui eft chargée de fa conduite, & les moyens qu'elle doit tenir pour s'en acquitter dignement; ce qui ne requiert autre chofe en général, que d'avoir un bon & fidéle Confeil, faire état de fes avis, & fuivre la raifon dans les principes qu'elle prefcrit pour le gouvernement de fes Etats: c'eft à quoi fe réduira le refte de cet ouvrage, traitant diftinctement ces matiéres en divers chapitres fubdivifés en diverfes fections, pour les éclaircir plus méthodiquement.

Premiérement, cette addition ne nous parait pas tout-à-fait du même ftile que la narration fuccinte.

Secondement, elle n'eft point annoncée dans le commencement de la narration, elle ne l'eft que dans une lettre au Roi qui précède cette narration; & jamais on n'a vû l'original de cette lettre, laquelle n'étant nullement fujette à révifion comme la narration fuccinte, devrait avoir été fignée fans aucune difficulté.

S'il nous parait indubitable que ce manifefte du Cardinal de *Richelieu* auprès du Roi fon Maître, fous le nom de *narration fuccinte*, a été vû & corrigé de la main du premier Miniftre, nous croyons qu'il n'en eft pas de même du Teftament politique. Nous penfons que l'auteur, foit l'Abbé de *Bourzey*, foit quelque autre, a voulu lier ces deux ouvrages enfemble, & faire paffer fes propres idées, non-feulement fous un nom illuftre, mais à la faveur d'une piéce

piéce avouée en quelque façon par le Cardinal lui-même. Nous ſommes portés à penſer que l'Abbé de *Bourzey* n'avait aucune part à la narration. Le ſtile du Teſtament politique ſemble être entiérement conforme à celui du dernier paragraphe ajouté après coup à cette narration ſuccinte.

Nous ſommes entiérement de l'avis de Mr. *de Voltaire*, quand il dit que ſi le Teſtament politique avait été vû du Cardinal de *Richelieu*, il y aurait certainement fait des notes comme il en fit à la narration.

Ce Teſtament, en effet, mérite beaucoup plus de notes qu'aucun autre ouvrage de ce genre; & il ne nous parait nullement vraiſemblable qu'un homme auſſi inſtruit, & auſſi éclairé que le Cardinal, n'eût pas indiqué en marge une ſeule des erreurs dont le Teſtament politique eſt rempli.

Nous avouons que cette réflexion de Mr. *de Voltaire* eſt d'un très-grand poids.

Il convient de faire ici un relevé des erreurs, des fauſſetés, des incompatibilités, des ſuperfluités, dont Mr. *de Voltaire* s'eſt contenté de faire remarquer une partie, & qui n'auraient certainement pas échapé aux yeux d'un Miniſtre tel que le Cardinal.

1°. Page 104. le Teſt. pol. dit, *que le déſordre des perſonnes qui autoriſait les Laïques à poſſéder des Bénefices, eſt abſolument banni.*

Il eſt certain que cet abus n'a été abſolument banni que ſous *Louïs XIV.* Mr. *de Voltaire* a juſtement remarqué que le Cardinal lui-même avait

avait donné cinq Abbaïes au Comte de *Soiſſons* tué à la bataille de la Marſée, onze au Duc de *Guiſe*, l'Evêché de Metz au Duc de *Verneuil*, l'Abbaïe de St. Denis au Prince de *Conti*, celle de St. Rémi de Rheims au Duc de *Némours*, celle de Moutier en Der au Marquis de *Treville* &c. Cet uſage était ſi commun, & dura ſi longtems, que nous liſons dans la vie du célèbre *Boileau Deſpréaux*, qu'il jouït longtems d'un Bénéfice étant laïc.

2°. Dans le chapitre des apels comme d'abus, chapitre entiérement contraire à toutes les loix du Royaume, il eſt dit, page 112. „ Il y „ a très grand lieu de croire que le premier fon- „ dement de cet uſage vient de la confiance que „ les eccléſiaſtiques prirent en l'autorité royale, „ lorſqu'étant maltraités par les Antipapes *Clé-* „ *ment VII*, *Bénoit XIII*, & *Jean XXIII*. ré- „ fugiés en Avignon, ils eurent recours au Roi.

Clément VII. qui diſputait la Papauté avec tant de ſcandale à *Urbain VI*, plus ſcandaleux encore, vint en effet dans Avignon, tandis que ſon compétiteur *Urbain* prêchait une croiſade contre la France. Après la mort d'*Urbain*, celui qui s'appellait *Boniface IX*. diſputa la thiare à celui qui ſe faiſait appeller *Clément VII*, & tous deux à l'envi taxèrent autant qu'ils le purent les égliſes dont ils étaient reconnus. L'Univerſité de Paris réſiſta à *Clément VII*., l'accuſa de ſimonie par la bouche de *Clémengis*, & propoſa *de le chaſſer du troupeau de l'Egliſe comme un loup dangereux*; mais il ne fut point queſtion d'apels comme d'abus dans cette affaire.

Jean

Jean XXIII. ne fut jamais *réfugié en Avignon.* L'opiniâtre *Luna* Antipape qui lui ſuccéda ſous le nom de *Bénoit XIII.* eſſuya de l'Univerſité un apel en 1396; mais ce n'était pas un apel comme d'abus, c'était un apel au futur Pape légitime. Il fut ſuivi d'un autre apel à un Concile œcuménique.

Ainſi, tout cet article du Teſtament politique eſt entiérement erroné, & l'auteur ſe trompe évidemment ſur l'origine des apels comme d'abus.

3°. (page 127.) *Les perſonnes qui s'attachent à Dieu &c. ſont ſi abſolument exemptes de la juriſdiction temporelle des Princes, qu'elles ne peuvent être jugées que par leurs ſupérieurs eccléſiaſtiques.*

Mr. de *Foncemagne* fait à cette occaſion la remarque judicieuſe, *que cette propoſition fauſſe dans tous ſes points eſt peu digne d'un Législateur Français.* Nous ajoutons, que ce qui eſt ſi indigne d'un Miniſtre, ne doit point être préſumé avoir été écrit par ce Miniſtre.

4°. Nous en diſons autant de cette aſſertion ſi évidemment fauſſe (page 128.) *que l'Egliſe donna pouvoir aux juges ſéculiers de prendre connaiſſance des cas apellés privilégiés.* Il n'eſt certainement ni dans la nature humaine, ni dans la nature eccléſiaſtique, de ſe dépouiller de ſes droits pour en revêtir ceux qu'on croit ſes compétiteurs; & Mr. de *Foncemagne* penſe comme nous.

Ce chapitre des cas privilégiés nous parait compoſé par un eccléſiaſtique, beaucoup plus atta-

attaché à ſon état qu'à l'autorité royale, & qui n'avait aucune idée des principes du Miniſtère.

5°. Nous dirons la même choſe de l'article ſur la régale, & de celui des trois ſentences conformes, requiſes pour punir les clercs, & de l'article ſur les exemptions. Ce ſont des traités de Juriſprudence ultramontaine, dont les maximes ſont preſque en tout l'opoſé de nos loix. On y propoſe de faire révoquer toutes ces exemptions qui ſont la plûpart ſubreptices, & on y ſupoſe (page 156.) que ce remède ferait improuvé par les Parlemens.

Nous penſons que le Cardinal devait être inſtruit combien tous les Parlemens du Royaume ſont contraires à ces droits abuſifs des moines.

6°. Les ſections ſur le droit des laïcs de préſenter aux Cures, & ſur la réforme des monaſtères, nous paraiſſent, comme à Mr. *de Voltaire*, moins dignes de l'attention d'un grand Miniſtre, que les objets intéreſſans qui devaient occuper le Roi & le Cardinal, comme les négociations avec la Suède, & avec une partie de l'Allemagne; l'éducation du *Dauphin*, & tant d'autres matières véritablement politiques, ſur leſquelles le Teſtament garde un ſilence abſolu: & nous penſons que la cauſe évidente de ce ſilence ſur des choſes ſi néceſſaires, & de cet apeſantiſſement ſur des choſes inutiles, vient de ce que l'auteur Théologien était un peu inſtruit des unes, & n'avait aucune connaiſſance des autres.

7°. Nous ne voyons pas que jamais la ſocieté des Jéſuites ait donné *tant de jalouſie à l'Archi-*

duc Albert : comme il eſt dit (*pag.* 174.) elle en donna à l'Univerſité de Loudun ; mais il nous ſemble qu'il n'eſt rien dit nulle part de cet ombrage donné à l'Archiduc par les Jéſuites, ſi dévoués en tout tems à la Maiſon d'Autriche.

8°. (*Page* 175.) Selon l'auteur du Teſtament, *l'ordre de* St. Benoit *a été autrefois ſi abſolument maître des écoles, qu'on n'enſeignait en aucun autre lieu.*

Le Cardinal de *Richelieu* ſavait ſans doute que *Charlemagne* inſtitua l'école du palais. Il y eut des écoles attachées à toutes les Cathédrales, & il y eut toujours des écoles à Paris juſqu'à *Guillaume de Champeau* qui illuſtra cette école, érigée bientôt après en Univerſité.

9°. (*Page* 176.) L'hiſtoire du Pape *Benoit onze, contre lequel les Cordeliers piqués au ſujet de la perfection de la pauvreté, &c.*

Nous ne pouvons nous empècher de relever avec Mr. *de Voltaire* cette erreur eſſentielle. Ce n'eſt pas ici une ſimple erreur de nom, une ſimple mépriſe en Chronologie, un mot mis pour un autre. *Benoit XI*, ou *XII*, à qui on attribue de grandes querelles avec l'Empereur & les Cordeliers, ne peut être pris pour le Pape *Jean XXII*, qui fut accuſé d'héréſie ſur la viſion béatifique, & qui longtems auparavant s'étant déclaré contre l'Empereur *Louis de Bavière*, oſa le dépoſer en idée par une bulle, en 1327. Il fut dépoſé à ſon tour non moins vainement par l'Empereur, qui le condamna dans Rome à être brulé vif le 22. Mai 1328.

L'au-

L'auteur du Teſtament brouille toute cette hiſtoire avec une ignorance étonnante. Il ſupoſe que les Cordeliers engagèrent l'Empereur à faire la guerre au Pape. Il eſt ſeulement vrai que deux Cordeliers pendant cette guerre, offrirent leur plume à *Louïs de Bavière*; mais il eſt aſſez connu que cette guerre était un intérêt d'Etat, & non un intérêt de moines, & qu'il s'agiſſait de la domination de l'Empereur en Italie, & non d'une diſpute de Cordeliers ſur la forme de leur capuchon.

Nous avouons que dans ce morceau il n'y a pas un mot qui ne ſoit une faute. Nous ne croyons pas le Cardinal de *Richelieu* capable d'avoir laiſſé tant d'erreurs à la poſtérité.

10°. Nous ne dirons rien de la vénalité des charges de judicature, dont l'auteur parait être le partiſan. Il ſe pourrait qu'un Miniſtre ſentant combien il eſt difficile de rembourſer toutes ces charges, eût conclu à laiſſer ſubſiſter un abus qui ne ſe pouvait corriger qu'avec un argent qu'on n'avait pas. Mais en ce cas, il nous ſemble que celui qui fait parler le Miniſtre l'aurait fait parler plus dignement, en déplorant la néceſſité de ce trafic honteux, qu'en cherchant à pallier ce vice par quelques avantages, peut-être imaginaires, qu'on prétend en réſulter.

Nous croyons remarquer une contradiction dans cet article. L'Auteur dit à la page 205. que les eſprits des Magiſtrats qui ſont d'une naiſſance trop médiocre, *ont une auſtérité ſi épineuſe, qu'elle n'eſt pas ſeulement fâcheuſe, mais préjudiciable*; & à la page 206. il dit, *qu'il faut*

qu'un pauvre Magiſtrat ait l'ame d'une trempe bien forte, s'il ne ſe laiſſe fléchir par la conſidération de ſes propres intérêts.

Nous invitons le lecteur à lire ce que dit Mr. *de Voltaire* ſur ce ſujet : il nous parait qu'il s'explique en véritable citoyen.

Nous remarquons ici que le célèbre auteur de l'Eſprit des loix, n'a que trop abuſé de ce paſſage du Teſtament politique. * „ Si dans le peu-
„ ple, dit-il, il ſe trouve quelque malheureux
„ honnête homme, le Cardinal de *Richelieu* in-
„ ſinue qu'un Monarque doit ſe garder de s'en
„ ſervir, tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas
„ le reſſort de ce gouvernement.

Il met en marge, *que le Teſtament politique a été fait ſous les yeux & ſur les mémoires du Cardinal de* Richelieu *par Mrs. de* Bourzey *& de.... qui lui étaient attachés.*

Nous convenons avec Mr. de *Monteſquieu* que l'Abbé de *Bourzey* fit ce Teſtament, mais non pas ſous les yeux du Cardinal. Nous convenons encor moins que le Teſtament diſe ce que Mr. de *Monteſquieu* lui fait dire. Il le cite ainſi en marge ; *Il ne faut*, y eſt-il dit, *ſe ſervir de gens de bas lieu, ils ſont trop auſtères & trop difficiles.* Ce n'eſt pas citer exactement ; le Teſtament dit dans cet endroit que les hommes d'une baſſe naiſſance ſont d'ordinaire difficiles & d'une auſtérité épineuſe ; il ne dit point qu'il ne faut pas ſe ſervir d'un pauvre honnête

* Eſp. des loix chapitre 5. liv. 3. dernières lignes.

te homme ; & il ſe contredit dans le moment d'après, en diſant, *qu'un pauvre Magiſtrat eſt trop expoſé à ſe laiſſer amollir.*

Ainſi l'auteur du Teſtament tombe dans des contradictions, & l'auteur de l'Eſprit des loix dans une grande erreur, & ſurtout, dans une erreur très odieuſe, en ſupoſant que la vertu n'entre jamais dans le Gouvernement Monarchique. Il ne faut point être flatteur, mais il ne faut point être ſatirique. C'eſt encourager au crime que de repréſenter la vertu comme inutile ou comme impoſſible.

Raportons ici le paſſage qui ſe trouve dans une note du Siécle de *Louïs XIV.* *

„ Il eſt dit dans l'Eſprit des loix, qu'il faut „ plus de vertu dans une République; c'eſt en „ un ſens tout le contraire : il faut beaucoup „ plus de vertu dans une Cour pour réſiſter à „ tant de ſéductions. Le Duc de *Montauſier*, le „ Duc de *Beauvilliers*, étaient des hommes d'une „ vertu très auſtère. Le Maréchal de *Villeroi* „ joignit des mœurs plus douces à une probité „ non moins incorruptible. Le Marquis de *Torcy* a été un des plus honnêtes hommes de „ l'Europe, dans une place où la politique per„ met le relâchement de la morale. Les Control„ leurs généraux le *Pelletier* & *Chamillard* paſſè„ rent pour être moins habiles que vertueux. „ Il faut avouer que *Louis XIV.* dans cette guerre „ malheureuſe ne fut guère entouré que d'hom-

* Siécle de *Louïs XIV.* tom. I. p. 381. édit. de 1761.

„ mes irréprochables. C'eſt une obſervation très „ vraye & très importante dans une hiſtoire où „ les mœurs ont tant de part.

Tout ce paſſage eſt dans la plus exacte vérité; nous croyons qu'on ne peut trop le citer. Il eſt ſi beau qu'il ſe ſoit trouvé dans une Cour tant d'hommes vertueux à la fois, cela eſt ſi honorable pour la nation & pour le beau ſiécle de *Louïs XIV.*, ſi encourageant pour tous les ſiécles, qu'il y aurait de l'injuſtice & de l'ingratitude à ne ſavoir pas quelque gré à l'auteur, d'avoir ſeul de tous les hiſtoriens démêlé & mis dans ſon jour cette vérité utile au genre humain.

Saiſiſſons avec plaiſir cette occaſion d'obſerver que dans tous ſes ouvrages Mr. de *Voltaire* a toûjours eu pour objet la vérité & la vertu. Sa *Henriade*, ſes tragédies, ſes hiſtoires reſpirent l'humanité, la bienfaiſance, l'indulgence; il a toûjours rendu juſtice au mérite malheureux & à la vérité perſécutée. Nul auteur n'a jamais détruit plus de calomnies; nul en écrivant l'hiſtoire n'a jamais tant confondu les auteurs des libelles. Nous devons faire pour lui ce qu'il a fait pour tant d'autres; nous devons la vérité à celui qui l'a dite.

11°. Nous n'entrerons point ici dans la diſcuſſion des atteintes que le Teſtament politique (*pag.* 217.) donne aux Parlemens du Royaume. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que le Cardinal de *Richelieu* eût de tels ſentimens; mais auſſi, il eſt très vraiſemblable, que l'auteur en conſeillant au Roi d'envoyer dans les pro-

provinces des Conſeillers d'Etat & des Maîtres des requêtes pour rendre la juſtice, écrivait après l'année 1665, lorſque *Louïs XIV.* eut fait tenir les grands jours dans quelques provinces par une commiſſion extraordinaire. Il n'eſt guère poſſible qu'alors on eût ſuivi en cela les inſtructions du Cardinal de *Richelieu*, dont le Teſtament ne parut qu'en 1688; & il eſt aſſez naturel que l'auteur déguiſé ſous le nom du Cardinal ait conſeillé ce qu'on venait de faire.

12°. Après avoir lû attentivement tout le chapitre intitulé *Du Conſeil du Prince*, nous ſommes forcés d'avouer nôtre extrême étonnement de n'y avoir rien trouvé que de vague ſur la probité néceſſaire à un Conſeiller d'Etat, ſur le cœur & la force d'un Conſeiller d'Etat, ſur l'aplication que doivent avoir les Conſeillers d'Etat; & nous préſumons qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un Miniſtre ait perdu ſon tems à compoſer une déclamation ſi vaine & ſi faſtidieuſe, lorſqu'il avait tant de choſes intéreſſantes à dire, & tant de grands intérets à diſcuter.

Telle eſt nôtre opinion concernant la première partie du Teſtament, & tel a été l'avis de ceux qui l'ont lû avec nous, & que nous avons conſultés. Venons à la ſeconde partie.

13°. Nous n'avons trouvé rien de rélatif à la France, rien qui la concerne plutôt qu'un autre pays, dans ſes chapitres intitulés: *Fondement du bonheur d'un Etat. Etabliſſement du règne de Dieu. La raiſon doit être la règle & la conduite d'un Etat. Les intérèts publics doivent être l'unique fin de ceux qui gouvernent un Etat. La prévoyan-*

ce est nécessaire au gouvernement d'un Etat. Les peines & les récompenses sont deux points tout-à-fait nécessaires à la conduite d'un Etat. Une négociation continuelle ne contribue pas peu au bon succès des affaires &c.

Tout cela convient à la Suède, à la Russie, à la Chine, aussi-bien qu'à la France.

Rien ne nous parait porter davantage le caractère d'un déclamateur qui veut se faire valoir, rien ne ressemble moins à un Ministre qui veut être utile.

14°. Nous remarquerons seulement une maxime bien cruelle (*pag.* 27. 2e. *part.*) Il est dit qu'en plusieurs occasions, on peut, sans preuve autentique, *commencer par l'exécution*; c'est-à-dire qu'il faut d'abord faire mourir un homme soupçonné de crime d'Etat, sauf à examiner ensuite s'il est coupable.

Quelque despotique qu'ait été le Cardinal de *Richelieu*, il est difficile de penser qu'il ait donné des conseils si abominables. Ce sont des barbaries qu'on a le malheur de commettre quelquefois, mais qu'on n'a jamais l'imprudence de dire. Cela est trop oposé au chapitre intitulé, *Du règne de Dieu.* C'est ici que l'auteur affecte de ressembler à *Machiavel*, pour se donner le relief d'un politique profond. Il croit qu'en prenant le nom d'un grand Ministre, il doit le faire parler en Tyran. Nous respectons trop la mémoire du Cardinal, pour lui imputer des conseils qui rendraient à jamais sa mémoire odieuse à tous les peuples; & nous nous joignons à Mr. de *Voltaire*, pour bénir le Ciel que *Fé-*

nélon

nélon ait fait ſon *Télémaque*, & que *Richelieu* puiſſe être lavé du ſoupçon d'avoir fait ce Teſtament.

Venons enfin au peu d'articles qui regardent préciſément la France.

15°. Il eſt dit au chap. 5. de la puiſſance ſur mer, non-ſeulement, *que la Provence a beaucoup de plus grands ports & de plus aſſurés que l'Eſpagne & l'Italie enſemble*, (ce que Mr. de *Voltaire* a très bien relevé;) mais on aſſure encore, *que la Bretagne contient les plus beaux ports qui ſoient dans l'Océan*; ce que Mr. de *Voltaire* ne devait pas moins reprendre.

Nous ſommes entiérement de ſon avis ſur cette exagération inſoutenable, dont il n'a pas cru que le Surintendant des mers pût être capable: & tout le reſte de ce chapitre nous a paru être d'un homme qui affecte de connaître le meſtral & la tramontane, & qui n'a aucune connaiſſance de la mer.

16°. Sur l'article du commerce il nous parait bien difficile que le Cardinal de *Richelieu* ſoit entré dans le détail des ſoyes & des cotons filés. Il ſe ferait bien trompé, s'il avait dit (*pag.* 130.) que les velours rouges, violets & tanés, ſe fabriquaient à Tours beaucoup plus beaux qu'à Gènes; ce qui eſt d'une fauſſeté reconnue par tous les Marchands. On ne peut non-plus ſoupçonner le Cardinal d'avoir dit qu'il n'y avait point d'établiſſement à faire en Amérique.

17°. La ſection 7. (*pag.* 141.) annonce le projet *de décharger le peuple des trois quarts du faix qui l'accable maintenant.* Ce titre reſſemble

plutôt,

plutôt, il faut l'avouer, au projet d'un citoyen oiſif, effrayé des charges de l'Etat, qu'aux idées juſtes d'un grand Miniſtre qui ſentirait l'impoſſibilité de diminuer les trois quarts de ces charges.

Nous ne pouvons condamner le doute que Mr. de *Voltaire* a élevé au ſujet des comptants : on ſent aſſez qu'il n'eſt pas naturel qu'un Miniſtre traite d'*illicites* des ordonnances qu'il ſignait lui ſeul, & qu'il s'accuſe lui-même de péculat.

18°. Nous avons lû attentivement ce projet de finances ; nous avons été bien étonnés de la propoſition de retrancher toutes les penſions (*p.* 161.), & de réduire (*même page*) le comptant du Roi à trois cent mille livres, tandis qu'à la page 145, il réduit ce même comptant à un million d'écus d'or. Cette énorme contradiction nous a paru impoſſible dans un Miniſtre tel que le Cardinal.

Il n'y a pas moyen de rien comprendre à la page 172 & ſuivantes, dans leſquelles on propoſe de rembourſer trente millions de capitaux de rentes. *La ſupreſſion*, dit l'auteur, *d'un capital de ſept millions, à cinq pour cent, ſe fera en ſept années & demie, par la ſeule jouïſſance.*

Mr. de *Voltaire* a très bien remarqué qu'il faut vingt années pour rembourſer à cinq pour cent un capital par la jouïſſance. Il aurait dû faire voir auſſi quelle ſerait l'énorme injuſtice de dépouiller une famille de ſon capital, ſous prétexte qu'elle aurait reçu la valeur de ce capital en pluſieurs années. Cette propoſition révoltante ſerait la deſtruction de la ſociété.

Tous les calculs qui ſuivent ſont également fau-

fautifs. *De ſept autres millions*, dit l'auteur, *qui ne devront être rembourſés qu'au denier ſix, qui eſt le prix courant de telles charges, elles pouront être rembourſées en huit années & demie.* Cet auteur n'entend pas un mot de la matière, & n'entend pas mieux l'arithmétique la plus ſimple qu'il ne ſait le Français. Au lieu du denier ſix il devait dire le denier ſeize & un quart, parce que ſix pour cent ſont la ſeiziéme partie & un quart de cent; & il eſt bien clair qu'en huit années & demie un capital à ſix pour cent d'intérêt ne ſerait pas rembourſé par la jouïſſance. Six fois huit & demi font cinquante & un, de ſorte qu'il s'en manquerait preſque la moitié. Et que ſignifie *rembourſé qu'au denier ſix?* Six pour cent ſont-ils moins que cinq pour cent? Autant de paroles, autant d'inepties.

Nous ne pouvons aſſez nous étonner que des abſurdités ſi groſſières ayent été imputées au Cardinal de *Richelieu*, & nous ne pouvons qu'aplaudir à Mr. de *Voltaire* qui a perſévéré conſtamment à défendre ſa mémoire.

19°. Nous avions penſé d'abord qu'il s'était exprimé avec trop peu d'exactitude, & trop d'exagération, quand il a reproché à l'auteur du Teſtament d'avoir voulu impoſer les Cours ſouveraines à la taille. Mais il n'eſt que trop certain que cette propoſition ſe trouve expreſſément énoncée (*pag.* 175.) La taille eſt une ancienne impoſition établie par les Seigneurs des terres ſur leurs vaſſaux roturiers, ſur les vilains nommés alors leurs ſujets, impôt devenu humiliant, reſte de ſervitude, titre de baſ-

ſeſſe

feſſe auquel chacun cherche à ſe dérober aujourd'hui, dès qu'il s'eſt élevé un peu par ſon induſtrie.

Aſſujettir toute la robe à cette humiliation, ce ſerait avilir la Magiſtrature au point qu'aucun citoyen ne voudrait embraſſer cet état. La noble fonction de rendre la juſtice ſerait confondue avec les dernières claſſes des hommes : l'honneur de juger la nation deviendrait un oprobre : le Commis d'un Receveur des tailles ferait trembler ſon Juge. Une chimère auſſi tyrannique rendrait le nom d'un Miniſtre éternellement odieux, s'il avait pû la propoſer.

Il eſt très vrai encore (*pag.* 101.) que l'auteur du Teſtament propoſe d'ordonner *à tous les Gentilshommes qui auront paſſé vingt ans de porter les armes*, & d'ordonner à tous les Capitaines de cavalerie *d'enrôler dans leurs compagnies, au moins la moitié de Gentilshommes.*

C'eſt dans le même chapitre (*pag.* 103.) que l'auteur dit, *que ſi l'on veut avoir cinquante mille hommes, il en faut lever cent mille.*

Saiſis d'étonnement à la lecture de tant d'étranges propoſitions, nous croirions en effet être coupables envers la nation, comme envers la mémoire d'un grand Miniſtre, ſi nous pouvions le ſoupçonner un moment d'avoir eu la moindre part à de tels ſyſtèmes, qui nous paraiſſent enfantés par un écrivain bien indigne du grand nom qu'il uſurpe. Nous penſons que pour peu qu'on ait de juſtice, on doit des remercimens à celui qui nous a ouvert les yeux.

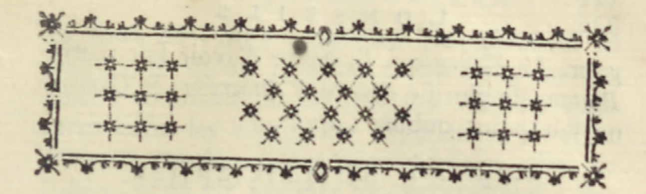
Il reſte à rechercher comment il s'eſt pû faire qu'on

qu'on ait ſi longtems attribué au Cardinal de *Richelieu* ce Teſtament politique. Il eſt trop vrai, comme l'a dit Mr. de *Voltaire*, que bien qu'il y ait une foule immenſe de livres, on lit peu, & on lit mal : l'eſprit ſe repoſe ſur la foi d'un grand nom ; il eſt plus aiſé & plus commun de croire que d'examiner ; le tems donne de l'autorité à l'erreur ; ceux qui la combattent trop tard paſſent pour téméraires, & on employe quelquefois pour la ſoutenir toutes les armes dont on ne devrait ſe ſervir que pour défendre la vérité.

Enfin, pour réſumer tout ce que nous avons dit, nous penſons que Mr. de *Foncemagne* a ſaiſi le vrai en faiſant voir que le Cardinal de *Richelieu* commanda, lut, & margina ſon manifeſte ſous le nom de *narration ſuccinte :* & que Mr. de *Voltaire* a prouvé que le Teſtament politique joint à cette narration, n'eſt, ni ne peut être l'ouvrage d'un Miniſtre dont le nom ſera toûjours illuſtre, & qui nous devient cher de jour en jour par les mérites & les ſervices des héritiers de ſon nom & de ſa gloire.



Cette Piéce parut en Hollande il y a trente ans, elle n'a pas été imprimée depuis; le Public jugera ſi elle mérite de trouver place dans ce Recueil,



CONSEILS

A UN JOURNALISTE,

Sur la Philosophie, l'Histoire, le Théâtre, les Piéces de Poësie, les Mélanges de littérature, les Anecdotes littéraires, les Langues, & le Stile.

L'Ouvrage périodique auquel vous avez dessein de travailler, Monsieur, peut très bien réussir, quoiqu'il y en ait déja trop de cette espece. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel Journal plaise à nôtre siécle & à la postérité. Je vous répondrai en deux mots, *Soyez impartial.* Vous avez la science & le goût; si avec cela vous êtes juste, je vous prédis un succès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les Mathématiques jusqu'à l'épigramme. Aucun des Journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, qui sont les piéces de théâtre, ni de tant de jolis ouvrages de poësie, qui soutiennent tous les jours le caractère aimable de nôtre nation. Tout peut entrer dans vôtre espèce de Journal, jusqu'à une chanson qui sera bien faite, rien n'est à dédaigner.

gner. La Grèce qui ſe vante d'avoir fait naître *Platon*, ſe glorifie encore d'*Anacréon*; & *Cicéron* ne fait point oublier *Catulle*.

SUR LA PHILOSOPHIE.

VOus ſavez aſſez de Géométrie & de Phyſique pour rendre un compte exact des livres de ce genre; & vous avez aſſez d'eſprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines, ſans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conſeillerais ſur-tout, quand vous ferez des extraits de Philoſophie, d'expoſer d'abord au lecteur une eſpèce d'abrégé hiſtorique des opinions qu'on propoſe, ou des vérités qu'on établit.

Par exemple, s'agit-il de l'opinion du *Vuide*, dites en deux mots comment *Epicure* croyait le prouver, montrez comment *Gaſſendi* l'a rendu plus vraiſemblable, expoſez les degrés infinis de probabilité que *Newton* a ajoutés enfin à cette opinion, par ſes raiſonnemens, par ſes obſervations, & par ſes calculs.

S'agit-il d'un ouvrage ſur la nature de l'*Air*? il eſt bon de montrer d'abord qu'*Ariſtote* & tous les Philoſophes ont connu ſa peſanteur, mais non ſon degré de peſanteur. Beaucoup d'ignorans qui voudraient au moins ſavoir l'hiſtoire des ſciences, les gens du monde, les jeunes étudians verront avec avidité par quelle raiſon & par quelles expériences le grand *Galilée* combattit le premier l'erreur d'*Ariſtote* au

au ſujet de l'*Air* ; avec quel art *Torricelli* le peſa, ainſi qu'on péſe un poids dans une balance ; comment on connut ſon reſſort ; comment enfin les admirables expériences de Mrs. *Hales* & *Boerhaave* ont découvert des effets de l'*Air*, qu'on eſt preſque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière inconnues juſqu'à nos jours.

Parait-il un livre hériſſé de calculs & de problèmes ſur la *Lumière* ? quel plaiſir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente & ignorante Grèce avait de la *Réfraction*, ce qu'en dit l'Arabe *Alhazen*, le ſeul Géomètre de ſon tems ; ce que devine *Antonio de Dominis* ; ce que *Deſcartes* met habilement & géométriquement en uſage, quoiqu'en ſe trompant ; ce que découvre ce *Grimaldi*, qui a trop peu vécu ; enfin, ce que *Newton* pouſſe juſqu'aux vérités les plus déliées & les plus hardies auxquelles l'eſprit humain puiſſe atteindre, vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laiſſent encore un nuage derrière elles.

Compoſera-t-on quelque ouvrage ſur la *Gravitation* des aſtres, ſur cette admirable partie des démonſtrations de *Newton* ? ne vous aura-t-on pas obligation ſi vous rendez l'hiſtoire de cette *Gravitation* des aſtres, depuis *Copernic* qui l'entrevit, depuis *Képler* qui oſa l'annoncer comme par inſtinct, juſqu'à *Newton* qui a démontré à la Terre étonnée, qu'elle péſe ſur le Soleil & le Soleil ſur elle ?

Raportez à *Deſcartes* & à *Harrot* l'art d'apli-

quer l'algèbre à la mesure des courbes, le calcul intégral & différentiel à *Newton*, & ensuite à *Leibnitz*. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que vôtre ouvrage soit un régistre fidèle de la gloire des geands-hommes.

Sur-tout, en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur, & souvent toute une nation, sans éclairer personne. Point d'animosité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un Avocat-général, qui en résumant tout un procès, outragerait par des mots piquans la partie qu'il condamne? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable, mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier *Leibnitz*? Insulterez-vous à *Locke*, parce qu'il croit Dieu assez puissant pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière? Ne voyez-vous pas que Dieu qui a tout créé, peut rendre cette matière & ce don de penser éternels? que s'il a créé nos ames, il peut encore créer des millions d'ètres différens de la matière & de l'ame; qu'ainsi le sentiment de *Locke* est respectueux pour la Divinité, sans être dangereux pour les hommes? Si *Bayle*, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête-homme. Soyez-le donc avec lui, & n'imitez point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort, qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

SUR

SUR L'HISTOIRE.

CE que les Journaliſtes aiment peut-être le mieux à traiter, ce ſont les morceaux d'hiſtoire ; c'eſt là ce qui eſt le plus à la portée de tous les hommes, & le plus de leur goût. Ce n'eſt pas que dans le fond on ne ſoit auſſi curieux pour le moins de connaître la nature, que de ſavoir ce qu'a fait *Seſoſtris* ou *Bacchus* ; mais il en coûte de l'aplication pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la Ville de Paris, ce qui nous importe pourtant aſſez ; & on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous ſont tranſmis ſous le nom d'hiſtoires, leſquels on nous répète tous les jours, & qui ne nous importent guères.

Si vous rendez compte de l'hiſtoire ancienne, proſcrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laiſſez *Juvenal* & *Boileau*, donner du fond de leur cabinet des ridicules à *Alexandre*, qu'ils euſſent fatigué d'encens s'ils euſſent vécu ſous lui ; qu'ils appellent *Alexandre* inſenſé. Vous, Philoſophe impartial, regardez dans *Alexandre* ce Capitaine-général de la Grèce, ſemblable à peu près à un *Scanderberg*, à un *Hunniade*, chargé comme eux de venger ſon pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, & plus magnifique. Ne le faites pas voir ſeulement ſubjuguant tout l'Empire de l'ennemi des Grecs, & portant ſes conquêtes juſqu'à l'Inde, où s'é-

tendait la domination de *Darius*. Mais représentez-le donnant des loix au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie & Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par-là sur-tout qu'il faut considérer les Rois, & c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aiméra pas mieux qu'on l'entretienne des villes & des ports que *César* a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, &c. que des hommes qu'il a fait égorger ?

Inspirez sur-tout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des tems récens, qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais sur-tout que vous recommandassiez de commencer sérieusement l'étude de l'histoire, au siécle qui précède immédiatement *Charles-Quint*, *Léon X. François I.* C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Le beau siécle de *Louïs XIV.* achève de perfectionner ce que *Léon X.*, tous les *Médicis*, *Charles-Quint*, *François I.* avaient commencé. Je travaille depuis longtems à l'histoire de ce dernier siécle, qui doit être l'exemple des siécles à venir; j'essaye de faire voir le progrès de l'esprit humain, & de tous les arts, sous *Louis XIV.* Puissai-je, avant de mourir, laisser ce monument à la gloire de ma nation ! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice; je ne manque point

point de mémoires ſur les avantages que le grand *Colbert* a procurés & voulait faire à la nation & au monde, ſur la vigilance infatigable, ſur la prévoyance d'un Miniſtre de la guerre né pour être le Miniſtre d'un Conquérant, ſur les révolutions arrivées dans l'Europe, ſur la vie privée de *Louïs XIV.* qui a été dans ſon domeſtique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des Rois. J'ai des mémoires ſur des fautes inſéparables de l'humanité, dont je n'aime à parler, que parce qu'elles font valoir les vertus; & j'aplique déja à *Louïs XIV.* ce beau mot de *Henri IV.* qui diſait à l'Ambaſſadeur *Don Pèdre : Quoi donc ? votre Maitre n'a-t-il pas aſſez de vertu pour avoir des défauts ?* Mais j'ai peur de n'avoir ni le tems ni la force de conduire ce grand ouvrage à ſa fin.

Je vous prierai de bien faire ſentir, que ſi nos hiſtoires modernes écrites par des contemporains ſont plus certaines en général que toutes les hiſtoires anciennes, elles ſont quelquefois plus douteuſes dans les détails; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux, d'état, de parti, de Religion. Le Guerrier, le Magiſtrat, le Janſéniſte, le Moliniſte, ne voyent point les mêmes faits avec les mêmes yeux : c'eſt le vice de tous les tems. Un Carthaginois n'eût point écrit les guerres Puniques dans l'eſprit d'un Romain, & il eût reproché à Rome la mauvaiſe foi dont Rome accuſait Carthage. Nous n'avons guères d'hiſtoriens anciens qui ayent écrit les uns contre les autres ſur le même

événement : ils auraient répandu le doute ſur des choſes que nous prenons aujourd'hui pour inconteſtables. Quelque peu vraiſemblables qu'elles ſoient, nous les reſpectons pour deux raiſons, parce qu'elles ſont anciennes, & parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres hiſtoriens contemporains, nous ſommes dans un cas bien différent : il nous arrive ſouvent la même choſe qu'aux Puiſſances qui ſont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Verſailles, des feux de joie pour des batailles que perſonne n'avait gagnées : chaque parti chante victoire, chacun a raiſon de ſon côté. Voyez que de contradictions ſur *Marie Stuard*, ſur les guerres civiles d'Angleterre, ſur les troubles de Hongrie, ſur l'établiſſement de la Religion Proteſtante, ſur le Concile de Trente. Parlez de la révocation de l'Edit de Nantes à un Bourguemeſtre Hollandais, c'eſt une tirannie imprudente : conſultez un Miniſtre de la Cour de France, c'eſt une politique ſage. Que dis-je ? la même nation au bout de vingt ans n'a plus les mêmes idées qu'elle avait ſur le même événement, & ſur la même perſonne ; j'en ai été témoin au ſujet du feu Roi *Louïs XIV*. Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à eſſuyer ſur l'hiſtoire de *Charles XII* ! J'ai écrit ſa vie ſingulière ſur les mémoires de Mr. de *Fabrice*, qui a été huit ans ſon favori ; ſur les lettres de Mr. de *Fierville*, envoyé de France auprès de lui ; ſur celles de Mr. de *Villelongue*, longtems Colonel à ſon ſervice ; ſur celles de Mr. de *Poniatowski.*

towski. J'ai consulté Mr. de *Croissy* Ambassadeur de France auprès de ce Prince &c. J'aprends à présent que Mr. *Norberg*, Chapelain de *Charles XII.* écrit une histoire de son règne. Je suis sûr que le Chapelain aura souvent vu les mêmes choses avec d'autres yeux que le Favori & l'Ambassadeur. Quel parti prendre en ce cas? Celui de me corriger sur le champ dans les choses où ce nouvel historien aura évidemment raison, & de laisser les autres au jugement des lecteurs desintéressés. Que suis-je en tout cela? Je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de *Charles XII.* & *de Pierre le Grand*, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme *Louïs XIV.* avec le respect qu'on doit aux Têtes couronnées qui viennent de mourir, & avec le respect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

SUR LA COMÉDIE.

VEnons aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre Journal. Vous comptez parler beaucoup des piéces de théatre. Ce projet est d'autant plus raisonnable, que le théatre est plus épuré parmi nous, & qu'il est devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien sans doute de suivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaisser tous leurs contemporains,

& à décourager les arts, dont un bon Journaliſte doit être le ſoutien. Il eſt juſte de donner la préférence à *Molière* ſur les comiques de tous les tems & de tous les pays. Mais ne donnez point d'excluſion. Imitez les ſages Italiens, qui placent *Raphaël* au premier rang, mais qui admirent les *Paul Véronèſe*, les *Caraches*, les *Corrèges*, les *Dominicains* &c. *Molière* eſt le premier, mais il ſerait injuſte & ridicule de ne pas mettre le *Joueur* à côté de ſes meilleures piéces. Refuſer ſon eſtime aux *Ménechmes*, ne pas s'amuſer beaucoup au *Légataire univerſel*, ſerait d'un homme ſans juſtice & ſans goût; & qui ne ſe plaît pas à *Regnard*, n'eſt pas digne d'admirer *Molière*.

Oſez avouer avec courage que beaucoup de nos petites piéces, comme *le Frondeur*, le *Galant Jardinier*, la *Pupille*, le *Double Veuvage*, l'*Eſprit de contradiction*, la *Coquette de village*, le *Florentin* &c. ſont au-deſſus de la plûpart des petites piéces de *Molière*; je dis au-deſſus, pour la fineſſe des caractères, pour l'eſprit dont la plûpart ſont aſſaiſonnées, & même pour la bonne plaiſanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de piéces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en ſeraient pas ſatisfaits: mais je dirai hardiment, que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs & où l'on trouve de l'intérêt, comme le *Préjugé à la mode*; quand les Français ſeront aſſez heureux pour qu'on leur donne une piéce telle que le *Glo-*

Glorieux, gardez vous bien de vouloir rabaiſſer leur ſuccès, ſous prétexte que ce ne ſont pas des comédies dans le goût de *Molière*; évitez ce malheureux entêtement qui ne prend ſa ſource que dans l'envie; ne cherchez point à proſcrire les ſcènes attendriſſantes qui ſe trouvent dans ces ouvrages : car lorſqu'une comédie, outre le mérite qui lui eſt propre, a encore celui d'intéreſſer, il faut être de bien mauvaiſe humeur pour ſe fâcher qu'on donne au public un plaiſir de plus.

J'oſe dire que ſi les piéces excellentes de *Molière* étaient un peu plus intéreſſantes, on verrait plus de monde à leurs repréſentations; le *Miſantrope* ſerait auſſi ſuivi qu'il eſt eſtimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoiſe : l'art d'étendre ſes limites ſans les confondre avec celles de la tragédie, eſt un grand art, qu'il ſerait beau d'encourager, & honteux de vouloir détruire. C'en eſt un que de ſavoir bien rendre compte d'une piéce de théatre. J'ai toûjours reconnu l'eſprit des jeunes gens, au détail qu'ils faiſaient d'une piéce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; & j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux, ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois. Tant il eſt vrai qu'au fond l'eſprit des affaires, & le véritable eſprit des belles-lettres, eſt le même.

Expoſer en termes clairs & élégans un ſujet qui quelquefois eſt embrouillé, & ſans s'attacher à la diviſion des actes, éclaircir l'intrigue & le dé-

dénouement, les raconter comme une hiſtoire intéreſſante, peindre d'un trait les caractères, dire enſuite ce qui a paru plus ou moins vraiſemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien ſaiſir le mérite ou le vice général du ſtile, c'eſt ce que j'ai vû faire quelquefois, mais ce qui eſt fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude: car il eſt plus facile à certains eſprits de ſuivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

DE LA TRAGÉDIE.

JE dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous ſavez quel honneur ce bel art a fait à la France: art d'autant plus difficile, & d'autant plus au-deſſus de la comédie, qu'il faut être vraiment poëte pour faire une belle tragédie: au-lieu que la comédie demande ſeulement quelque talent pour les vers.

Vous, Monſieur, qui entendez ſi bien *Sophocle* & *Euripide*, ne cherchez point une vaine récompenſe du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaiſir de les préférer, contre vôtre ſentiment, à nos grands auteurs Français. Souvenez vous que quand je vous ai défié de me montrer dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des piéces de *P. Corneille*, je dis de ſes moins bonnes, vous avouâtes que c'était une choſe impoſſible. Ces traits dont je parle, étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de

Nico-

Nicomède. Je veux, dit *Prusias* *,

Ecouter à la fois l'amour & la nature,
Etre père & mari dans cette conjoncture.

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh ! que dois-je être ?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable Roi n'est ni mari ni père.
Il regarde son trône, & rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'inférerez point que les dernières piéces de ce père du théatre soient bonnes, parce qu'il s'y trouve de si beaux éclairs : avouez leur extrême faiblesse avec tout le public.

Agésilas & *Suréna* ne peuvent rien diminuer de l'honneur que *Cinna* & *Polyeucte* font à la France. Mr. *de Fontenelle*, neveu du grand *Corneille*, dit dans la Vie de son oncle, que si le proverbe, *cela est beau comme le Cid*, passa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus causer la chute du proverbe que celle du *Cid*. C'est *Corneille* lui-même qui le détruisit, c'est à *Cinna* qu'il faut s'en pren-

* *Nicomède*, tragédie, Acte IV. Scène III.

prendre. Ne dites point avec l'Abbé de *St. Pierre*, que dans cinquante ans on ne jouera plus les piéces de *Racine*. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur sera-t-il donc fait, si *Racine* ne les intéresse pas ?

Il y a apparence que les bons auteurs du siécle de *Louïs XIV.* dureront autant que la langue Française. Mais ne découragez pas leurs successeurs, en assurant que la carrière est remplie, & qu'il n'y a plus de place. *Corneille* n'est pas assez intéressant. Souvent *Racine* n'est pas assez tragique. L'auteur de *Venceslas*, celui de *Radamiste* & d'*Electre* avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières, qui manquent à ces deux grands-hommes ; & il est à présumer que ces trois piéces resteront toujours sur le théatre Français, puisqu'elles s'y sont soutenues avec des acteurs différens, car c'est la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de *Manlius*, piéce digne de *Corneille*, & du beau rôle d'*Arianne*, & du grand intérêt qui règne dans *Amasis* ? Je ne vous parlerai point des piéces tragiques faites depuis vingt années : comme j'en ai composé quelques-unes, il ne m'apartient pas d'oser aprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi ; & à l'égard de mes ouvrages de théatre, tout ce que je peux vous en dire, & vous prier d'en dire aux lecteurs, c'est que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une piéce nouvelle, ne dites jamais, comme l'auteur odieux des

Obser-

Obſervations, & de tant d'autres brochures, *La Piéce eſt excellente*, ou *elle eſt mauvaiſe*; ou *tel acte eſt impertinent*, *un tel rôle eſt pitoyable*. Prouvez ſolidement ce que vous en penſez, & laiſſez au public le ſoin de prononcer. Soyez ſûr que l'arrèt ſera contre vous, toutes les fois que vous déciderez ſans preuve, quand même vous auriez raiſon; car ce n'eſt pas votre jugement qu'on demande, mais le raport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra ſur-tout votre Journal précieux, c'eſt le ſoin que vous aurez de comparer les piéces nouvelles avec celles des pays étrangers qui ſeront fondées ſur le même ſujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le ſiècle paſſé, lorſqu'on fit l'examen du *Cid*: on ne rapporta que quelques vers de l'original Eſpagnol, il falait comparer les ſituations. Je ſupoſe qu'on nous donne aujourd'hui *Manlius* de *la Foſſe* pour la première fois: il ſerait très agréable de mettre ſous les yeux du lecteur la tragédie Anglaiſe dont elle eſt tirée. Parait-il quelque ouvrage inſtructif ſur les piéces de l'illuſtre *Racine*, détrompez le public de l'idée où l'on eſt que jamais les Anglais n'ont pû admettre le ſujet de *Phèdre* ſur leur théatre. Aprenez aux lecteurs que la *Phèdre* de *Smith* eſt une des plus belles piéces qu'on ait à Londres. Aprenez-leur que l'auteur a imité tout de *Racine*, juſqu'à l'amour d'*Hipolite*; qu'on a joint enſemble l'intrigue de *Phèdre* & celle de *Bajazet*, & que cependant l'auteur ſe vante d'avoir tiré tout d'*Euripide*. Je crois que les lecteurs

teurs feraient charmés de voir fous leurs yeux la comparaifon de quelques fcènes de la *Phèdre* Grecque, de la Latine, de la Françaife, & de l'Anglaife. C'eft ainfi, à mon gré, que la fage & faine critique perfectionnerait encore le goût des Français, & peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'Académie Françaife fit du *Cid*, & à laquelle il manque encore autant de chofes qu'au *Cid* même?

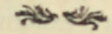
DES PIECES DE POESIE.

VOus répandrez beaucoup d'agrément fur votre Journal, fi vous l'ornez de tems en tems de ces petites piéces fugitives marquées au bon coin, dont les porte-feuilles des curieux font remplis. On a des vers du feu Duc de *Nevers*, du Comte *Antoine Hamilton* né en France, qui refpirent tantôt le feu poëtique, tantôt la douce facilité du ftile épiftolaire. On a mille petits ouvrages charmans de Mrs. *Dufſé*, de *St. Aulaire*, de *Ferrand*, de *la Faye*, de *Fieubet*, du Préfident *Hénaut*, & de tant d'autres. Ces fortes de petits ouvrages dont je vous parle, fuffifaient autrefois à faire la réputation des *Voitures*, des *Sarafins*, des *Chapelles.* Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il eft plus répandu, il donne peut-être moins de réputation, mais il ne fait pas moins de plaifir aux lecteurs délicats. Nos chanfons valent mieux que celles d'*Anacréon*, & le nombre en eft étonnant. On en trouve

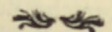
même

même qui joignent la morale avec la gaieté, & qui annoncées avec art n'aviliraient point du tout un Journal ſérieux. Ce ſerait perfectionner le goût ſans nuire aux mœurs, de raporter une chanſon auſſi jolie que celle-ci, qui eſt de l'auteur du *Double Veuvage.*

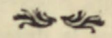
Philis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuſer,
Un jour exigea de Liſandre
Trente moutons pour un baiſer.



Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baiſers pour un mouton.



Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuſe de lui rendre
Trente moutons pour un baiſer.



Le lendemain Philis plus ſage,
Aurait donné moutons & chien,
Pour un baiſer que le volage
A Liſette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres

vres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très bien les vuides de votre Journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poësie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, & sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître, & le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase, & les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique, qu'on déteste & qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis, examinant trois épîtres de *Rousseau* en vers dissillables, qui excitèrent beaucoup de murmure il y a quelque tems, fit de la seconde, où tous nos auteurs sont insultés, l'examen suivant, dont voici un échantillon, qui parait dicté par la justesse & la modération. Voici le commencement de la piéce qu'il examinait.

Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être aussi conséquemment pour tous,
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
A le bien prendre, est un faible problême ;
Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talens que le travail cultive,
A ce prémier pas à pas on arrive ;
Et le public que sa bonté prévient

Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouïs enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait &c. *

Voici l'examen.

Ce premier vers, *Tout institut, tout art, toute police*, semble avoir le défaut, je ne dis pas d'être prosaïque, car toutes ces épitres le sont, mais d'être une prose un peu trop faible, & dépourvue d'élégance & de clarté.

La *police* semble n'avoir aucun raport au goût dont il est question. De plus le terme de *police* doit-il entrer dans des vers?

Conséquemment est à peine admis dans la prose noble.

Cette répétition du mot *subordonnée* serait vicieuse, quand même le terme serait élégant; & semble insuportable, puisque ce terme est une expression plus convenable à des affaires qu'à la poësie.

La *dissemblance* ne paraît pas le mot propre. La *dissemblance des goûts est un faible problême*: je ne crois pas que cela soit Français.

A le bien prendre, paraît une expression trop inutile & trop basse.

Enfin, il semble qu'un *problême* n'est ni faible ni fort: il peut être aisé ou difficile, & sa solution peut être faible, équivoque, erronnée.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non-ſeulement la poëſie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme & d'une pareille ſéchereſſe; mais la raiſon ſemble peu s'accommoder de voir en huit vers, *que tout art eſt ſubordonné à nos différens goûts*, *& que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas*, eſt encor, je crois, une façon de parler peu convenable même en proſe.

Et le public que ſa bonté prévient.

Eſt-ce la bonté du public ? Eſt-ce la bonté du goût ?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1. *Le beau & le laid* ſont des expreſſions réſervées au bas comique. 2. Si on aime le laid, ce n'eſt pas la peine de dire enſuite qu'on préfère le *moins parfait*. 3. Le moindre n'eſt pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4. Le *moindre* eſt un mot qui n'entre jamais dans la poeſie &c.

C'eſt ainſi que ce critique faiſait ſentir ſans amertume toute la faibleſſe de ces épitres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de *Rouſſeau* faits en Allemagne, qui échapaſſent à ſa juſte cenſure. Et pour mieux inſtruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur ſur un ſujet de littérature à peu près ſemblable. Il raportait les vers de l'épitre aux Muſes, imitée de *Deſpréaux*, & cet objet de comparaiſon achevait de per-

persuader mieux que les discussions les plus solides & les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers dissillabes, il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq piés avec les vers Marotiques. Il prouvait que le stile qu'on appelle de *Marot*, ne doit être admis que dans une épigramme & dans un conte, comme les figures de *Calot* ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais quand il faut mettre la raison en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cent ans, & de la langue de nos jours, parait l'abus le plus condamnable qui se soit glissé dans la poësie. *Marot* parlait sa langue, il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux, que le serait l'Architecture Gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce stile, parce qu'il est malheureusement facile.

Il en a couté peut-être à *Despréaux* pour dire élégamment,

Faites choix d'un censeur solide & salutaire,
Que la raison conduise & le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr, d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, & qu'on veut se
cacher.

Mais s'il est bien difficile, est-il bien élégant de dire :

Donc si Phœbus ses échecs vous ajuge,
Pour bien jouer consultez tout bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs,
Sur-tout craignez le poison des loueurs,
Acostez vous de fidèles critiques.

Ce n'est pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poësie; au contraire, ils y sont nécessaires, comme les jointures dans le corps humain, ou plutôt comme des repos dans un voyage.

Nam sermone opus est, modò tristi, sæpè jocoso,
Defendente vices modò rhetoris, atque poëtæ
Interdum urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consultò.

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obscur & grotesque n'est pas de la simplicité, c'est de la grossiéreté recherchée.

DES MELANGES DE LITTERATURE ET DES ANECDOTES LITTERAIRES.

JE rassemble ici sous le nom de Mélanges de Littérature tous les morceaux détachés d'histoire, d'éloquence, de morale, de critique, & ces petits romans qui paraissaient si souvent.

Nous

Nous avons des chefs-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puiſſe ſe vanter d'un ſi grand nombre d'auſſi jolis ouvrages de belles-lettres. Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs ; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en uſe avec les livres, comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ſes contemporains, on choiſit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent-cinquante mille volumes à la bibliothèque du Roi, que de ce qu'il y a ſept cent cinquante mille hommes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature dans leſquels on trouve ſouvent des choſes agréables, amuſent ſucceſſivement les honnêtes gens, délaſſent l'homme ſérieux dans l'intervalle de ſes travaux, & entretiennent dans la nation cette fleur d'eſprit, & cette délicateſſe qui fait ſon caractère.

Ne condamnez point avec dureté, tout ce qui ne ſera pas la *Rochefoucault* ou *La Fayette*, tout ce qui ne ſera pas auſſi parfait que la conſpiration de Veniſe de l'Abbé de *St. Réal*, auſſi plaiſant & auſſi original que la converſation du Père *Canaye* & du Maréchal d'*Hocquincourt* écrite par *Charleval*, & à laquelle *St. Evremont* a ajouté une fin moins plaiſante, & qui languit un peu ; enfin tout ce qui ne ſera pas auſſi naturel, auſſi fin, auſſi gai que le voyage, quoiqu'un peu inégal, de *Bachaumont* & de *la Chapelle*.

Non ſi primores Mæonius tenet
Sedes Homerus, Pindaricæ latent

Cæique Aliæique minaces,
Stesicorique graves camænæ,
Nec si quid olim lusit Anacreon,
Delevit ætas, spirat adhuc amor,
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Dans l'exposition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux, badinant à leur exemple avec vos lecteurs, & répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez, vous ne tomberez pas dans cette sévérité de quelques critiques, qui veulent que tout soit écrit dans le goût de *Cicéron* ou de *Quintilien.* Ils crient que l'éloquence est énervée, que le bon goût est perdu, parce qu'on aura prononcé dans une Académie un discours brillant qui ne serait pas convenable au barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du stile de *Bourdaloue.* Ne distingueront-ils jamais les tems, les lieux, & les personnes? Veulent-ils que *Jacob* dans le *Paysan parvenu*, s'exprime comme *Pélisson* ou *Patru?* Une éloquence mâle, noble, ennemie des petits ornemens, convient à tous les grands ouvrages. Une pensée trop fine serait une tache dans le *Discours sur l'histoire universelle* de l'éloquent *Bossuet.* Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaisanterie, toutes les graces légères, la naïveté ou la finesse, les plus petits ornemens, trouvent leur place. Examinons nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires du ton des entretiens d'un repas? Les livres sont la peinture de la vie humaine; il en faut de solides, & on en doit permettre d'agréables.

N'ou-

N'oubliez jamais, en raportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui ſont à peu près ſemblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de penſées que l'on ne trouve dans *Sénèque*, dans *Gratien*, dans *Montagne*, dans *Bacon*, dans le *Spectateur Anglais*. Les comparer enſemble, (& c'eſt à quoi le goût conſiſte) c'eſt exciter les auteurs à dire, s'il ſe peut, des choſes nouvelles, c'eſt entretenir l'émulation, qui eſt la mère des arts. Quelle ſatisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'*Horace* a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles ſi expreſſives, ce que *Deſpréaux* a rendu d'une manière ſi correcte, ce que *Dryden* & *Rocheſter* ont renouvellé avec le feu de leur génie. Il en eſt de ces parallèles, comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'eſt par-là que vous ferez voir ſouvent, non-ſeulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pû dire; car ſi vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un Journal?

Il y a ſurtout des anecdotes littéraires ſur leſquelles il eſt toûjours bon d'inſtruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Aprenez, par exemple, au public, que le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, ou *Matanaſius*, eſt de feu Mr. de *Sallengre*, & d'un illuſtre Mathématicien conſommé dans tout genre de littérature, & qui joint l'eſprit à l'érudition, enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haye au *Journal Littéraire*, & que Mr. de *St. Hiacynte* four-

nit la chanſon avec beaucoup de remarques. Mais ſi on ajoute à cette plaiſanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille, & faite ſans doute par un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers deshonorer les belles-lettres & leur patrie, faites ſentir l'horreur & le ridicule de cet aſſemblage monſtrueux.

Faites vous toûjours un mérite de venger les bons écrivains des *Zoïles* obſcurs qui les attaquent ; démêlez les artifices de l'envie ; publiez, par exemple, que les ennemis de nôtre illuſtre *Racine* firent réimprimer quelques vieilles piéces oubliées, dans leſquelles ils inſérèrent plus de cent vers de ce poëte admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vû une intitulée *St. Jean Baptiſte*, dans laquelle on retrouvait une ſcène preſque entière de *Bérénice.* Ces malheureux, aveuglés par leur paſſion, ne ſentaient pas même la différence des ſtiles, & croyaient qu'on s'y méprendrait, tant la fureur de la jalouſie eſt ſouvent abſurde.

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance & l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illuſtres, auxquels ils n'appartiennent point. L'Abbé de *St. Pierre* renouvelle un projet hardi & ſujet à d'extrêmes difficultés, il le met ſous le nom d'un Dauphin de France. Faites voir modeſtement qu'on ne doit pas ſans de très fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un Prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue Paix univerſelle attribué à HENRI IV. par les Sécrétaires de *Maximilien de Sully*, qui rédigèrent ſes mémoires, ne ſe trouve en aucun autre endroit. Les mémoires de *Villeroi* n'en diſent mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du tems. Joignez à ce ſilence la conſidération de l'état où l'Europe était alors, & voyez ſi un Prince auſſi ſage qu'*Henri le Grand* a pû concevoir un projet d'une exécution impoſſible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux connu ſous le nom de *Teſtament Politique du Cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce Miniſtre en ſoit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuſcrit n'a été vû ni connu chez ſes héritiers, ni chez les Miniſtres qui lui ſuccédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après ſa mort, ſans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'oſe pas ſeulement dire de qui il tient le manuſcrit, ce qu'il eſt devenu, en quelle main il l'a dépoſé.

IV. Parce qu'il eſt d'un ſtile très différent des autres ouvrages du Cardinal de *Richelieu*.

V. Parce qu'on lui fait ſigner ſon nom d'une façon dont il ne ſe ſervait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expreſſions & d'idées peu convenables à un grand Miniſtre qui parle à un grand Roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme auſſi poli que le Cardinal de *Richelieu* eût appellé la Dame d'honneur de la Reine *la du Fargis*, comme

me s'il eût parlé d'une femme publique. Eſt-il vraiſemblable que le Miniſtre d'un Roi de quarante ans, lui faſſe des leçons plus propres à un jeune Dauphin qu'on élève, qu'à un Monarque âgé de qui l'on dépend ?

Dans le prémier chapitre, il prouve qu'il faut être chaſte. Eſt-ce un diſcours bienſéant dans la bouche d'un Miniſtre qui avait eu publiquement plus de maîtreſſes que ſon Maître, & qui n'était pas ſoupçonné d'être auſſi retenu avec elles ? Dans le ſecond chapitre, il avance cette nouvelle propoſition, que la raiſon doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Eſpagne, en donnant un million par an aux Proteſtans, rendait les Indes qui fourniſſaient cet argent, *tributaires de l'Enfer* : Expreſſion plus digne d'un mauvais Orateur, que d'un Miniſtre ſage tel que ce Cardinal. Dans un autre, il appelle le Duc de Mantoue, *ce pauvre Prince*. Enfin, eſt-il vraiſemblable qu'il eût rapporté au Roi des bons mots de *Bautru*, & cent minuties pareilles dans un Teſtament politique ?

VII. Comment celui qui a fait parler le Cardinal de *Richelieu*, peut-il faire dire (dans les premières pages) que dès qu'il fut appellé au Conſeil, il promit au Roi d'abaiſſer ſes ennemis, les Huguenots, & les Grands du Royaume ? Ne devait-on pas ſe ſouvenir que le Cardinal de *Richelieu*, remis dans le Conſeil par les bontés de la Reine mère, n'y fut que le ſecond pendant plus d'un an, & qu'il était alors bien loin d'avoir de l'aſcendant ſur l'eſprit du Roi, & d'être premier Miniſtre ?

VIII. On prétend (dans le chapitre deuxiéme du livre premier) que pendant cinq ans le Roi dépensa pour la guerre soixante millions par an, qui en valent environ six-vingt de nôtre monnoie, & cela sans cesser de payer les charges de l'Etat, & sans moyens extraordinaires. Et d'un autre côté (dans le chapitre neuf, partie seconde) il est dit qu'en tems de paix il entrait par an à l'épargne environ trente-cinq millions, dont il falait encore rabattre beaucoup. Ne parait-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente ?

IX. Est-il d'un Ministre d'appeller à tout moment les rentes à 8, à 6, à 5 pour cent de rentes au denier 8, au denier 6, au denier 5 ? Le denier cinq est vingt pour cent, & le denier vingt est cinq pour cent : ce sont des choses qu'un aprenti ne confondrait pas.

X. Est-il vraisemblable que le Cardinal de *Richelieu* ait appellé les Parlemens, *Cours souveraines* ; & qu'il propose, chapitre 9. partie 2. de faire payer la taille à ces Cours souveraines ?

XI. Est-il vraisemblable qu'il ait proposé de suprimer les gabelles ? & ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oisif, plutôt que par un homme nourri dans les affaires ?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il est incroyable qu'un Ministre, au milieu de la guerre la plus vive, ait intitulé un chapitre, *Succinte narration des actions du Roi jusqu'à la Paix ?*

Voila bien des raisons de douter que ce grand Ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance à un

un vieillard très inſtruit, que le *Teſtament Politique* était de l'Abbé de *Bourzey*, l'un des premiers Académiciens, & homme très médiocre. Mais je crois qu'il eſt plus aiſé de ſavoir de qui ce livre n'eſt pas, que de connaitre ſon auteur. Remarquez ici quelle eſt la faibleſſe humaine. On admire ce livre, parce qu'on le croit d'un grand Miniſtre. Si on ſavait qu'il eſt de l'Abbé *de Bourzey*, on ne le lirait pas. En rendant ainſi juſtice à tout le monde, en peſant tout dans une balance exacte, élevez vous ſurtout contre la calomnie.

On a vû, ſoit en Hollande, ſoit ailleurs, de ces ouvrages périodiques deſtinés en apparence à inſtruire, mais compoſés en effet pour diffamer ; on a vû des Auteurs que l'appas du gain & la malignité ont transformé en ſatiriques mercenaires, & qui ont vendu publiquement leurs ſcandales, comme *Locuſte* vendait les poiſons. Parmi ceux qui ont ainſi deshonoré les lettres & l'humanité, qu'il me ſoit permis d'en citer un, qui pour prix du plus grand ſervice qu'un homme puiſſe peut-être rendre à un autre homme, s'eſt déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vû imprimer publiquement, diſtribuer, & vendre lui-même un libelle infame, digne de toute la ſévérité des loix : on l'a vû enſuite, de la même main dont il avait écrit & diſtribué ces calomnies, les deſavouer preſque avec autant de honte qu'il les avait publiées. *Je me croirais deshonoré*, dit-il dans ſa Déclaration donnée aux Magiſtrats, *je me croirais deshonoré, ſi j'avais eu la moindre part*

part à ce libelle, entiérement calomnieux, écrit contre un homme pour qui j'ai tous les ſentimens d'eſtime &c. Signé *l'Abbé* DESFONTAINES.

C'eſt à ces extrémités malheureuſes qu'on eſt réduit, lorſqu'on fait de l'art d'écrire un ſi déteſtable uſage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal*, qu'il *n'eſt pas étonnant que les Jéſuites prennent quelquefois le parti de l'illuſtre* Wolf, *parce que les Jéſuites ſont tous athées.*

Parlez avec courage contre ces exécrables injuſtices, & faites ſentir à tous les auteurs de ces infamies, que le mépris & l'horreur du public ſeront éternellement leur partage.

SUR LES LANGUES.

IL faut qu'un bon journaliſte ſache au moins l'Anglais & l'Italien, car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, & le génie n'eſt preſque jamais traduit. Ce ſont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus néceſſaires à un Français. Les Italiens ſont les premiers qui ayent retiré les arts de la barbarie; & il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination juſques dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conſeiller l'étude de leur langue.

Il eſt triſte que le *Grec* ſoit négligé en France, mais il n'eſt pas permis à un journaliſte de l'ignorer. Sans cette connaiſſance il y a un grand nombre de mots Français dont il n'aura jamais qu'une idée confuſe; car depuis l'Arithmétique juſqu'à l'Aſtronomie, quel eſt le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable? A peine

y a-t-il un muſcle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède dont le nom ne ſoit Grec. Donnez moi deux jeunes gens, dont l'un ſaura cette langue, & dont l'autre l'ignorera; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie; qu'ils entendent dire qu'un homme eſt malade d'un *diabétès*, qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèſe*, que cet autre a un *anchiloſe* ou un *bubonocèle*; celui qui ſait le *Grec* entendra tout d'un coup de quoi il s'agit, parce qu'il voit de quoi ces mots ſont composés; l'autre ne comprendra abſolument rien.

Pluſieurs mauvais journaliſtes ont oſé donner la préférence à l'*Iliade* de *La Motte* ſur l'*Iliade* d'*Homère*. Certainement, s'ils avaient lû *Homère* en leur langue, ils euſſent vû que la traduction eſt autant au deſſous de l'original, que *Segrais* eſt au deſſous de *Virgile*.

Un journaliſte verſé dans la langue Grecque pourra-t-il s'empêcher de remarquer dans les traductions que *Toureil* a faites de *Démoſthène*, quelques faibleſſes au milieu de ſes beautés? *Si quelqu'un* (dit le traducteur) *vous demande, Meſſieurs les Athéniens, avez-vous la paix? Non de par Jupiter*, répondez-vous; *nous avons la guerre avec Philippe*. Le lecteur ſur cet exposé pourrait croire que *Démoſthène* plaiſante à contre-tems; que ces termes familiers, & réſervés pour le bas comique, *Meſſieurs les Athéniens, de par Jupiter*, répondent à de pareilles expreſſions Grecques. Il n'en eſt pourtant rien, & cette faute apartient toute entière au traducteur. Ce ſont mille petites inadvertances pareilles

reilles qu'un journaliſte éclairé peut faire obſerver, pourvu qu'en même tems il remarque encore plus les beautés.

Il ſerait à ſouhaiter que les ſavans dans les langues Orientales nous euſſent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne ſerait pas dans la profonde ignorance où il eſt de l'hiſtoire de la plus grande partie de notre globe; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie ſur celle des Chinois; nous ſerions plus inſtruits de la religion de *Zoroaſtre*, dont les ſectateurs ſubſiſtent encore quoique ſans patrie, à peu près comme les Juifs, & quelques autres ſociétés ſuperſtitieuſes répandues de tems immémorial dans l'Aſie; on connoîtrait les reſtes de l'ancienne Philoſophie Indienne; on ne donnerait plus le nom faſtueux d'*hiſtoire univerſelle* à des recueils de quelques fables d'Egypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne nommé la Grèce, & du peuple Romain, qui tout étendu & tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu ſous ſa domination tant d'Etats que le peuple de *Mahomet*, & qui n'a jamais conquis la dixiéme partie du monde.

Mais auſſi que votre amour pour les langues étrangères ne vous faſſe pas mépriſer ce qui s'écrit dans votre patrie; ne ſoyez point comme ce faux délicat à qui *Pétrone* a fait dire,

Ales Phaſiacis petita Colchis,
Atque Afræ volucres placent palato,
Quidquid quæritur optimum videtur.

On ne trouve de poëte Français dans la Biblio-

bliothèque de l'Abbé de *Longueruë*, qu'un tome de *Malherbe*. Je voudrais encor une fois en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais ſur-tout du ſien. J'apliquerai à ce ſujet des vers de Monſieur de *la Motte*, car il en a quelquefois fait d'excellens.

C'eſt par l'étude que nous ſommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

DU STILE

D'UN JOURNALISTE.

QUant au ſtile d'un Journaliſte, *Bayle* eſt peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un; c'eſt le plus profond Dialecticien qui ait jamais écrit, c'eſt preſque le ſeul compilateur qui ait du goût. Cependant dans ſon ſtile toûjours clair & naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienſéances, trop d'incorrection. Il eſt diffus : il fait à la vérité converſation avec ſon lecteur, comme *Montagne*, & en cela il charme tout le monde; mais il s'abandonne à une molleſſe de ſtile, & aux expreſſions triviales d'une converſation trop ſimple; & en cela il rebute ſouvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe ſous la main, c'eſt l'article d'*Abaillard* dans ſon Dictionnaire. *Abaillard*, dit-il, *s'amuſait plus à tâtonner & à baiſer ſon écolière, qu'à lui expliquer un auteur.*

Auteur. Un tel défaut lui eſt trop familier, ne l'imitez pas.

> Nul chef-d'œuvre par vous écrit jufqu'aujourd'hui,
> Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités; d'être néceſſaire, intelligible, & ſonore. Des idées nouvelles, ſurtout en Phyſique, exigent des expreſſions nouvelles. Mais ſubſtituer à un mot d'uſage, un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'eſt pas enrichir la langue, c'eſt la gâter. Le ſiécle de *Louis XIV*. mérite ce reſpect des Français, que jamais ils ne parlent en autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce ſiécle, c'eſt le mélange des ſtiles, & ſurtout de vouloir parler de ſciences comme on en parlerait dans une converſation familière. Je vois les livres les plus ſérieux deshonorés par des expreſſions qui ſemblent recherchées par raport au ſujet, mais qui ſont en effet baſſes & triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépenſe*. Il faut mettre *ſur le compte du vitriol romain un mérite dont nous* faiſons *honneur à l'antimoine*. Un ſiſtème *de miſe*. Adieu *l'intelligence des courbes*, ſi on *néglige le calcul* &c.

Ce défaut vient d'une origine eſtimable; on craint le pédantiſme, on veut orner des matières un peu ſéches. Mais *in vitium ducit cul-*

pæ fuga ſi caret arte. Il me ſemble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd , mais ſage , qu'un mauvais plaiſant. Les autres nations ne tombent guères dans ce ridicule. La raiſon en eſt , que l'on y craint moins qu'en France , d'être ce que l'on eſt. En Allemagne , en Angleterre , un Phyſicien eſt Phyſicien , en France il veut encore être plaiſant. *Voiture* fut le premier qui eut de la réputation par ſon ſtile familier. On s'écriait , Cela s'appelle *écrire en homme du monde* , *en homme de Cour* , *voilà le ton de la bonne compagnie.* On voulut enſuite écrire ſur des choſes ſérieuſes de ce ton de la bonne compagnie , lequel ſouvent ne ſerait pas ſuportable dans une lettre.

Cette manie a infecté pluſieurs écrits , d'ailleurs raiſonnables. Il y a en cela plus de pareſſe encore que d'affectation ; car ces expreſſions plaiſantes qui ne ſignifient rien , & que tout le monde répète ſans penſer , ces lieux communs ſont plus aiſés à trouver , qu'une expreſſion énergique & élégante. Ce n'eſt point avec la familiarité du ſtile épiſtolaire , c'eſt avec la dignité du ſtile de *Cicéron* , qu'on doit traiter la Philoſophie. *Mallebranche* moins pur que *Cicéron* , mais plus fort & plus rempli d'images , me parait un grand modèle dans ce genre ; & plût à Dieu qu'il eût établi des vérités auſſi ſolidement qu'il a expoſé ſes opinions avec éloquence !

Locke , moins élevé que *Mallebranche* , peut-être trop diffus , mais plus élégant , s'exprime toû-

toûjours dans ſa langue avec netteté & avec grace. Son ſtile eſt charmant, *puroque ſimillimus amni.* Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-tems, aucune pointe, aucun artifice. Ne les ſuivez point ſervilement, *ô imitatores ſervum pecus !* mais à leur exemple rempliſſez vous d'idées profondes & juſtes. Alors les mots viennent aiſément, *rem verba ſequuntur.* Remarquez que les hommes qui ont le mieux penſé, ſont auſſi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue Françaiſe doit bientôt ſe corrompre, cette altération viendra de deux ſources ; l'une eſt le ſtile affecté des auteurs qui vivent en France ; l'autre eſt la négligence des écrivains qui réſident dans les pays étrangers. Les papiers publics & les journaux ſont infectés continuellement d'expreſſions impropres, auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'eſt plus commun dans les gazettes que cette phraſe : Nous aprenons que les aſſiégeans *auraient* un tel jour battu en brèche : on dit que les deux armées ſe *ſeraient* aprochées ; au-lieu de, les deux armées ſe *ſont* aprochées, les aſſiégeans *ont battu* en brèche &c.

Cette conſtruction très vicieuſe eſt imitée du ſtile barbare qu'on a malheureuſement conſervé dans le Barreau, & dans quelques Edits. On fait dans ces piéces parler au Roi un langage Gothique. Il dit, On nous *aurait* remontré, au-lieu de, On nous *a* remontré ; Lettres

 Royaux,

Royaux, au lieu de Lettres *Royales : Voulons & nous plaît*, au lieu de toute autre phrase plus méthodique & plus grammaticale. Ce stile Gothique des Edits & des Loix est comme une cérémonie dans laquelle on porte des habits antiques, mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux loix, qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance des *Institutes* de *Justinien*. Mais que nous sommes loin de la forme & du fond des loix Romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les Gazetiers étrangers. Il faut imiter le stile de la gazette qui s'imprime à Paris, elle dit au moins correctement des choses inutiles.

La plûpart des gens-de-lettres qui travaillent en Hollande, où se fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre espèce de barbarie, qui vient du langage des marchands : ils commencent à écrire *par-contre*, pour *au contraire* ; cette *présente*, au lieu de cette *lettre* ; le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes, doit suffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidèles, tant de mensonges, tant de calomnies dont la presse inonde la république des lettres !

Fin de la première Partie.

TABLE

TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce Volume.

De

Des

Des